

**Lifeundercovid.com**

Les 55 jours



## Table des matières

J0.	L'amour sous Covid .....	7
J1.	Lui, elle et nous .....	9
J2.	Colère .....	13
J3.	Vérité .....	19
J4.	Grand soir .....	23
J5.	Hordes et odeurs .....	27
J6.	Confinés .....	31
J7.	Moussaka .....	35
J8.	Prison imaginaire .....	39
J9.	L'après-guerre .....	43
J10.	Speakeasy .....	51
J11.	Sidération .....	55
J12.	Pense-bête pour l'après (1) .....	59
J13.	Courses .....	63
J13bis.	Libération des sens by Chloé .....	65
J14.	Ça sent la bouse, non ? .....	67
J15.	Le cycle de la vie .....	71
J16.	Éviter le mirage numérique .....	75
J17.	Ailleurs .....	83
J18.	Ping-pong .....	85

J19.	Gorilla Song.....	87
J20.	Déjeuner.....	89
J21.	Speakeasy (2).....	93
J22.	Speakeasy (3).....	97
J23.	Software parano.....	101
J24.	La vie verticale.....	105
J25.	Speakeasy (4).....	107
J26.	Au bal masqué.....	111
J27.	Nos vies valent plus que leurs profits l'économie.....	113
J28.	Il.....	121
J29.	5 184 000.....	127
J30.	Journal de confinement d'Emmanuel M.....	131
J31.	Speakeasy (5).....	137
J32.	Infini.....	141
J33.	Sci-Fi.....	145
J34.	Thalys.....	149
J35.	Sous la peau, la paix.....	153
J36.	Cantine.....	155
J37.	Le chant du cygne.....	157
J38.	En boucle.....	161
J39.	Call to action.....	165
J40.	Urbanisme tactique.....	169
J41.	Empathie.....	173
J42.	Diego l'escargot.....	177

J43.	Journal de confinement d'Emmanuel M. (2) .....	183
J44.	La petite maison dans la prairie .....	187
J45.	Le peuple des fenêtres .....	191
J46.	Speakeasy (6) .....	195
J47.	Pâté .....	199
J48.	Cane .....	203
J49.	Cane (2) .....	207
J50.	Malotru .....	211
J51.	La vie verticale (2) .....	215
J52.	Des p'tits ronds .....	219
J53.	L'école du futur .....	223
J54.	'es 'our'es 'ach'quées .....	227
J55.	Speakeasy (7) .....	229



## **J0. L'amour sous Covid**

Face à l'urgence, peut-être ferons-nous ce qu'il faut, ce qu'il faut vraiment.

Peut-être ne devions-nous pas autant nous faire la bise, aller voir nos vieux, prendre les transports. Peut-être devions-nous rester un peu plus à distance, nous amuser sans tous ces autres qui nous font tellement chier.

Le virus nous offre une bonne occasion de tout envoyer péter, de faire ce qui nous plaît, de boulinguer à pieds, à vélo ou en bateau, de se séduire, danser et faire l'amour, mais pas de se coller les uns aux autres par ce qui n'était en fait qu'une série d'obligations. Obligation d'aller travailler, obligation d'être à moins de 1 m de Thierry qui pue des aisselles, de Josiane qui fouette du bec, de ce vieux vicelard de Jean-Claude et de ses mains sur l'épaule, de Patrick qui ne sait jamais de quel côté t'embrasser, dans l'unique espoir d'atterrir sur tes lèvres. Sans parler de Joachim qui te crache à la gueule chaque fois qu'il te dit *pfardon*. Peut-être qu'on n'était pas obligés de faire tout ça en fait. Peut-être qu'on n'aurait pas dû. Pourquoi une poignée de main? Pourquoi une bise? Que l'on se rencontre, que l'on devienne amis et que, de proche en proche on s'embrasse, d'accord. Mais pourquoi se toucherait-on sans se connaître? Aie un peu de respect pour ce que tu es, bordel.

Désormais, nous allons étendre le champ des préliminaires. Non, je ne vais pas coller ma gueule à la tienne tout de suite. Non, je ne vais pas laisser ma main dans la tienne pour abuser de la douceur de ta peau. Oui, je vais d'abord

rester à distance. Et on verra qui peut séduire pour de vrai.

On verra qui sont les vrais. Ceux qui ont le regard qui pétille, qui ont la bonne attitude, le respect de la distance, le bon balancé, le bon regard, les bonnes blagues, le beau sourire et celui qui fera rire avant de toucher. Celui à qui elle dira *Ouais je suis prête à te voir à moins de 1 m. Ouais je vais prendre ce risque de te tendre la main, de toucher ton coude en riant*. Et alors le coude deviendra un objet plus érotique qu'il n'a jamais été. Une complicité se tissera, tu entreras dans le cercle de ceux qu'elle accepte de toucher et qui se comptent sur les doigts de la main. Un lien de confiance existera entre vous. Vous devrez prendre soin l'un de l'autre, en veillant à ne pas recevoir les miasmes de tous les autres.

Un jour peut-être tu lui diras qu tu t'es approché d'une personne souffrante à cette époque. *Mais c'était une vieille dame esseulée laissée là au bord du trottoir, il fallait le sauver, tu comprends ?* Oui, elle comprendra et t'aimera de plus belle. *Tu l'as aidée à traverser. Par ta fougue humaniste, tu nous as mis en danger. Et pour ça, je continuerai à t'aimer.*



## **J1. Lui, elle et nous**

Il y a lui dans son 9m2, isolé depuis une éternité. Il y a elle et ses enfants sous le toit d'un immeuble. Il y a l'autre sans emploi, sans ami. Il y a lui le célib'. Il y a elle qui a perdu l'être cher. Avec lui peut-être elle serait restée. Il y a le prisonnier, qui doit bien se marrer. Il y a tous ceux sans emploi. Il y a celui qui est content de ne pas se faire bizuter et il y a celui qui a peur de se faire attoucher. He oui, on ne va pas les oublier tous ceux qui vont bien morfler.

Il y a les fanatiques qui y voient l'accomplissement d'une prophétie. *Il restera que Dieu sur terre. Il sera tout seul. Et nous on va se noyer comme des poissons.* Décompense mec. Mais décompense tout seul s'il te plaît.

Il y a les parents séparés. Le père qui vient de déposer ses enfants à son ex-épouse. Il les reverra quand ses enfants? Eux pour qui il a aménagé cette chambre, pour qui il a pris cet appartement. Il aimerait tellement être avec eux, avec elle. Ils en ont traversé des difficultés. Au fond, leur séparation elle était d'agrément. Tout seul, il n'est pas sûr d'y arriver. Avec elle peut-être.

Il y a les personnes seules, errantes, pour qui enquiquiner les quidams est la plus réjouissante des distractions. *Et Fabio Lucci il est ouvert Fabio Lucci? Euh je sais pas. Me parle pas trop près s'il te plaît.*

Il y a ceux qui vont s'aimer à longueur de journée. Ils ont 25 ans. Est-ce qu'ils en auront marre de se cajoler? En tous les cas, aujourd'hui elle dira *Maman, je vais rester avec lui. Oui j'ai fait mon choix, c'est avec lui que je veux être confinée.*

Il y a toutes ces femmes et ces hommes seuls. On pourrait instaurer des tournées. *J'ai été infecté, maintenant c'est bon t'as plus rien à craindre. Je suis là pour te consoler.*

Il y a ceux qui s'en foutent. *Viens, on se fait un shake mon pote, viens que je t'embrasse, viens que j'ouvre ma boutique.* Ils nous font nous questionner. D'abord on se dit *Mec ta rébellion nous met en danger.* Et puis *A quoi bon de toute façon? Si c'est juste une question de temps, après tout pourquoi se faire chier? Bah si en fait il y a la durée mec. Ne nous mets pas la tête dans le mur à 160 km/h. Juste, aide-nous à ralentir un peu le choc. C'est tout ce qu'on te demande.*

Et puis il y a nous. Il y a elle et son regard qui pétille, cet ange, à moi, à nous. Elle va vivre quelque chose de difficile ma beauté, à son âge. Ça laisse des marques les privations. Car ce sera une privation. C'est une guerre qu'il a dit le président. Une guerre. Une guerre. Une guerre. Les enfants et la guerre, ça fait semblant de faire bon ménage parfois sur le moment. L'air de rien. Ça joue façon *La vita è bella*. Mais sur le long terme. Ça laisse des séquelles. On ne comprend pas de voir ses parents inquiets, ne pas tout maîtriser, ne pas faire rempart face à toutes les éventualités. On ne comprend pas les autres qui disent *Non ne t'approche pas.* On ne comprend pas tout ça. Alors on se pose des questions. On s'amuse des stocks qui sont faits, des précautions qui sont prises, mais en fait non ce n'est pas drôle. Voir maman avec un masque pour aller dehors non en vrai ce n'est pas drôle.

Alors, tous les jours oui, *La vita è bella*, on dansera, on jouera, on construira des tours et des tours, on jouera à la dinette, on fera des gâteaux, on fera le ménage et le

repassage, on rira et l'on s'amusera. On criera parfois de rire comme de rage d'être enfermés là entre ces quatre murs, ces quelques pièces. Comme le lion de tes livres, on poussera de gros hurlements. Et l'on explosera de cette rage de vivre. Cette rage de vivre qui fait qu'ensemble tout est possible. Grâce à toi, grâce à chacun de tes gestes et à tes joues qui rient tout est possible. On arrivera à tout. Ensemble, on fera face à tout. Y a rien qui nous arrêtera. Rien. On sera toujours là pour toi. Nous et toi, toi, elle et moi.



## J2. Colère

La journée commence en pleurs. Suit la révolte. Ce confinement m'apparaît soudainement comme un scandale. Je le respecte, entendez-moi bien. Juste le doute m'est venu. Ne sommes-nous pas en train de vivre un scandale sanitaire comme la France sait si bien les faire ?

Alertés à la fois de l'épidémie et de l'état des services de santé, rien n'a été fait. Ou plutôt si, des réformes au long cours qui ont permis à notre président de demander à un soignant de la *reconnaissance*. Devant les caméras, un président demande à un soignant de la reconnaissance pour son action. Et de fait, il a dû se rendre compte de la faute, car lors de sa première adresse c'est lui qui exprime sa reconnaissance à ces mêmes soignants.

Durant cette adresse, le ton est d'ailleurs parfaitement juste. Le message que l'on entend de ce côté du poste est excellent. Mais les consignes sont, nous sommes forcés de le constater a posteriori, une fois la sanction tombée, peu claires. *Vous devez respecter les gestes barrières, mais les cafés restent ouverts*. Très bien. Nous profitons d'un dernier bain de soleil. Certains en contrindication parfaite avec les consignes. D'autres, la très grande majorité, avec plus de raison. Le résultat, nous le connaissons *Filez dans votre chambre et vous y resterez pendant 15 jours. Néanmoins j'autorise tous ceux qui désirent partir en villégiature à le faire*.

Alors oui soyons très clairs. Un confinement, ça ne se décrète pas, ça se prépare. Concrètement, ça veut dire qu'on commande du matériel de soin, qu'on le livre et qu'on réquisitionne des lieux pour les personnes les plus en difficultés. Oui parce que certains sont à cinq dans 20 m<sup>2</sup>.

Certains sont dans leur famille alors que psychologiquement ça ne va pas terrible, ni pour les uns, ni pour les autres. Pour certains enfants, l'école à la maison, en fait ce n'est juste pas possible. Parce qu'il y a des gens seuls qui sont en détresse, en deuil, en souffrance. Et que non, on ne laisse pas ces gens parfois déjà très seuls, encore plus seuls avec un parfum ambiant de psychose. Et je ne parle même pas des personnes à la rue. Je ne parle pas de ceux qui ont besoin d'aide au quotidien. Non je parle seulement de ceux qui vivent sans se faire remarquer. De tous ceux qui vivent dans un habitat insalubre. De ceux pour qui la vie est, disons, passable et qui tout d'un coup se trouvent projetés dans une situation qu'ils ne peuvent clairement pas vivre.

Parce que non, on ne contrôle pas une famille qui sort avec son enfant de deux ans alors que c'est vital pour eux. Non en fait, ça ne se fait pas. Parce qu'un enfant de deux ans ça n'a pas à vivre ça en vrai. Ça n'a pas les mots, ça ne comprend pas. Et des parents d'un enfant de deux ans, ça s'accompagne, ça ne se punit pas dans cette épreuve. Une population qui est soumise à un nouveau régime, on lui apprend. On organise des patrouilles pour expliquer. Dès le vendredi. Le vendredi il y avait des dirigeants de nos administrations qui ont organisé des réunions en présentiel. Des dirigeants qui n'ont pas dit à leurs équipes *Restez chez vous*. Pourquoi? Parce que le message n'était pas clair en fait. Et les mesures adoptées en réponse ont cruellement manqué d'adéquation. À commencer par cette autodéclaration absolument ridicule. Mais quelle foutaise ! Tous nous faisons nos lignes. *Je n'ai pas été sage, alors je suis confiné, mais je vais quand même aller faire mes courses. Tenez, M. le policier votre joli petit papier.*

Très clairement, les mots de sanction morale et de punition, lors de la deuxième adresse présidentielle, étaient de trop. Parce qu'en ce moment nous subissons une triple peine en raison des méfaits de nos dirigeants. Sans hôpital décent, nous ne sommes ni testés, ni accueillis, ni soignés. Sans hôpital décent, nous sommes soumis à des mesures totalement disproportionnées. Et sans mesures appropriées, nous tombons malades, individuellement et socialement.

Oui, car soyons encore plus clairs. Les mesures adoptées ne sont pas les bonnes. Elles ne sont pas les bonnes d'abord parce qu'elles sont trop extrêmes pour toute une partie de la population qui ne pourra s'y tenir. Elles ne sont pas les bonnes ensuite parce que les pays qui sortent victorieux de la maladie, c'est en testant et/ou en confinant les villes. Or là, que s'est-il passé? On s'est fait des papouilles, on s'est quittés bons amis sur le quai de la gare et c'est parti pour le voyage du virus sur l'ensemble du pays. Là où, on y revient, il n'y a pas d'hôpitaux ! Comment avez-vous pu les laisser partir? Je ne parle pas que de la déchirure de voir ses plus proches amis quitter le navire. Je parle de cette irresponsabilité qui amène, d'une part, à laisser les gens circuler à l'échelle du pays pendant deux jours après les avoir réprimandés et, d'autre part, à nous forcer à nous qui ne disséminons pas le virus, qui respectons tous les gestes qu'il faut, de ne pas sortir de chez nous.

La chose est d'autant plus grave qu'elle risque de créer une grave déconnexion. Nous n'allons pas vivre cette expérience de la même manière. Des fractures indélébiles sont en train de se former.

Surtout que dans cette histoire, il y a encore une tragédie sociale qui se joue. Celui qui se barre, c'est celui qui a

une maison à la campagne avec un jardin. Le livreur de burgers, lui il n'a rien. La caissière de la supérette, elle n'a rien non plus. Elle n'a que son mouchoir pour pleurer les miasmes de son Covid. La situation est inacceptable, invivable, intolérable, même pour le petit bourgeois que je suis, alors je n'imagine pas les autres. Car le pire ce n'est pas la situation matérielle. Le pire, ce sont les stigmates que vous nous ferez porter toute notre vie du fait de votre inaptitude.

Une privation, ça se paie sur le long terme, à un prix dont nos dirigeants semblent sous-estimer le montant.

Oui bien sûr ça nous force à penser le moment présent. Oui nous voyons une population admirable se serrer les coudes sous le coup de la contrainte. Mais l'essentiel ce n'est pas que ça. L'essentiel c'est aussi notre liberté, notre liberté d'être les uns avec les autres. L'essentiel ce n'est pas la vie en prison. La vie en prison, c'est l'anomalie.

Et c'est amusant. À écouter notre président, j'ai pensé à Kant, un autre philosophe, dont la légende veut qu'il ne quittait son bureau qu'une fois par jour pour une unique balade avant de se remettre à l'écriture. Mais nous ne sommes pas Kant.

Cette méprise est d'autant plus insupportable qu'elle se double d'une autre méprise dont nos dirigeants sont à l'origine. C'est eux et leurs injonctions contradictoires qui ont en dernier lieu causé cette situation de recueillement fantasmé.

Disons-le tout net. La première adresse aurait été plus claire quant aux lieux de sorties et aux élections, la journée de samedi n'aurait pas pu servir de prétexte pour



nous punir ainsi. Et je vais être encore plus clair pour finir. Parce que la France en matière de scandales sanitaires, en termes de guerres, elle se situe bien là, n'est-ce pas? Faisons tous bien attention à ce qui sera fait. Car, si un confinement ne se décrète pas, une victoire non plus.

Alors oui comme le président nous l'a dit, profitons bien de cette période pour réfléchir à l'après. Puisque nous sommes en guerre, allons-y gaiement. Pensons à l'après. Une fois que nous aurons compté nos morts et nos blessés. Et nous allons devoir en panser des plaies. Recentrons-nous pour rendre ce cauchemar supportable, mais pensons aussi à ceux qui seront marqués au fer. Et pensons à notre société enfin. Car si un confinement ne laisse pas un enfant indemne, un état d'urgence ne laisse pas une Nation sans blessure.



### J3. Vérité

Oui on va en sortir plus forts. Ça, c'est sûr. Si l'on n'y passe pas, on va en sortir plus forts. D'abord parce qu'on saura qui sont les vrais. Les vrais copains, les vrais amis, les vrais décideurs. On le saura tout ça. Ce sera une épreuve de vérité. Pas un jugement dernier, non, juste une épreuve révélatrice.

Révélatrice des gens qui n'arrivent pas à voir plus loin que le bout de leur nez, qui osent envoyer des photos d'eux au soleil, à la plage, à la montagne. En mode *Regardez comme je suis bien*. Pendant que le reste souffre. Ceux-là, on les note bien. Ou ceux qui ont fait leurs stocks avant de se barrer. Ou encore mieux ceux qui nous disent *Oh surtout ne dites pas que je suis parti alors que j'avais dit que je resterais. Vous pensez...* Cette période n'est pas qu'un révélateur des personnalités, elle est un révélateur des difficultés et des situations de chacun. Et clairement, il y en a pour qui c'est plus facile que pour d'autres.

On saura aussi qui sont ceux qui sont aptes à se projeter dans l'inconnu, dans l'incertitude, et à rester à flot. On en a pas mal dans nos décideurs des mecs qui sont bien aux fraises. Comme ceux qui depuis leur petite administration pensent qu'ils vont sauver la planète et s'inventent des faux problèmes. Ils sont pas mal ceux-là. Du grand art. La bureaucratie en résistance face au virus.

Et notre président qui n'arrive pas à faire passer un message clair. Injonction contradictoire du jour : l'économie doit poursuivre, mais il ne faut pas aller au marché, qu'on n'a par ailleurs pas interdit. Tu nous dis de rester chez nous. On reste chez nous. Tu laisses les marchés, les gens y vont et en ressortent sans prune qui

plus est. Donc ça veut dire que, pour servir l'économie, on reste chez nous ou pas? On peut se faire contaminer pour livrer des hamburgers? On en est où au fait des livraisons de masques?

Ce qui me fait le plus mal là-dedans est que je crois avoir compris la conduite à tenir, le *chemin médian* dont parle le président aujourd'hui. Celui qu'il faut suivre pour se protéger et protéger les autres. Le seul chemin viable sur le long terme. Ce chemin trop peu respecté qui fait que j'ai un peu l'impression de payer de tous les côtés pour les conneries des autres.

Heureusement, on saura reconnaître les génies aussi. Tous ces gens si drôles, si sages, si aimants, si attentionnés, si patients. Oui, on les reconnaîtra eux aussi. Ceux qui arrivent à faire de la situation quelque chose de drôle, mais tout en nous laissant savoir, sans le dire, qu'ils savent et qu'ils n'oublieront pas ce qu'on est en train de nous faire vivre collectivement. Il en faut du génie pour trouver la distance nécessaire face à un événement de cette dimension qui nous tombe sur le coin de la gueule, s'amuser de l'objet et le retourner à l'envoyeur. Eux, je veux être à leur côté. Étrange nécessité de ne pas accepter d'être seuls.

Ne pas être seuls, mais pourquoi? Et en sortir plus forts, mais pour aller où? Est-ce qu'il reviendra le jour où on pourra aller en boîte se coller les uns aux autres? Est-ce qu'on va vraiment changer de société? Dans la précipitation, on en reviendra à nos habitudes d'avant. Hier, on disait *On est bien chez soi. Je vais me recentrer un peu tiens.* Et demain on se dira *On est bien dans le métro collé serré non? Oh oui c'était pas pareil au moment du*

*virus. Réjouissons-nous.* Je ne crois pas que nous parvenions à construire un monde qui fonctionnerait comme il se doit, où les gens seront libres d'aller au travail quand bon leur semble, où on aurait plus de temps pour soi et les siens, où on consommerait moins, où on s'entraiderait plus.

Non il y a eu beaucoup trop de comportements égoïstes, de mauvaises décisions qui ont été prises. Et tous ceux qui sont à l'origine de cette situation profondément inégalitaire, profondément injuste, on ne va pas pouvoir les contraindre. Ils étaient trop contents de retrouver leurs petits privilèges pendant cette période. Ils ne vont clairement pas vouloir les lâcher. Parce qu'on ne sait jamais. Et parce que oui le monde de demain, il sera peut-être encore plus hardcore qu'aujourd'hui.

Oui, on sera plus fort. Mais dans un monde de merde. Faut pas se leurrer. Alors, sachons reconnaître les nôtres et serrons-les bien fort.



#### **J4. Grand soir**

Parfois, j'ai des rêves de grand soir. On se réunit sur toutes les places du monde pour s'enlacer, s'enamourer et s'embrasser. On se roule des galoches de tarés. C'est 1998 puissance dix. On s'aime, se colle et se serre. Ce ne sont pas des scènes de liesse, mais des orgies géantes façon Suskind, l'amour au pied de l'échafaud.

*En attendant le 14 juillet,*

*On sent bien la fièvre monter*

*Avec toutes ces âmes esseulées.*

*Je serais Griveaux,*

*Je ferais un tuto.*

*Pour vous aimer à distance,*

*Conseil n°1...*

*Bien se laver les mains.*

Arrivera-t-il ce jour rêvé ? Je n'en suis même pas sûr. Le jour de notre libération risque de ressembler à un faux plat plutôt qu'à une explosion de joie. Avant d'à nouveau nous retrouver calfeutrés pour un nouvel hiver. Et si tous nos hivers ressemblaient désormais à une hibernation? Peut-être que les fois d'après on sera mieux préparés. *Achetez mon plaaaaaiid. Réservez votre châteeeet. Préparez votre confinemeeeeent. Et puis les Cherche partenaire pour confinement régulier et plus si affinités.*

Pour le coup, les décisionnaires seraient peut-être eux aussi mieux préparés. Se dorloter sera la règle au moins pour la moitié de l'année. Et puis on verra bien pour l'été,

sans oublier les congés payés. Ou, juste, si la transhumance quotidienne pouvait être évitée à tout jamais. Les dirigeants auront vu qu'ils pouvaient nous faire confiance, qu'on n'était pas des flemmards. Après tout, si seulement la moitié de notre *todo* était cochée, serait-ce si grave ? Non ce n'est probablement pas si grave. Le ZACO de 8h27 ? On peut bien le laisser passer.

Et puis, peut-être qu'enfin on va passer du *Un pour cent logement* au *Un logement pour tous* ? Peut-être qu'on mettra notre énergie à bon escient avec toute l'efficacité que l'on met aujourd'hui à préserver un système désuet.

Depuis des millénaires, des périodes de jeûnes, de recueils, de souffrances se sont transformées en cérémonies religieuses, en fêtes internationales. Après le shabbat, le jeûne, l'ermitage ? Cyrulnik disait récemment que les arts de la maison étaient apparus à une époque où l'on avait dû rester chez soi. Pourquoi pas là ?

Peut-être que la planète aussi s'en portera mieux de ne pas voir nos trombines pendant les trois mois d'hiver. Ce sera notre shabbat annuel et puis c'est tout. On développera un art de vivre en ermite.

Mais pour vivre l'utopie, livrons-nous sans merci à la dystopie.

Dans ce grand cauchemar, tout perdrait de son sens originel. Adieu frugalité, repos et routine matinale. On se droguera, on s'anesthésiera peut-être. Ira-t-on jusqu'à se cryogéniser ? Osera-t-on refaire l'amour ou vivra-t-on sans nous toucher ? Amazon sera-t-il l'unique magasin comme Taco Bell la seule chaîne de restaurants de 2032 ? Ce n'est pas



si loin 2032. Alors si nous ne voulons pas finir comme des  
Hommes démolis, pensons la *demolition party*.



## J5. Hordes et odeurs

Les animaux vont-ils surgir du périph' ? Allons-nous voir défiler sur l'avenue cerfs, ours et bouquetins ? Ce sera comme dans tes livres ma chérie, une horde d'animaux avec clarinettes et trompettes. Ils seront sur des chars en Lego avec harpes et clavecins. Ou peut-être bien que non. Peut-être qu'ils seront avec des bazookas oui ! Pour nous dégommer si jamais on s'imaginait repointer le bout du nez. Parce qu'ils ont bien entendu eux. Ils ont entendu le silence. Ils se sont dit *ça sent anormalement bon par ici ! Il manque cette odeur, vous savez cette odeur d'humain qui pue.*

A., apprenti tatoueur, m'a dit *La peau en vrai, ça pue.* Et pas que la peau de cochon, non, la peau d'humain aussi. Bizarre comme idée, non ? La peau, ça pue. Et les animaux ils ne nous sentent plus.

Pendant ce temps-là, C., elle ne sent plus rien. Que dalle. Que tchi. Rien. Elle fait des gâteaux comme Beethoven devait écrire ses partitions. En se disant que ça doit être bon. Parce que pour elle là ce qu'elle mange c'est plutôt comme du coton. Depuis un bout de temps déjà on sait qu'il fait ça le virus. On ne sent plus rien.

Les animaux eux pendant ce temps ils sentent bien que l'avenue est libre. Alors ils vont défiler sur Paris. Ils reprennent le contrôle. Pas en mode pacifique, le petit oiseau qui fait son nid. Non le sanglier qui démolit ta bagnole. Parce qu'il y en a beaucoup de sangliers encore, faut pas croire. Y en a qui ont beau les tuer, il en reste encore plein les forêts. Peut-être qu'on fera moins les malins devant un sanglier que devant les condés, qui sait ?



salade. Oh voilà un verre de vin. Tiens du PQ. Ouais j'en ai trouvé. Je suis sûr que c'est comme ça que Noël est né.

Pendant deux secondes enfin on va oublier le monde de demain. On va se poser et on va dormir. On va reprendre une chose : le temps qu'on nous a volé. Pour quoi faire en plus ? On peut se demander. Alors, prenons le temps, tranquillement, posément. Et on va commencer par respirer. Voilà, respirer. Tout relâcher. Voilà comme ça tout laisser tomber. Ne pas oublier de respirer. Jusqu'à ce que nous remonte au nez la chaleur de l'été.



## **J6. Confinés**

Cloitrés. Emprisonnées. Enfermé. Ceinturée. Interdit.

Séparées. Espacée. Distanciées. Divisés. Capitonnées.

Fermés. Sanctionnées. Assigné. Punis. Pour la vie.

*Rentrez. Rentrez. Vous êtes confinés.*

Soumises. Dépendant. Abêtis. Asservies.

Déversée. Inondée. Débordés. Anéanti.

Négligées. Exclus. Fauché. Discriminé.

Nagé. Bronzée. Privilégiés.

*Viens pas t'approcher !*

Perturbées. Débousolé. Tus.

Infectés. Dévastées. Attristé. Endeuillée. Perdus.

Inquiets. Stressées. Parano. Flippée. Contaminé.

Déstabilisés. Fragilisé. Tombées.

*Laissez passer vos pensées.*

Encerclé. Oppressés. Attaquée. Protégées. Barricadées.  
Assaillie.

Révulsées. Endiablés. Énergée. Hurlé. Criés. Animées.

Alcoolisé. Drogées. Anesthésié. Engourdie. Endormis.

Frappées. Violées. Tuées. Horrifiées. Apeurés.

Monstruosités.

*Lavez. Lavez. Lavez.*

Gaie. Guilleret. Heureux.

Écrit. Lus. Écoutée. Parlé. Visionnées.

Cuisinées. Gavés. Chocolatée. Joyeux.

Éduqués. Élevé. Écoutées. Chuchotée. Respectés.

*Jouez. Riez. Dansez.*

Téléphonée. Partagées. Confectionné. Offerte.

Calés. Confortées. Libérée. Recentré. Ouverte.

Pardonné. Calmée. Retrouvés. Attentionnées.

Touchée. Cajolé. Massées. Câlinés. Pensée.

*Aimez. Aimez. Aimez.*







## J7. Moussaka



Capture du film *L'attaque de la moussaka géante*, 1999

Nous avons détecté un virus. Il déferle sur la ville. Il nous vient de l'Est. Il vole avec le vent et le plastique. Restez chez vous ! Ne sortez pas. Car derrière lui viendra la moussaka. Elle est là ! C'est la moussaka géante ! La moussaka déferle sur la ville ! Elle crée la terreur et la panique sur son passage et nous anéantira.

N'ayez crainte citoyens, la moussaka n'est que la métaphore recyclable à volonté de chaque mal que l'on nous sert. Pour aujourd'hui, elle sera la métaphore de ces entreprises qui colonisent la ville endormie.

Elle sera l'image de ces immenses mollusques lancinants déversant leur bave sur nos faubourgs. Ces terribles étaient déjà là, dans nos foyers et dans nos poches. Depuis des années maintenant, ces bigorneaux se nourrissent du livreur, de la caissière, du manutentionnaire. Ils les avalent par milliers regroupés dans d'immenses hangars à l'abri des regards. Parfois ils les font pédaler comme de petits jouets avant de les gober. Ils bercent l'enfant derrière son écran tandis que des parents déjà ensevelis le visqueux extrait le jus de leur labeur. Depuis leur centre névralgique, la

machine s'est déployée sur la ville il y a des décennies, avant le virus, avant l'animal. C'est par la machine que depuis tant de temps nous alimentons la bête.

Pour nous protéger du virus, nulle autre solution que de rester à l'abri. Force du virus, arme puissante de la limace ! Au contact de son venin, elle nous tue. Par la peur face à la mort, elle nous confine et nous force à la dépendance. Alors à sa merci, nous lui donnons notre jus.

Tout ! Tout ! Prenez tout vénéré ! Tous mes dollars pour une dinette ! Tout mon temps pour ma télévision ! Tous mon attention pour du rire. Oh oui je vous donne tout divin escargot. Soit bienveillant s'il te plaît sauve-nous, cesse le virus. Cesse. Je veux sentir l'air sur mes joues. Voler sur mon vélo. Me ratatiner dans le métro. Laisse parler ma libido. Je t'en conjure Ô gastéropode suprême !

Devant la supplication, la bête, de ces yeux globuleux, nous répondra *Moi la limace éternelle, je cesserai le virus. Riche et puissante vous m'avez faite frères humains. Alors je financerai, je vaccinerai, je ferai de vous des immortels, des transhumains. Car oui, sans moi, votre destin n'est que terre et poussière. Alors vous m'aimerez ! Vous m'aimerez plus encore que Mickey ! Vous m'aimerez parce que je suis la vie. Je suis le tout. Je suis le tentacule et la tarentule. Je suis l'alpha et la moussaka.*

Et la pieuvre tint promesse. Déployant son réseau et ses neurones, elle détecta, surveilla et finalement trouva. Les agents troubles d'abord, contaminés de son fait. Ceux qui restaient à gambader dans toute leur ambiguïté, bravaches et contaminés. Elle les rappela à l'ordre, à la raison, puis à la maison. L'antidote ensuite. Elle soigna les blessés. Elle

leur donna même de quoi subvenir pour *in fine* mieux la nourrir, comme un jardinier prendrait soin de son potager.

Mais pour nous, pauvres humains, il n'est plus désormais question de cultiver. Nous sommes la terre de la bête. Nous sommes son milieu, son humus et nous attendons, la gueule ouverte, qu'elle nous délecte de son mucus.



## **J8. Prison imaginaire**

*Si c'est du cinéma, c'est que c'est vrai.*

V. Lindon, Pater

On peut danser, chanter, croire, sourire et s'embrasser. On peut danser au milieu de l'avenue, regarder les oiseaux chanter, sauter sur les branches et s'envoler depuis les toits. Je peux gambader sur les bourgeons puisque je ne pèse plus rien. On peut faire des tours et des tours de vélo sans que rien ne nous arrête. On peut s'égayer et s'aimer en boîte de nuit, au camping ou au cabaret. On peut oublier de voyager, car le monde est à notre portée. On peut faire ce qu'on veut quand on n'a plus rien. On peut tout apprendre, on peut tout écrire. On peut jouer à tout. Je suis le touche-à-tout. On peut construire des châteaux, des palais. On peut inventer des langues, des mots, des scénarios. On peut se rêver acteur de cinéma, star de télé, chanteur invétéré. On fera tout ce qu'on veut de nos cheveux, nous maquiller et nous déguiser. Jouer la comédie, chanter, on a tout le temps pour ça.

Et désormais je voyagerai sans date de retour. Devoir être là, mais pourquoi ? On sera là où le vent nous portera. Ensemble ou pas. On sera libres d'être seuls. À plusieurs, si je veux et quand je veux. On se téléportera dans nos souvenirs et nos désirs. Et les roulades dans l'herbe, jamais elles ne cesseront. 1, 2, 3...holà, t'as vu ça ? Les jongleries, les dessins sur la plage, les batailles dans la mer. Elles sont juste là. Les merveilles du monde n'ont plus de secret pour moi. Il n'y a qu'à fermer les yeux pour sentir le sable dans la paume de nos mains. Serrez, serrez fort, le sable crisse et laissez-le glisser, s'échapper. Puis recommencez. Autant que vous voulez, à l'infini. Nous

avons inventé l'évasion perpétuelle. Mais magie des magies, nous n'aurons même plus besoin de tout ça.

Vous vouliez nous enfermer pour nous protéger. Vous avez sûrement bien fait. Qu'on en profite pour se recentrer, à vos souhaits ! C'est gagné, nous voilà libérés ! Préparez-vous, car à trop être enfermés, ce n'est plus des sifflets que vous entendrez du haut de nos balcons, mais des chansons scandées depuis nos maisons transformées en YMCA.

Au son de Philippe Katerine nous chanterons *Non je ne veux plus jamais travailler. Plutôt crever que de pas finir ma banaane*. Désolé si tu ne t'y attendais pas. On dira que c'est un effet non escompté.

Alors maintenant nous peignons le ciel de la couleur que nous voulons. Il sera rose si j'en ai envie. Et le dinosaure il sera bleu. Et puis voilà. Quoi qu'est-ce qu'il y a ? T'es pas d'accord ? Mais je m'en fous moi ! Puisque c'est là, dans ma petite carrée, c'est que c'est vrai. Je suis seul dans ma tête ou des milliers. Mais jamais tu pourras m'emprisonner. L'au-delà je n'en rêve même plus. Je suis libre de toi. Je suis libre de tout. Tu crois vraiment pouvoir me vendre d'autres merveilles ? Tu penses pouvoir me faire courir ? Mais je parcours déjà le monde moi mon gars. Je suis libre de toi. Tu m'entends ? Et tu sais quoi ? Toutes les chaînes que tu nous as imposées, je vais prendre un malin plaisir à toutes les faire péter. De ma baguette magique, je fais sauter menottes, murs et prisons. J'ouvre la mer en deux s'il le faut et l'autre il vient s'il en a envie. Je m'en fous, ce monde n'est pas à moi. Et tu sais quoi ? Il n'est pas à toi non plus. Alors, dégage de là. Et si lui a envie de se rêver là, que cela soit. Ce sera comme ça. Tu mouftes ? Tu veux nous interdire ? Tu veux le



condamner ? Mais tu n'es plus roi. Comment ça ? Parce que nous sommes *tous* rois. Nous sommes *toutes* reines. Nous sommes tout ce que nous voulons. Le jour où nous sortirons dans la rue, ce sera ensemble. Marqués par l'oubli de la nécessité de nous lever pour nous entasser. Nous nous baignerons de soleil. Et tes priorités, tes urgences, tu pourras te les carrer. Nous serons des milliers. Et ce jour-là, nous nous tiendrons par la main.



## J9. L'après-guerre

- Robert, Thierry, Michel
- Roger
- Camarades
- Roger
- Vous avez entendu Manu, c'est la guerre.
- Oui enfin Manu de toute façon faut toujours qu'il s'invente des trucs. Il est pas possible quand même hein. *C'est la guerre*. Non mais, vous l'avez vu ? J'aurais bien aimé l'y voir à la guerre.
- Ta gueule Thierry....bon je reprends. C'est la guerre. Et qui dit guerre dit...
- Tranchée !
- Non Michel. Dit Après-guerre. Et l'après-guerre, à la différence de la guerre mes camarades. He bien ça se prépare. Parce qu'autant la guerre on peut vouloir l'éviter et ne pas s'y préparer, mais l'après-guerre on le désire, on le bichonne, on l'aime, on se laisse bercer par son air printanier, on...
- On te perd Roger.
- Oui bon l'après-guerre en gros faut y penser quoi. Alors qu'est-ce qu'on fait ? Je vous écoute.
- ...
- ...
- ...

- Allez quoi on brainstorm là ! Allez, vous laissez aller, vous évacuez. Start-up nation il a dit Manu. Y a pas de mauvaises idées. On expire, pfiou, une idée. Tout est bon dans le jambon, allez.

- On maintient l'état d'urgence pour surveiller la population ! Ça c'est cool !

- J'ai dit du désir Michel. Du désir. Ça fait pas rêver ça, voyons. Vous l'avez entendu Manu, il reconforte, il fait rayonner notre futur. Il le rend désirable. Même depuis Mulhouse, il sait y faire. Vous comprenez ? Il faut du positif là, du changement !

- Ah ouais moi je sais ! On empêche tout le monde de retourner travailler !

- Et donc on branle plus rien...super Robert. La vacuité, ça n'a jamais fait rêver. Quelqu'un d'autre ?

- Bah non c'est pas con ce qu'il dit Robert quand même. Là on voit bien que c'est pas mal, non ? Enfin c'est pas mal, c'est pas mal. Disons que ça pourrait être pas mal. Ça pourrait si on était un peu plus libres quoi. Ces derniers jours, je me rends bien compte moi que mes réunions, franchement c'est pas la peine de me presser pour y assister hein. Et puis y aller tout collé serré dans le métro là c'est complètement con en vrai. Moi je dis que si on nous faisait un peu plus confiance, on pourrait faire quand même beaucoup plus de choses de chez nous, c'est tout.

- Et donc on travaille, mais on ne va plus au travail, c'est compliqué quand même ton idée mon Thierry, non ?

- Mais non, on y va toujours, mais quand c'est mieux d'y être, et pour la boîte et pour nous. La confiance il a dit

Manu. Par contre, y a un truc qu'il faut garder c'est l'école et la crèche parce que travailler et avoir les gosses à la maison en vrai c'est pas possible. L'autre fois elle m'a tout niqué mon PPT avec sa pâte à modeler là, y en avait partout c'était dégueulasse. Tout ce que je dis c'est qu'en fait la plupart de ceux qui n'occupent pas des fonctions vitales à la vie de la Nation, qui n'ont pas pignon sur rue, en fait ils peuvent travailler, moins, mieux et plus de chez eux. C'est tout ce que je dis. Parce que si t'y penses bien mon Roger, on a tout libéralisé. Absolument tout. Sauf une chose...

- ...

- ...

- Oui ?

- Le temps Roger ! le temps ! le temps et l'espace Roger ! On a oublié de libéraliser le temps et donc l'espace. C'est-à-dire de reconnaître à chacun la liberté d'aménager son temps et son espace. Bref on est enfermé dans un espace-temps, comme dans un couloir quoi.

- Comme Matthew McConaughey !

- Ta gueule Michel. Regardez, je suis libre de choisir mon épicière, je suis libre de choisir ma banque, de divorcer, de mentir, tout ce que tu veux, tout est libre sauf le temps et donc l'espace puisqu'il faut que je sois à un certain temps de l'endroit où l'on veut que je sois. Ce qui fait que quoi ? Qu'on est obligés de tous aller travailler d'un point A à un point B, en même temps. À quelques exceptions près, sauf si t'es vraiment tuné ou si vraiment fauché, on te dit *Tu viens travailler de 9 à 18, ici ou là et surtout tu ne bouges pas*. D'autant qu'ici ou

là, souvent ça fait pas rêver. Alors moi j'ai envie de dire *Ohla pierrot c'est si je veux. Non mais ! Ça va bien là ! Oh !*

- ...

- T'as fini.

- Oui j'ai fini.

- Et tu fais quoi du temps de travail mon con ? Tu veux nous faire des *0 hours workers* ?

- Des quoi ?

- Des *0 hours workers*.

- Des quoi ?

- Des *0 hours workers*. Des travailleurs illimités quoi.

- Ahhh des *0 hours workers*. Non pas du tout, oh hé tu me connais. T'as toujours ton temps de travail. C'est juste que tu le fais d'où tu veux. Si tu le fais en moins de temps, bah c'est banco. Si tu le fais en plus, là c'est compliqué c'est vrai. Mais t'es pas obligé. Aujourd'hui si tu fais des heures sup', on te les doit, le problème est le même. C'est tes objectifs qui sont mal calibrés. Et ça, ça se discute les yeux dans les yeux et à plusieurs s'il le faut.

- Moi je dis c'est quand même pas mal ce qu'il dit Thierry, parce que là tu vois les transports, c'est tranquille, plus de problème, plus de bruit, plus de bagnoles...

- Oui enfin là c'est parce que tout le monde est *obligé* de rester chez soi aussi.

- Ouais, mais pas que, parce que tu vois y a des gens ils vont travailler en caisse. Beaucoup même. Alors moins de gens qui vont au travail, moins de caisses. Et les oiseaux qui chantent.

- D'ailleurs ça me fait penser, on pourrait peut-être limiter l'usage de la bagnole non ?

- Vas-y développe mon Robert.

- Bah quand t'y penses aujourd'hui il nous faut une attestation pour nous déplacer. On sait très bien qu'il y a des choses qui vont rester de cet état d'urgence là. He bien si on gardait cette attestation, mais seulement pour ceux qui se déplaceraient en bagnole ? Genre si tu veux prendre ta bagnole tu dois démontrer si tu te fais arrêter que t'en as vraiment besoin.

- Genre M. Michu, il a de l'arthrose, il peut plus marcher, il lui faut une attestation ? Mme Simone, elle ne sait pas faire de vélo, elle doit démontrer qu'elle tient pas sans les roulettes, non mais t'es con ou t'es con ?

- Ouais bon j'avoue, ça se réfléchit, mais suis sûr qu'il y a un truc à creuser. Genre le principe c'est : l'interdiction de la bagnole.

- Eh bah pour quelqu'un qui voulait libérer l'espace-temps, t'es pas noyé par tes contradictions toi !

- Oh eh ça va, on réfléchit t'as dit, mais ne pas se déplacer en bagnole, ça ne veut pas dire ne pas se déplacer, ça veut dire *mieux* se déplacer. Moi j'aime bien être conduit par exemple. On pourrait prendre en charge plus de transports pour transporter les gens d'un point A à un point B non ?

- Monsieur réinvente le métro...on n'y est pas arrivé au point B moi je vous le dis.

- Non mais attends. En vrai si tu dis qu'il y a plus de bagnole, il y a forcément des solutions qui vont émerger. Regarde ce qu'il a fait Manu avec les cars. Bon là, ça marche pas des masses. Mais si t'interdis la bagnole, c'est sûr que ça va mieux marcher.

- Et puis attends faut voir les choses dans leur globalité. Si tu dis, en fait t'as pas forcément besoin d'être là à telle heure précise, peut-être qu'en fait le bus tu peux le prendre non ?

- Mouais...d'autres bus alors, parce que là sinon...

- Oui d'accord non, mais réfléchis-y, je te dis y a un truc à creuser. Quand t'y penses, la bagnole moi j'adore hein, mais ça a complètement défiguré le pays. Y en a partout c'est une horreur et l'espace que ça nous prend quoi, non mais c'est fou, regarde toutes ces rues. Interdire la bagnole c'est reconquérir notre espace. Voilà !

- Ouais bon. Sinon moi pour revenir à l'idée de Thierry, y a quand même un truc qui m'a vachement marqué. C'est qu'il y avait plein de choses qu'on faisait et en fait je ne suis pas si sûr qu'elles étaient si essentielles que ça. À voir nos emplois du temps élagués, je me dis qu'il y a plein de choses qu'on pourrait ne pas faire surtout.

- Toi t'as vraiment envie de rien foutre hein.

- Non mais c'est pas ça. Tous les jours, on s'épuise à faire des trucs dont on n'a pas forcément hyper besoin. Et tu vois, c'est drôle parce que ces trucs-là d'habitude on les fait pour gagner notre vie. Mais tout d'un coup quand il



s'agit de préserver notre vie, le plus urgent est de ne plus les faire. C'est drôle quand t'y penses.

- Ouais c'est ça et t'oublieras pas d'arroser les plantes avant de te coucher. Te regarder penser à rien faire, ça m'a fatigué.

- Il est pas un peu bouché Robert quand même ?

- Te fatigue pas, un jour il comprendra que bien souvent moins faire c'est mieux faire. Faut juste le laisser s'y faire...

*À suivre...*



## **J10. Speakeasy**

Cette nuit-là, j'avais fait un drôle de rêve. J'avais rêvé qu'on nous enfermait chez nous pour des jours et des jours pour laisser passer une rivière. On la voyait dérouler son lit sous nos fenêtres, elle était vert anisé. Elle charriait avec elle toute une humanité. Des surfers en profitait. Des voitures surnageaient. Et des pompiers allaient dans tous les sens pour rapatrier ici une mémé et là-bas un doudou abandonné.

Et puis le fleuve s'est arrêté de couler. On est ressorti et on a tout balayé. C'était visqueux, mais pas puant du tout. Au contraire, ça sentait bon le Paic citron. La ville était d'un propre ! Tout était nettoyé, on allait pouvoir tout recommencer. Miracle, le sol n'était plus gris, mais arc-en-ciel. Avec les années, je me dis que c'était peut-être un signe.

Je me souviens de m'être réveillée affamée. Je n'avais rien mangé depuis deux jours, comme souvent à cette époque. Je me souviens de m'être vue dans le miroir, d'avoir croisé ma gueule de fin de soirée. Quelques heures avant, on était rentrées du speakeasy de l'avenue. C'était la combienième fois que je me réveillais dans cet état ? Depuis la mort de mon père, ça devait être la centième fois peut-être. C'est fou quand même d'avoir pu croire qu'on allait rester chez nous comme ça, enfermés comme des lapins. C'est vrai qu'au début les gens mourraient, mais après ? Pourquoi ils nous ont laissés ? En tous les cas, on n'allait pas s'abandonner. Un mois sans sortir, ça va. Deux mois, passe encore. Au troisième, les gens ont fini par se demander s'ils pourraient encore danser avant de crever. C'est fou, c'est comme si l'Histoire ne les avait pas marqués. La

prohibition, les années 20. Rien de tout ça ne leur avait traversé le cerveau une minute quand ils nous ont enfermés. Ils ont dû se dire qu'on était suffisamment soumis...que tout ça, c'était dans les films.

C'est vrai que ça n'avait rien de spectaculaire quand mon père a construit le premier bouge sous la petite ceinture. Sous les rails. Avec des gens du quartier, ils s'étaient juste organisés. Une fois qu'il était clair qu'on ne risquait plus rien pour notre santé, ils avaient refusé de se laisser parquer dans leur trois pièces. On y jouait tranquillement aux cartes, on y travaillait. Puis la musique est venue. Puis les trafics de denrées, puis la drogue, puis la résistance et la morgue. Toujours la même histoire qui se répète. C'est comme ça. Pourtant dès le début c'était clair. Je me souviens du président Le Maire. Il était encore ministre quand il avait dit *Ce sera pire que 29*. Dix ans plus tard on peut dire que ça n'a pas loupé. Au début, ça a été horrible. On a pu survivre avec le trafic du coin, mais combien ont péri ? On en a retrouvé qui avaient bouffé tout leur stock de PQ qu'ils s'étaient fait pendant le premier enfermement tellement qu'ils n'avaient plus rien à bouffer. C'est en voulant nous préserver que mon père s'est fait crever. S'il ne s'était pas fait exploser son cabaret avec lui à l'intérieur, c'est là-bas que j'aurais passé toutes ces soirées.

Mais je ne l'aurais pas rencontré. Il était là toujours près du bar. Il me matait avec des yeux de merlan, la tête un peu en avant, la bouche ouverte. C'était bizarre, il ne clignait pas. On aurait dit qu'il allait se mettre à baver. Faut dire que j'étais plutôt jolie à l'époque. Diadème sur frange blonde. Jambes élancées. Dur à imaginer aujourd'hui, mais j'étais plutôt jolie fille. Bref, je suis allée le voir. Il

n'avait rien dans le slip comme tous ces mecs dans les bars, mais lui c'était vraiment marqué dessus. Il a essayé de bégayer un truc. Mais y a trop rien qui est sorti. Et pour cause, il était muet ! J'ai eu l'air vraiment conne. Le gars était peintre, alors il m'a dessinée. Il m'a écrit *C'est toi et c'est pour toi. Viens, j'ai un truc à te montrer.* OK, pourquoi pas, un artiste peintre ça ne peut pas être bien méchant.

Il m'a emmenée dans son atelier. Il y avait plein de vieilleries. D'un vieux tas tout pourri il a sorti un vieil argentique qui me disait vaguement quelque chose. C'était un appareil photo que mon père avait sur nos étagères. C'était à lui, c'est clair. D'ailleurs, y avait son nom écrit dessus. Et à l'intérieur, une pellicule. Et sur la pellicule, une photo de lui avec d'autres gars que l'artiste m'a tendue. Mon père avait dû poser avec le retardateur sûrement. Il adorait faire ça. Bref, parmi ces autres gars, on voyait très clairement un mec dont la tête me disait là aussi quelque chose, comme si je l'avais vu à la télé. C'est ça qu'il m'a dit avec ses yeux qui pétillaient l'artiste. C'était le ministre des Drogues.

Ça peut paraître absurde aujourd'hui, aux gens de votre génération, mais il y a une époque où les drogues étaient prohibées. Ce n'est qu'après la crise qui a suivi le premier enfermement que - comme après toutes les crises qui ont suivies toutes les prohibitions - l'État a voulu faire du cash, faire plaisir aux gens et rendre tolérable l'enfermement. C'est seulement là qu'ils ont nationalisé les fabriques de drogues. Cannabis, cocaïne, héroïne, LSD et les quelques autres drogues de synthèse que vous connaissez. Avec la revente en monopole, ils se sont fait un maximum de blé, de quoi compenser la fermeture de toutes les activités

qui n'avaient pas survécu au premier enfermement. C'est aussi comme ça qu'on a survécu. On a pris aux dealers leurs sources de revenus pour en gros les collectiviser. Et comme les gens n'allaient pas pouvoir sortir de chez eux de sitôt, ça évitait les débordements. Bref, c'était tout bénéf'.

Mon père c'est un projet auquel il tenait, même déjà avant l'enfermement. Produire de la came de qualité pour arrêter de consommer de la merde et accompagner les gens qui n'allaient pas bien. Il pensait que c'était comme ça qu'on arriverait à les sauver. Les faire sortir de là. C'est pour ça que les gens venaient aussi chez lui. Pour être un peu moins seuls. En journée, c'était devenu un de ces lieux un peu tolérés pour accompagner des gens dont de toute façon l'État se foutait. Et le soir ça pouvait faire office de cabaret pour tous les officiels qui voulaient s'égayer un peu. Bref, là sur la photo on le voit bien le ministre avec son bras autour du cou de mon père. On voit bien sur la photo qu'il essaie d'en profiter avec son sourire carnassier. Bonne poire mon père. Il s'est toujours fait avoir avec ses bons sentiments et ses idées.

*Ton père c'est le ministre qui l'a tué. Quand j'ai levé la tête, c'est ce qu'il y avait d'écrit sur le papier.*

*À suivre...*

## **J11. Sidération**

C'est quand même fou quand on y pense. Un tiers de l'humanité si ce n'est plus est enfermée. En un mois si ce n'est moins, l'idée s'est imposée comme une évidence. Comme ça.

Sûrement par raison face à l'épidémie, si ce n'est apeurés par une crise sanitaire dopée aux stéroïdes de la société de l'information, nous n'avons rien trouvé de plus moyenâgeux que de dire aux gens de rester chez eux. De gouvernant en gouvernant, la solution s'est imposée. Dans l'ère de l'impensé, elle est entrée comme dans du beurre. C'était sûrement ce qu'il fallait à un moment donné. Mais l'avons-nous pensé ?

Ou sinon, est-ce que vous nous aimez tant que, comme des maris jaloux, vous avez bondi et vous êtes dit *En voilà une bonne opportunité pour les garder enfermés. Ainsi je suis sûr de les garder en vie et qu'ils n'iront pas me trahir.*

Le plus dramatique étant ceux de nos gouvernants qui justifie les peines que l'on cherche à nous appliquer parce que d'autres gouvernants en d'autres pays en ont décidé de même. En est-on là ? *Il l'a fait, alors je le fais.* Nous prenons des décisions parce que d'autres l'ont fait, tout autocratique ou bien mal en point qu'ils soient. *Ce n'est pas grave. Je le fais.*

À l'inverse, qu'ont fait ces deux clowns aux cheveux blonds parlant anglais ? Qu'ont-ils fait face à cette unanimité ? Ils en ont naturellement pris le contre-pied. Encore un impensé, mais cette fois-ci par opposé.

Depuis, il est devenu un acte civique, incontesté et incontestable de rester enfermé. Beaucoup en tirent leur bénéfice, donc on applaudit ceux qui se font aligner dans les tranchées. Je ne suis pas sûr cependant que ces bruits de casseroles, ces sifflets, ces applaudissements aient le même sens dans tous les foyers. Pour beaucoup, ce confinement doit être conjugué au carré et je ne suis pas sûr qu'il puisse être accepté. Mais on respecte.

Plus encore nous nous appliquons à la tâche. Nous y mettons de l'entrain. Sachant que jamais on n'aurait pu nous l'imposer en d'autres circonstances. Sous la menace de frappes aériennes, oui peut-être. Ou d'une attaque extraterrestre. Ou d'une invasion de vampires qui ne pourraient franchir le seuil de nos portes sans y être invités. Peut-être que dans ces cas-là aussi on aurait pu nous l'imposer sans discuter.

Remarquez, c'est toujours bon à savoir. Vous remplacerez par les chiffres que vous voudrez, ceux-ci étant sûrement erronés, mais le fait est que nous savons désormais que pour éviter peut-être deux millions de morts nous sommes prêts à enfermer deux milliards de personnes.

Pour sauver une vie, nous sommes prêts à enfermer mille personnes pendant un mois.

Très bien. Notez bien que je ne suis pas opposé au principe. Bien au contraire. Je me l'applique volontiers. Plus encore, je le déclinerai de mille manières.

Pour sauver un réfugié, enfermons mille parlementaires.

Pour sauver un Irakien, enfermons mille pétroliers.



Pour sauver une victime de guerre, enfermons mille militaires.

Pour sauver un endetté, enfermons mille publicitaires.

Pour sauver un enfant violé, enfermons mille tortionnaires.

Pour sauver un suicidé, enfermons mille gestionnaires.

Pour sauver un chômeur, enfermons mille boursicoteurs.

Pour sauver un retraité, enfermons mille capital-risqueurs.

Pour sauver un asphyxié, enfermons mille fabricants de bagnoles.

Pour sauver un Congolais, enfermons mille vendeurs de smartphones.

Pour sauver une femme tuée, enfermons mille maris.

Pour sauver une droguée, enfermons mille pourris.

Pour sauver un collégien assassiné, enfermons mille vendeurs d'armes.

Pour sauver un agriculteur intoxiqué, enfermons mille fabricants d'engrais.

Pour sauver un Amazonien, enfermons mille promoteurs immobiliers.

Pour sauver un diabétique, enfermons mille producteurs de boissons sucrées.

Pour sauver un accidenté, enfermons mille producteurs de boissons alcoolisées.

Et continuez ainsi jusqu'à plus soif.

Peut-être que, pendant un mois, une bonne série de tarés seraient justement empêchés. Le pire étant que ça ne les dérangerait sûrement pas tant que ça. Ce serait alors tout gagné.

Mais de nouveau, c'est nous tous qui finirions enfermés.

## **J12. Pense-bête pour l'après (1)**

Une fois déconfinés, après être allés chez le coiffeur et avoir dansé, on va avoir envie de remettre quelques petites choses dans l'ordre.

La première chose dont nous aurons à nous assurer sera que tous ces contrôles et entraves aux libertés auront cessé et que plus jamais certains ne pourront ou devront contourner les mécanismes fondamentaux de l'État de droit pour adopter de telles mesures.

Une fois la question institutionnelle réglée, la deuxième chose qui pourrait nous donner envie serait d'empêcher que les voitures ne reconquièrent les villes. Nous respirons trop bien ces temps-ci et les nuits sont beaucoup plus calmes. Nous savons qui plus est que la pollution de l'air tue énormément. Alors s'il s'agit de nous protéger contre les épidémies, commençons par celle-ci. D'autant que lorsqu'elle ne tue pas directement, la pollution de l'air nous affaiblit dans notre lutte face à la maladie, aux virus. Interdire la bagnole serait donc aussi une mesure sanitaire préventive.

Tant que nous y sommes, si nous devons penser à mieux nous reposer pour mieux nous protéger, à tout le moins, profitons-en pour réduire les nuisances sonores, empêcher les véhicules bruyants de rouler, ne serait-ce qu'à partir du moment où les enfants sont couchés. C'est important de dormir. Reconnaissons-le.

Mais gardons à l'esprit que ce n'est pas forcément par l'interdit que nous arriverons aux meilleures solutions.

Aujourd'hui, interdire la bagnole ne peut se faire qu'au détriment des plus pauvres. On l'a vu avec l'écotaxe ou les 80 km/h. Si l'on doit tirer une chose des gilets jaunes, c'est la leçon qu'on ne peut pas toucher à la bagnole sans atteindre aux plus éloignés. Sans compter la colère que cela génère. Je suis certain qu'on peut aboutir à un résultat au moins aussi efficace en pensant une politique positive. Pour cela, il faut élargir le champ de pensée.

D'habitude, nous pensons la politique des transports de manière compartimentée sans aborder la question des causes. C'est une évidence de dire ça, mais les compétences des autorités sont trop segmentées pour permettre de le faire. Pourtant, il faut bien voir que la voiture n'est que le symptôme et le maillon essentiel d'une forme d'économie donnée. Une économie délocalisée ou (insuffisamment délocalisée ?) où les gens doivent quotidiennement se déplacer loin pour travailler.

Le plus important est d'agir à la source bien évidemment et de faire que nous ayons moins à nous déplacer. Ça veut dire aérer les quartiers, reconquérir la chaussée, non pas pour interdire, mais pour permettre.

Nous devons faire de la chaussée des espaces de jeux, des terrains pour jardiner, des ateliers pour fabriquer, des endroits où héberger, des studios pour dessiner, des lieux pour danser. La reconquête de nos villes passera par la chaussée. De très nombreuses activités pourront être créées près de chez nous ; de nombreux métiers et donc autant d'opportunités de travailler à l'échelle de nos quartiers.

Certainement, cela veut dire que nous gagnerons moins, que nos activités seront plus tournées vers la confection, la réalisation, la construction, des activités matérielles et

concrètes, des choses qui servent immédiatement la personne qui vient. Ça veut aussi dire une économie désintermédiée.

On a pensé qu'internet amènerait essentiellement ça. C'est vrai pour partie, mais pour l'essentiel, les plateformes n'ont fait qu'intermédiaire. La désintermédiation passera par le quartier. Avec elle, iront la diffusion de savoirs, l'apprentissage de savoir-faire concrets à une population bien plus vaste et aussi du temps passé ensemble. Mais c'est certain, ça veut dire gagner moins. Après on peut y gagner autrement qu'avec de l'argent.

S'occuper près de chez soi à faire des choses pour les quartiers, c'est aussi sûrement une manière de moins dépendre de l'impôt, de moins dépendre de l'intervention publique. En nous laissant faire. Mais nous laisser faire c'est avant tout enrichir notre vie de quartier.

C'est à la fois libéral et interventionniste, très difficile à mettre dans des cases. Interventionniste, car cela exige de se réapproprier les espaces à occuper. Interventionniste et protecteur aussi par ce que nous laisser faire exige aussi de nous permettre de nous assurer un minimum de subsistances qui nous permette de proposer quelque chose à la collectivité, chacun selon son savoir ou ses capacités. Un minimum qui nous permettrait d'être tranquilles dans nos têtes, savoir qu'on va pouvoir manger et se loger décentement tout en pouvant participer à la vie de la collectivité.

Aujourd'hui, pour être aidé il faut exercer une activité qui n'a généralement que peu de sens pour la collectivité ou pour nous. Alors que c'est à l'inverse qu'il faut procéder : donner pour permettre de faire ce qui nous plaît. Et être confiant dans l'idée que ce que nous ferons de cet argent sera utile à la collectivité.

Car si nous pouvons tirer une chose de cette épidémie, c'est tout de même notre capacité à nous organiser grâce à notre créativité et dans la solidarité.

## **J13. Courses**

PQ

Blé

Riz

Œufs

Pâtes

Sucre

Farine

Levure

Masques

Patates

Bon vin

Conserves

Crème fraîche

Lait pour bébé

Sauce pour pâtes

Savon pour les mains

Solution hydroalcoolique

Gants de ménage grande taille

Tout ce qui est à base de tomate pour mettre dans des pâtes.





## **J13bis. Libération des sens by Chloé**

Hier, j'ai senti, j'ai goûté, j'ai apprécié. Après seize, peut-être dix-sept jours sans rien. C'était comme le brouillard. Ça vous laisse entrevoir, espérer, rêver, tout en vous tenant très éloigné du réel. Les choses sont palpables, mais si lointaines.

Hier, les arômes et les saveurs ont repris le sens qu'ils avaient avant que tout ne change. C'était arrivé du jour au lendemain, sans prévenir. C'est flippant. Tout avait brusquement été enveloppé d'un voile de gaze pendant la nuit. Et au petit matin, plus rien.

Hier, j'ai retrouvé le pouvoir des sens. Pas complètement, il faut l'avouer, mais c'est un bon début. Il faut être patient, apparemment ça va prendre du temps. Mon père dit que cet épisode laissera des séquelles. Lesquelles ? Il dit qu'on ne s'en rend pas compte ; qu'elles seront simplement là, sous-jacentes, attendant le moment propice pour se révéler. Un peu comme tous les traumatismes finalement.

Moi, je réfléchis aux sens. À la sensation d'espace. C'est une « déformation professionnelle » sûrement. Je vois tous ces gens qui sont enfermés chez eux. Ils (re)prennent conscience de l'espace dans lequel ils vivent, ils le sentent. C'est certainement la première fois, pour certains, qu'ils prennent conscience de l'impact de cet espace sur leur vie. La première fois. C'est dingue. Il aura fallu un traumatisme.

C'est la première fois qu'ils observent. Les ombres des arbres sur le macadam en bas de chez eux, le bruit du vent dans les feuilles, le chant des oiseaux. C'est la première fois qu'ils voient le voisin d'en face, la course de la

lumière dans leur salon, la lente croissance d'un bourgeon. C'est la première fois qu'ils observent la vitesse naturelle du monde dans lequel ils évoluent. Celui d'un monde lent. Très lent. Oui, guérir ça prend du temps. Oui, grandir ça prend du temps. Oui, aimer ça demande du temps. Soyons généreux, donnons-nous le temps. Le temps de sentir par tous les moyens possibles.

C.

#### **J14. Ça sent la bouse, non ?**

*Oui, ça sent la bouse.*

Au début, on se dit *C'est la nature qui reprend ses droits.* Et puis on se dit *C'est chelou quand même y a pas de champs à l'horizon. Y a pas de vaches. D'accord on a une ferme à côté, mais elle est vegan.* Alors quoi ? Pourquoi ça sent la bouse ? En fait Paris sent la bouse ? Toutes ces voitures cachaient l'odeur de base des Parisis qui est...celle de la bouse ? Parigots têtes de veau. Ouais on pue le fumier, voilà tout.

En fait non ! C'est l'épandage du Nord-est qui arrive jusqu'à nos narines. Aussitôt qu'une pollution s'éteint elle nous permet de mieux analyser sentir celle qui vient de par delà le périph'.

Encore une fois, nous nous trouvons donc face à un problème complexe. Il nous faut remonter le fil des pollutions, la crise opère comme un révélateur des pollutions originelles, celle de l'air d'abord, puis celle de nos assiettes ici, celle de nos champs, de notre terre, là-bas.

Nombreuses sont les voix qui s'élèvent pour faire le lien entre crise sanitaire et crise environnementale. Est-ce le sens que nous donnerons à la sortie de notre confinement ? Aurons-nous la force, les moyens, les outils pour construire après coup une société nouvelle ? Demandons-nous quelle sera notre réaction première.

Dans ce monde-là, je vais au taf en jogging avec des élastiques dans les cheveux et je m'en vais quand je veux, quand je vois qu'une tâche est non essentielle en temps d'épidémie et que de toutes les manières j'ai une partie de Lego qui m'attend à la maison. Dans ce monde-là, je n'ai pas

besoin de m'aérer l'esprit, il l'est déjà de base, et je ne me précipite pas pour aller au premier resto du coin fêter notre victoire, notre survie, notre embrassade. Dans ce monde-là, je continue comme aujourd'hui. Alors que dehors la vie reprendra inéluctablement.

Oui il est probable que la vie d'avant reprenne inéluctablement parce que trop de monde devra se nourrir aux mamelles de l'ancienne économie. Parce que les mécanismes assurantiels seront mis en œuvre pour préserver l'ancienne économie et non pour assurer les risques de celle que nous pourrions créer. Nous ne pourrions prendre ce risque parce que trop de gens risquent d'en mourir. Voilà tout.

Parce que les tenanciers du monde d'aujourd'hui sont ceux qui nous donneront le pain demain. Qu'ils aient bien ou mal géré la crise, peu importe, c'est à leurs écuelles qu'on se nourrira. Nous avons toujours été dans ces situations où nous dépendons de plus puissants que nous. Des plus puissants qui ne sentent pas cette odeur de bouse et qui ne réfléchissent pas, ne prennent pas conscience de cette chaîne de problèmes et n'ont donc pas même un embryon de solution viable. Pour faire face, pour supporter, il y a une chose que nous avons toujours adoptée et que beaucoup d'entre nous retrouvent dans la période actuelle. Cette chose ce sont les rites.

Oui, ce qui pourra rester de ce que nous vivons est d'ordre quasi religieux. Aujourd'hui, j'ai trempé du pain dans du miel. Comme ça, instinctivement. Je me prends à être bienveillant, à ne pas penser à mal. À être en paix avec mon prochain, hormis avec celles et ceux qui sont proprement injustes avec nous. Eux, je n'y arrive pas.

À l'exception de quelques-uns, nous prenons le temps de penser l'autre. Ce n'est pas tant que nous en prenons le

temps, c'est que ça nous vient naturellement. Et nous diminuons la colère qui est en nous. Nous vivons reclus, mais conscients de l'humanité qui nous entoure, conscients du temps long et de notre petitesse. Nous sommes isolés dans une nécessaire frugalité que nous rompons avec des gâteaux et autres récompenses. Nous nous lavons les mains. Nous créons nos rites.

Ces rites nous resteront peut-être. Parce que nous aurons effleuré l'idée de ce qu'était vivre sous la contrainte immédiate de la mort, une minuscule contrainte pour qui a vécu bien d'autres situations éminemment plus dramatiques, mais une contrainte tout de même. Parce que nous aurons vécu un temps où l'humanité s'est mise au diapason d'un mal commun. Ce sera peut-être plus ça qui fera que nous n'aurons peut-être pas envie de nous mettre sur la gueule de nouveau. Nous avons tous été réduits au même état de confinement. Aurons-nous envie de rompre avec cette unité ? Allons-nous nous refaire la guerre après cela ou allons-nous au contraire nous pencher ensemble sur une nouvelle façon de vivre ?

Espérons juste qu'à la fin des fins on n'ait plus à balancer sur les champs une quantité de bouse si gigantesque qu'elle sente jusqu'à Paris.



## **J15. Le cycle de la vie**

On est debout

Les pieds bien ancrés

On sent la terre sous ses pieds

Et on se détend

On laisse tomber les bras

On respire par en bas

Voilà làààà

Par le ventre

Puis les côtes et les épaules

On respire en faisant rouler

Comme une vague, voilà

Du ventre aux épaules, voilà

Vous entendez la mer ?

On détend la tête

Le front, les sourcils, les yeux,

Les pommettes, la mâchoire.

On décolle bien la langue du palais.

Et on respire. Avec le nez.

On laisse passer. Voilààà

Vous sentez cette jolie odeur de baies ?

ALORS MAINTENANT BANDE DE MOULES

VOUS ME FEREZ 50 ABDOS

5 MINUTES DE PLANCHES

ET 50 SQUATS PULSES !

ALLEZ ! ON SE BOUGE LÀ !!!

VOUS VOULEZ LE FINIR COMMENT CE CONFINEMENT ?

Y A PAS DE PLACE POUR LES BOULETS ICI !!!

PREMIEEEEERS DE CORDEEEES ON A DIIIT!!!

MÊME PAAAAS CONFINEEES!

Voilà et là tu laisses couler

Comme le thé, c'est ça.

Oui tu te détends

Tu ouvres ton chakra du cœur surtout.

Oui c'est ça.

Et tu respires avec ton 3<sup>e</sup> œil voilàààà

Tu laisses couler.

Comme le thé n'oublie pas.



Non pas trop Jean-Mi quand même.

Voilà c'est bien çaaaa Mariiie. C'est bieeeeeen.

Tu as bien respiré là.

Attends je ne te vois pas Monique t'es toute hachée là

Monique...Monique...

Tu ne veux pas te reconnecter s'il te plaît ?

Oui tu peux continuer de respirer.

Non ma jolie tu laisses papa finir ce qu'il a à faire

Voilà on est tous enfermés tu sais, mais on t'aime

Papa et maman t'aiment, ils sont là, ne t'inquiète pas.

Chérie tu peux t'en occuper s'il te plaît ?

Tu arrêtes s'il te plaît

Papa aimerait finir

Non tu ne peux pas.

Tu me lâches maintenant s'il te plaît.

Tu me lâches. Non pas ça.

DEUX MINUTES POUR FINIR UN PUTAIN DE PPT !

DEUX MINUTES !

NON, MAIS C'EST PAS VRAI !

C'EST PAS LA FIN DU MONDE, NON ?! DEUX MINUTES!

Oui je suis à vous Jean-Thierry

Non non c'est rien tout va bien.

Vous savez ce que c'est.

Oui c'est sûr, les voir grandir chaque minute

C'est une chance inouïe.

Hmm hmm oui

Bien sûûûr Jean-Phi

Bien sûûûr.....

Vous reprendrez bien un peu de chouquettes ?

Oh non, suis-je bête...

Nous sommes tous confinés.

## **J16. Éviter le mirage numérique**

Une chose est sûre, en temps de pandémie comme en temps normal, techniquement, je dis bien techniquement, rien n'empêche géants du net et opérateurs télécoms à nous pister au mètre près et à consigner qui nous avons côtoyé. Rien.

Dans un monde que nous ne souhaitons pas, ces données pourraient ensuite être réquisitionnées par les autorités afin d'assurer un contrôle étroit de chacun d'entre nous. Cela n'a rien d'une prophétie apocalyptique. Nous le savons, cela pourrait exister en France comme ailleurs. Mais pour préserver nos libertés et la démocratie, en France comme en Europe nous l'interdisons.

Comme en d'autres contrées, nous pourrions pourtant tout à fait recevoir des notifications nous disant Attention ne vous approchez pas de cette personne, elle est contaminée. Attention vous êtes regroupés, les forces de l'ordre vont arriver. Nous avons relevé votre empreinte vidéo, une amende vous sera prélevée. Ce n'est pas de la science-fiction, c'est la réalité. Dans d'autres pays que le nôtre, c'est la réalité.

Au risque de décevoir notre aspiration au solutionnisme numérique, heureusement que cela ne se passe pas en France. Alors que certains États européens ont développé l'idée d'un pistage fin de chaque citoyen, il est important de rappeler ce qui peut être accepté, ce qui doit être le cas échéant contrôlé, ce qui doit être combattu. Finalement, nous devons définir ce qui peut et doit être fait pour assurer que le combat contre le virus reste un combat contre le virus et ne tourne pas à autre chose de plus tragique encore.

## **Télécoms**

En Europe, le commissaire européen Thierry Breton a demandé à plusieurs opérateurs télécoms de lui transmettre des données agrégées sur les mouvements de leurs clients. Parmi eux figurent les données de l'opérateur historique français. Et c'est une bonne idée. Ces données peuvent être très utiles à la recherche et à l'adoption de mesures de plus en plus pertinentes, aussi bien dans le cadre de cette pandémie qu'en prévision des prochaines.

Aussi, avons-nous été assurés du fait que ces données étaient anonymisées et agrégées. Elles ne seraient donc pas des données personnelles. Aucune atteinte ne serait à déplorer. Mais comment nous en assurer ? À l'ère du doute et de la défiance généralisée, nous choisissons le camp de la confiance et de l'unité. Or, pour préserver ces deux valeurs clefs, nous aurons besoin de savoir. Des députés européens sont sur ce front pour assurer un contrôle régulier sur le type de données transférées.

Tandis que la voie européenne est évidemment des plus pertinentes en tant de pandémie intercontinentale, ne négligeons pas notre capacité d'action nationale. Différentes voies s'ouvrent alors.

Une première voie est de considérer que ce que l'Europe fait avec les opérateurs télécoms, nous pouvons tout à fait le faire à l'échelon national. Avec comme avantage que nos autorités savent lire la situation géographique et démographique du pays qui est le leur, le nôtre. Notamment car ce sont nos quartiers, nos régions riches de leurs attraits, mais aussi parfois marquées de fractures que nous ne connaissons que trop.

## **Applications, je dis non.**

Une autre voie, empruntée déjà par quelques pays européens est de mettre en place des dispositifs techniques que nous ne serions acceptés du fait de leur caractère hautement liberticide. Dans ces pays, ont été développées pêle-mêle, des applications qui pistent les gens qui auraient été dépistés, préviennent les services de police quand ils ne respectent pas les consignes de confinement ou alertent n'importe quel passant de la proximité immédiate d'une personne contaminée ou à risque. Aucune de ces solutions n'est acceptable.

Une première question est de savoir pourquoi nous divulguerions aux forces de police ou au quidam des informations sur l'état de santé de tel ou tel de nos semblables, d'autant plus lorsqu'en l'absence de dépistage généralisé, nous n'avons qu'une information très partielle sur le nombre de porteurs du virus. En plus de créer une mauvaise information et un faux sentiment de sécurité, ces applications si bénéfiques en apparence peuvent nous conduire vers des dérives que nous ne saurions maîtriser.

Quand bien même, depuis plus d'une semaine maintenant, l'idée agite la France. Nous devrions emboîter le pas à d'autres pays et développer une application indiquant si nous avons ou non approché de trop près des personnes à risque. Pour y être opposé, je n'ai pas besoin de me préoccuper des fonctionnalités des applications espérées et de leurs paramètres de sécurité ou de gestion de la vie privée.

**Et c'est pour cela que les applications, c'est toujours non.**

La raison pour laquelle je bondis à la vue de n'importe laquelle de ces applications se situe en amont. Mon refus ne réside pas tant dans les fonctionnalités de chacune de ces applications que dans leur existence même.

En très bref, et encore une fois toute atteinte potentielle aux libertés mises à part, je considère ces applications comme dangereuses, car nécessairement trompeuses. Et de ce fait comme nous détournant des modalités de protection physique qui s'imposeront à nous si nous voulons nous protéger et protéger les autres. Souvent, le mirage numérique nous détourne de solutions humaines plus efficaces. Et cela risque d'être le cas ici.

Pour qu'une application fournisse une information certaine et soit donc utile, il faudrait que deux conditions soient remplies :

(i) que tout le monde l'ait installée et l'ait accessible sur soi. Ce qui signifie avoir son téléphone avec le Bluetooth branché et l'application installée en fonctionnement ; et

(ii) que l'on puisse garantir la fiabilité de l'information fournie sur notre état de santé.

Sauf erreur de ma part, sans ces deux conditions, toute application risque de faire naître de fausses espérances ou de fausses craintes.

En effet, quant à la première condition, il est tout d'abord impossible de s'assurer que tout le monde dispose sur soi tout le temps d'un téléphone, avec le Bluetooth allumé et l'application installée. Et on ne peut obliger quiconque à le faire. Au travail par exemple, je ne décide pas si mes collègues ont avec eux leur téléphone à la machine à café,

quand bien même auraient-ils installé l'application. Je ne décide pas de qui a oublié son téléphone chez lui le matin ou a cassé son téléphone.

Ensuite, quant à la seconde condition, il faudrait que le possesseur de l'application soit en mesure de fournir une information fiable sur son état, qu'il ait été testé ou vacciné et que quelqu'un ait certifié l'information entrée dans l'application. Mais qui ? Le laboratoire médical assermenté ? Si ce n'est pas lui, pourquoi croirais-je ce que me dit l'application d'un autre ?

Mettons que les deux conditions ci-dessus soient remplies et que l'application m'indique à raison que j'ai bien été à proximité de personnes à risque, alors que puis-je faire ?

Première option : toute personne peut se faire tester et donc je vais me faire tester. Si je suis vulnérable ou infecté alors je me protège (cf. infra). Si je suis sain et non vulnérable alors je suis plus ou moins tranquille.

Deuxième option : tout le monde ne peut pas se faire tester. C'est donc que l'information reçue par l'application n'est pas certaine pour commencer. Mais mettons qu'elle soit fiable tout de même, que puis-je faire ? Je suis obligé de prendre le métro bondé pour aller travailler. Je n'ai pas tellement d'autre choix que de me protéger et de protéger les autres. À moins que l'on reconnaisse le droit si ce n'est le devoir de ne pas aller travailler à toute personne à qui l'application aurait dit que l'on avait côtoyé une personne à risque.

## **Dépistage et protection**

D'une manière ou d'une autre, on en revient toujours à ces solutions pour reprendre une vie plus ou moins normale : le dépistage et la protection. Cela signifie que, probablement, tant tout le monde n'aura pas été testé, vacciné et que nous n'aurons pas une garantie de ne pas retomber malade, nous devons respecter les distances lorsqu'on le peut et sinon développer une nouvelle hygiène de vie : ne pas se toucher le visage, se laver les mains, rester à distance et porter un masque.

Qu'on le veuille ou non, il est probable que, dans la rue ou ailleurs, demain nous portons un masque. Il sera bariolé ou de médecin, mais nous porterons un masque. Ça me rend triste de nous imaginer calfeutrés comme ça, mais s'il est question de me protéger et de protéger les autres, je préfère cette solution-là à l'absence de fiabilité.

À ceux qui considèrent que l'application serait notre porte de sortie du confinement, nous devons nous opposer. À tous les horizons, courts, moyens ou longs, il n'existe qu'une voie, en l'absence de traitement et loin du mirage de l'absolu numérique : le dépistage et la protection.

Si l'on y pense, c'est d'ailleurs un message que nous sommes habitués à entendre au sujet d'autres infections. On ne demande pas à tout le monde d'identifier son taux de virulence dans une application avant de faire l'amour. Par contre, si on a un doute, on fait un dépistage et, quoi qu'il en soit, on se protège.

Enfin, je me garde, vous l'aurez remarqué, de toutes les perspectives dystopiques, pourtant malheureusement bien réelles, où il n'est pas possible de rentrer en boîte sans une application indiquant « négatif ».



### **Bonus track : Si nous voulons toujours plus de numérique...**

Parmi les océans de données dans lesquels puiser, n'oublions pas les géants de l'internet, acteurs clefs de notre vie de confinés. Eux qui savent absolument tout de nos vies, ont à leur disposition les données sur les flux de population. Ces données sont une mine d'or pour la recherche, pour les autorités. Nous devons pouvoir reconnaître ces données comme des données d'intérêt général.

Il est temps plus que jamais de pouvoir collecter auprès des entreprises massives du numérique les données ayant un intérêt pour la santé, là encore dans le plus grand respect de la vie privée. Il n'est pas normal de ne penser l'état d'urgence sans penser le coup d'après. Il n'est pas normal de ne pas mettre toutes les chances de son côté. Surtout lorsque tout ce qu'il s'agit de faire, ce n'est finalement que de récupérer, récupérer ce bien qui nous appartient à tous et que sont ces données agrégées. Je mets au défi quelque entreprise de s'y opposer.



## **J17. Ailleurs**

Dans une petite télé, une femme se débat contre le mur de Berlin. Ses pieds tapent le sol. Ses poings frappent le mur. Elle est déchaînée et enfermée. Le mur est une absurdité révoltante. On hurlerait avec elle contre ce mur qui lui bouche l'horizon. Le mur qui empêche de s'échapper vers un ailleurs. Le mur d'une impossibilité insensée.

Qu'il soit barbelé, Méditerranée ou moucharabieh, le mur nous sépare d'un ailleurs que l'on croit meilleur. Et qui l'est très probablement sinon pourquoi nous enfermer ?

Soudainement, nous n'avons plus d'horizon à désirer, plus d'ailleurs où s'évader. Voilà que nous nous trouvons enfermés, pour au moins la moitié de l'humanité. Pour le reste d'entre nous, ce sera peut-être pire encore.

Mais comment font les moines bon sang ? Comme ailleurs, ils ont leur jardin, Dieu probablement, un horizon infini, une éternité. Ça doit être ça leur possibilité d'évasion. Et encore, même eux peuvent s'agglutiner et partir en pèlerinage régulier. Nous ne pouvons pas. Je pourrais presque chanter avec eux dans le bus de l'été. À moins que leur projection ne réside dans la bière. Ils pourraient nous en donner un peu de cet ailleurs, à nous pour qui le monde n'est qu'un fini.

Quant à nous, nous n'avons plus pour horizon que cette certitude immédiate de devoir rester cloîtrés et cette incertitude plus lointaine de ne pas savoir à quelle sauce nous allons être mangés. Nous ne savons même pas quand nous en sortirons et nous ne savons pas quand ça recommencera. Et si nous nous transformions en balle de jokari pour l'éternité. Le fil à la patte, nous serons fliqués et rappelés à la maison à la prochaine épidémie.

L'évasion, même si elle n'est que rêvée reste un horizon qui doit pouvoir exister. Nous n'en disposons plus désormais, car plus que nous, c'est l'ailleurs qui est confiné. C'est l'autre que nous ne pouvons plus embrasser. Que nous ne pouvons même plus l'approcher. Il n'est plus un ailleurs fait de liberté, car lui-même tout entier est enfermé. Le pire dans tout ça n'est pas d'être enfermé soi, mais que l'autre aussi le soit.

Autrui, il est dans une petite boîte comme la femme dans sa télé. Lui aussi s'agite, mais différemment. Le plus souvent il se réjouit. Il n'est pas en noir et blanc, mais ses lèvres sont désynchronisées d'avec le son de sa voix. Et parfois on ne voit pas en dessous de son nez. *Oui ça ce sont des personnes ma chérie. Oui, elles te voient elles aussi dans une petite boîte depuis leur petite boîte à elles.* Ce n'est plus des murs que nous avons construits, c'est dans des cages qu'on nous a mis. Pour combien de temps ?

Dans la file du supermarché, une personne se jette en hurlant sur celle de devant. Une petite fille de deux ans s'était approchée trop près de son panier. Son père quant à lui, ne voulant pas rompre le mètre de sécurité, espérait que sa fille revienne à lui sans pouvoir s'en rapprocher. Il a finalement pu puisque l'autre avait déguerpi. Hop dans sa boîte la petite souris.

Mais non bien sûr que ce n'est pas que ça autrui. À ne plus se fréquenter, on en viendrait même à se reconsidérer. Dans une ville désertée, quand on ne s'observe pas comme des survivants, on se dit bonjour entre inconnus. On est si contents de se voir dans cette petite rue fleurie et toute peinturlurée. Avec ces familles de qui on reste loin et qui jouent à la marelle aussi. Elles nous apparaissent soudain comme un miracle venu d'un ailleurs lointain.

## **J18. Ping-pong**

Ma tête fait du ping-pong.

Sur les murs de mon salon, elle fait des *bongs*.

Selon mille géométries, elle rebondit.

*Que c'est joli !*

Surpris, on s'dit

*À quand la sortie ?*

Et v'là qu'un jour

La balle s'en va faire un tour.

Alors on s'écrie :

*C'était une belle partie !*



## J19. Gorilla Song

[Chest beating] BHOM ! BHOM ! BHOM ! BHOM ! BHOM !

BHOM ! Hou BHOM ! Ahhh BHOM ! Hou BHOM ! Ahhh ahhh

Ouh aaaaaaaaaahhhhhh

Hhaaaaaa aaaaaaaaaahhhh

haaaaaaaaaa

BHOM !BHOM !BHOM !BHOM !BHOM !

mmmmhhhh aaaaaahhhh mmmmmhhhh aaaaaahhhh

BHOM ! rrmh BHOM ! rrmh BHOM ! rrmh BHOM ! aaaahhh

aaaaaaaahhhhh

OuOuOuOu ahhhhhhhhhh

Hmmppppfff rrrraahhhh

hmmppppfff rrrraahhhh

OuOuOuOu ahhh ahhh ahhh

Wouuuuuuuuaaaaaahhhhhh

OuOuOuOu aaaaaahhhhhh

Wouuuuuuuuaaaaaahhhhhh

BHOM ! rrrrhhh BHOM ! rrrrhhh BHOM ! rrrrhhh BHOM ! rrrrhhh  
BHOM ! rrrrhhh

Rrrrrrrraaaaaahhhhhh

Brrrrrrrrrrrrrrrrr aaaaaahhhhhh

Rrrrrrrmmmm rrrrrrrmmmm

Aaaaaaaaaahhhhhhhhhhhh

OuOuOuOu ahhhhhhhhhh

Aaaah Aaaah Aaaah Aaaah

BHOM ! Woouh BHOM ! Woouh BHOM ! Woouh BHOM! Woouh BHOM !  
Woouh

AAAAAAAAAAAAAAAAHHHHHHHH



## **J20. Déjeuner**

Ingrédients : quelques graines de tomate, quelques grains de maïs et un pommier

Durée de préparation : huit mois

Prenez les graines de tomate et les grains de maïs.

Allez quelque part où il fait chaud et où il y a du soleil.

Trouvez un lopin de terre plutôt belle et bien dégagée.

Préparez-la.

Baissez-vous et plantez vos graines suffisamment espacées.

Choisissez un pommier et regardez-le.

Attendez six mois. Pendant ce temps, éclairez régulièrement vos plans.

Une fois les tomates bien mûres, cueillez-les.

À peu près à la même période, décortiquez le maïs et broyez-le pour obtenir de la semoule.

Versez-la dans un sachet. Fermez.

Conservez.

Allumez une casserole, ajoutez (huile, ail, oignon si vous voulez, puis) les tomates.

Mettez la sauce obtenue dans un pot. Fermez.

Conservez.

Une fois les beaux jours bien installés, choisissez une journée où il fait chaud, mais avec un léger vent. Trouvez une maison en pierre (les murs peuvent être en crépi avec un peu de lierre) dans une région où il fait suffisamment chaud. La cuisine doit être au rez-de-chaussée et rester fraîche. Le plan de travail ne doit pas être trop haut.

Quand la faim se fait sentir, vers la mi-journée, levez-vous de votre fauteuil du premier étage. Posez votre livre où vous voulez sans oublier de marquer la page et descendez l'escalier pour aller faire bouillir de l'eau.

Salez et plongez la semoule de maïs dans l'eau bouillante puis baissez à feu doux. Touillez régulièrement.

Pendant ce temps, allez au pommier. Choisissez une pomme, cueillez-la en la faisant tourner autour de sa tige. Une fois devrait suffire.

Ouvrez le pot de sauce. Versez le contenu dans une casserole à feu doux.

Une fois la semoule cuite, prenez une cuillère en bois et versez la semoule dans un grand bol.

Retirez la sauce du feu et allez déposer le bol de semoule et la casserole sur une table installée sur le devant de la maison avec du gravier, des arbres centenaires autour et un parasol. La vue doit être bien dégagée et porter si possible sur une large étendue verte et vallonnée que vous surplombez très légèrement. Vous devez être à peu près à hauteur de coteaux.

Sur la table, il est recommandé d'avoir disposé des serviettes de table en coton à grands carreaux légers. Ils peuvent être bleus ou rouges, mais choisissez un tissu suffisamment rêche et épais. Pliées en rectangle à droite de l'assiette, elles

doivent faire près d'un centimètre de hauteur de préférence. La fourchette et le couteau sont posés sur la serviette. Elles sont dans un argent relativement lourd avec des décorations traditionnelles.

Dans un verre disposé devant votre assiette, versez (un peu de vin et dans un autre) de l'eau.

Dans une assiette en porcelaine aux bords hauts et ondulés, versez la semoule et la sauce.

Plongez la tranche de votre fourchette dans la semoule et mêlez-y un peu de sauce. Soufflez, ça peut être encore chaud. Ouvrez la bouche. Faites-y entrer la fourchette pleine. Refermez la bouche et retirez la fourchette. Mastiquez un peu sans oublier de respirer. Souvenez-vous de ces moments à travailler la terre, planter, récolter, discuter, transporter, préparer. Avalez.

Buvez une gorgée de ce que vous voudrez. Posez vos coudes sur les accoudoirs de votre chaise en métal et regardez tranquillement l'étendue devant vous. Un petit vent léger vous caresse la joue et les avant-bras. Vos pieds sont tranquillement posés sur le sol en gravier.

Recommencez.

Une fois votre assiette finie. Essuyez-vous le bord des lèvres avec la serviette légèrement sèche et encore pliée. Posez-la et saisissez la pomme que vous aurez préalablement passée entre les paumes de vos mains.

Portez-la à votre bouche grande ouverte et croquez. Un grand morceau se détache bien. Mâchez. Pensez à ce pommier dont les feuilles sont légèrement portées par le vent. Avalez.

Recommencez.

Déposez le trognon dans votre assiette et rincez-vous les doigts au-dessus du gravier avec un petit peu d'eau. Séchez-vous les mains avec la serviette.

Reposez-la sur le bord de la table en la jetant très légèrement, nonchalamment.

Laissez s'échapper un peu d'air par votre bouche. Vous êtes tout seul. Continuez de contempler.

Profitez-en. Vous avez tout votre temps.

## **J21. Speakeasy (2)**

**Mo, 2020**

Ranger, nettoyer, aménager. Dans la durée, pour ma protégée. Elle ne doit manquer de rien. Ne rien remarquer, s'amuser. Sans lui mentir, jouer. Tous les jours de nouvelles activités. Elle doit tous les jours s'émerveiller, découvrir, apprendre. Sans lui cacher.

Ne pas décompenser. Craquer. Pleurer, s'énerver, s'enrager, cogner les murs, taper du pied, hurler. Toujours plus et plus jamais. Couvrir le hurlement du loup, avec la musique, les voisins au balcon. Jour après jour, tornade dans un bocal. Atermolement, dépit, doute, se demander. Pourquoi moi, pourquoi elle, pourquoi nous ? Pourquoi ici ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi cette époque ? Que faisons-nous là dans cette galère ? Comment est-ce possible d'en arriver là ?

Et puis l'immensité de l'humanité sur des siècles et des siècles apparaît. Les épidémies. Toujours et encore. Celle-ci parmi d'autres. Plus modernes nous sommes peut-être, plus intelligents ? À voir. Le virus lui se perfectionne. On accepte notre sort tout compte fait. C'est comme ça. En essayant de ne pas s'abandonner. Ce serait facile de se dire qu'on peut ne jamais plus avoir à aller travailler et d'oublier que ce n'est qu'un pis-aller pour de ne plus jamais sortir avec les autres, se regrouper, échanger, se serrer, s'embrasser.

Et puis l'envie de courir reprend, de frapper l'air, d'assommer un adversaire imaginaire à coup de crochets. Avec impériosité, je défends la vie de cette fille-là. Je sais qu'au fond ce n'est que ma rage à moi, ma tristesse, mon effondrement personnel que j'étrangle et jette au sol avant de

lui éclater la rate et de lui défoncer le crâne avec de puissants coups de pied.

Je refuse qu'elle ne sache pas ce qu'est la liberté. Qu'elle ne pense pas à courir sans avoir à se justifier. Qu'elle ne puisse pas rencontrer et s'approcher sans avoir peur d'être intoxiquée. Qu'elle n'ait peur que d'être déçue. Qu'elle connaisse tous les frissons de la vie. Voilà ce que je veux pour elle. Parce que je suis son père, je veux sa liberté et je hurlerais pour que cette bulle oppressante avec tous leurs visages déformés à ces ministres fantoches ne se referme sur nous. J'en repousserai les parois de mes mains.

Son deuxième anniversaire était hier. Elle ne devait pas savoir ce que c'était une fête d'anniversaire. Nous ne lui en avons jamais organisé. Et pourtant elle avait l'air de l'attendre. Après qu'elle se soit réjouie de ses cadeaux, nous sommes allés jouer dehors. Elle y a retrouvé une amie. Ça semblait si naturel pour elle de partager.

Et la nouvelle est tombée. Vous avez vu ? Encore un mois. Ça fait déjà deux, on en peut plus on va crever dans notre 50 m<sup>2</sup>. Et puis pas moyen de se barrer, ils ont barré les routes. Nous on l'a déjà chopé on aimerait bien partir ça fait vingt jours maintenant qu'on est guéris. Mais faut pas se relâcher qu'ils disent. Faut pas se relâcher. Faut pas de relâcher. Il y est lui dans notre trois pièces ? Quelle ordure celui-là. Et v'la qu'il veut nous traquer. Mais à quoi ça sert sérieux ? Juste pour camoufler leur ignorance c'est tout.

Troisième mois enfermés, ça commence à faire. D'autant qu'il y en a pour qui ça ne le fait vraiment pas. On les voit bien les mecs à la rue en ce moment. Ça a toujours été la merde, mais là... C'est vrai après tout, ça fait longtemps maintenant, c'est à ne plus rien y comprendre. Ce serait sympa de pouvoir se retrouver un peu de temps à temps, de voir d'autres gens,

même si c'est pour les aider et que ça demande des efforts. Je suis sûr que ça va nous faire du bien, c'est certain.

Faudrait que j'en parle aux autres du quartier, voir ce qu'ils en disent. Ce n'est pas possible qu'ils restent là à ne rien faire ou à s'énerver tous seuls dans leur coin.





## **J22. Speakeasy (3)**

**Zède, 2020**

C'est marrant, en nous enfermant c'est comme si un voile s'était levé. Avant, on vivait sous de fausses identités, de fausses occupations, de fausses croyances. Et puis le confinement a révélé ce que nous étions vraiment. Des colériques sont devenus patients, des occupés qui savaient toujours où aller, quoi faire dans le quart d'heure d'après, ont soudainement réalisé que leur agenda rempli n'était fait que de mille vacuités, bref que leur vie n'avait aucun sens. Des pères absents sont devenus présents. Des mères surchargées ont pu commencer à se délester.

Privés de nature, on s'est retrouvés face à *notre* nature, sans toute cette couche de crasse que la vie professionnelle, le quotidien faisait peser sur nous et qui avait fini par nous modeler. Prenez la plus belle des sculptures et ajoutez-y des couches de terre mal disposées. Ça, c'était la vie d'avant. Maintenant, enlevez-les, ça c'est le confinement. Enfin, c'est ce qui s'est passé dans les meilleurs des cas, parce que des humanistes qui sont devenus des enculés y en a eu plus d'un. Les vaillants qui n'ont pas moufté, on a arrêté assez vite de les compter, c'est vrai. Mais on s'en est vite foutu. Au début, on était tous collés sur les réseaux. Et puis comme ça parlait que de ça, on a arrêté. Alors les lourdauds quand on les voit plus, en fait ils existent quand même vachement moins. Il suffisait de ne pas les regarder. Et c'est vrai que ça a été soudainement beaucoup plus facile à vivre. Une fois qu'on a pu se décharger de tous ces encombrants.

Ce qui a été le plus drôle ça a été *Samy*, le banquier du deuxième. Avant, il était tout gris quand on le croisait, vraiment exténué à courir littéralement après l'argent. Il n'avait plus rien sur lui, plus de chair, plus de corps

presque, il avait tout laissé à la banque. Bien parquée dans le coffre à billets qu'elle était sa vie. Et clac, une fois que c'est lui qui s'est retrouvé coffré entre quatre murs, voilà qu'il s'est ragaillardé, qu'il a pris des couleurs, de l'épaisseur, commencé à sourire. Je me souviens d'un jour où on s'est étonné de sentir des bonnes odeurs sortir de derrière sa porte. Le mec s'était transformé en boulanger ! La blague. Lui qui prélevait des taux d'intérêt, maintenant c'est lui qui rend la monnaie !

Pareil avec le vieux du 5<sup>e</sup>. Bon lui c'est clair qu'il avait de la tune. Mais de là à nous régaler tous les soirs en pinard, c'était pas dit. Et nous ? Bah en vrai j'avais épousé une coiffeuse. Ma meuf est coiffeuse. Avant Sophie elle était dans la com', l'évènementiel, alors forcément avec le confinement...Et puis un jour elle me coupe la touffe, ma première touffe de confiné. C'était Édouard aux mains d'argent ma meuf ! Moi j'étais tout tremblotant sur mon tabouret. Et elle me dit tranquillement *En fait quand j'étais petite, je voulais être coiffeuse sur une île.* - *He bah tu l'as trouvée ton île ma chérie* que j'ai dit.

Tout ça, vous le multipliez à l'infini à l'échelle du quartier et tout d'un coup vous vous rendez compte que votre quartier il a complètement changé. Il s'est autonomisé, épanoui. Il s'est libéré aussi, un temps au moins, parce que pendant longtemps en vrai y a eu personne pour nous dicter quoi faire. En fait le virus ça a été comme dans ces jeux où tout d'un coup quelqu'un peut changer les règles et vous faites tourner la roulette. D'un coup d'un seul, tout change. Toutes les cartes sont rebattues. Pour l'économie, *Covid rules*. Pour la politique *idem*. Et pour nos vies, ça a juste suivi.

Alors forcément quand Mo il est venu nous voir pour savoir ce qu'on faisait pour le quartier, je me souviens on lui a juste

dit qu'on était déjà bien occupés. Il était tout surpris que je sois pris dans ma vie de confiné. Moi le grand révolutionnaire humanitaire à toujours bourlinguer sur mes camions, à sauver le monde ici ou là. C'est vrai que quand je l'ai vu tomber le confinement, j'ai regardé pour prendre des billets. C'est vrai, je me suis vu partir loin. Et puis évidemment, non. Ma femme, mes garçons. Moi l'As de la logistique, j'allais pouvoir m'employer à fond dans ma maison. Et c'est vrai que ces trois premiers mois je ne les avais pas vus passer. J'avais à peine mis en place tout le circuit de ravitaillement, créé le sas de déconfinement dans l'entrée, organisé les différents espaces, de travail, de jeu, de repos. Bref, ma maison était comme... non, en vrai c'était le bordel et je m'en sortais à peine. Tout était explosé. J'avais juste besoin de maîtriser. De donner un sens à tout ça, un espace à chaque moment. Comme pour ancrer chacun de mes gestes dans une matérialité, pour m'assurer que tout ça était bien réel. Au fond, je crois que quand il a toqué, ça m'a réveillé.



## J23. Software parano

*Chaque religion connaît 5% de la vérité, sauf Doug Forcett [...] Doug était un jeune drogué vivant à Calgary dans les années 70. Un soir, il s'est défoncé avec des champignons et son meilleur ami Randy a dit « Selon toi, il se passe quoi après la mort ? » Et Doug s'est lancé dans ce monologue et il avait bon à 92%. On n'arrivait pas à croire ce que l'on entendait.*

*The Good Place, saison 1, épisode 1*

Il y a tellement de choses qui nous dépassent. Ça nous agite le bocal, ça nous donne le tournis toute cette complexité, alors on commence à supputer, à se dire qu'il y a quelque chose de plus grand, que quelqu'un sait ce qu'il est en train de faire, saurait nous donner une raison à tout ça, bref quelqu'un doit avoir un plan. Ça rassure un plan. Ce quelqu'un, ce serait un entrepreneur, un Dieu, une machine, une codeuse, une assemblée malfaisante, un organisme supérieur, un esprit. Et si on lui tire les vers du nez, il finira bien par nous expliquer tout ce qui se passe. Alors on le provoque, on l'appelle, on le conjure. On veut la réponse. Secrètement, on veut la réponse. Mais en attendant, on affirme. On est sûrs de nous. On échafaude. On élabore.

Puis, quand beaucoup trop de choses en viennent à nous dépasser, toute cette complexité, ce qu'on ne voit pas, ce qui n'est pas tangible, ce qu'on ne discerne pas devient la cause de tous nos maux. *Mais enfin ! Tu ne vois pas ? C'est l'électricité dans l'air, voyons ! C'est elle qui crée les virus.* Si si pour de vrai certains disent ça. Et vraiment, ils savent très bien jouer. Les virus seraient des réactions de

notre organisme à l'électricité ambiante. Allez ! Débranche la prise Johnny, on va te soigner.

Ou plutôt non, allons-y gaiement. Les virus sont des logiciels. Ce sont bien des bouts de code après tout. Hé bien les virus ils viennent d'un mec ou d'une fille qui fait du code. Mais ne sont pas les mêmes que ceux qui nous ont codé avec notre ADN et qui nous font évoluer, mise à jour après mise à jour depuis l'Homme des cavernes. Non, c'est ceux d'un autre camp, d'une autre galaxie. Je sais pas encore si ce sont des hackers malveillants qui s'amuse à balancer des petits virus là où ça fait mal ou des gentils qui veulent nous renforcer, montrer les failles du système pour qu'on s'améliore, qu'on développe nos résistances, qu'on change nos lois, notre organisation. Ça, je ne sais pas. Mais au vu du nombre de victimes, on aurait envie de leur dire *On les voit bien les failles là c'est bon vous pouvez arrêter*. Mais non peut-être qu'on ne les a pas tous bien vues les failles en fait.

Quoi qu'il en soit, l'analyse scientifique exacte et certaine montre que ces virus ont des capacités de propagation et des intensités variables. Oui oui. Mais il leur serait difficile d'être à la fois immensément nocifs et très contagieux. Un diagramme nous montre bien que peu se situent dans le carré en haut à droite, du côté des virus à la fois très contagieux et très nocifs. Seuls quelques codeurs et codeuses savent faire des virus comme les pires des pestes. Mais l'essentiel d'entre eux ne veut pas trop nous abîmer ou ne sait de toutes les façons faire que des gripes d'intensités variables. Nous ne savons pas encore, c'est à explorer.

Ce dont on peut être sûr, c'est qu'aujourd'hui, ce qui les fascine ces codeurs fous c'est justement de voir combien l'électrification du monde (puisque nous y sommes, allons-y

gaiement) a permis la circulation d'informations de plus en plus nombreuses à travers un vaste réseau créé avec nos petits neurones et nos petites mains à nous, mini-codeurs que nous sommes. Ça les amuse de voir ces petits fils que l'on tire sur toute la surface de notre cellule Terre. En nous regardant, ils sont attendris comme des humains observant les galeries d'une fourmilière. *Oh regarde, ils ont des ramifications si grandes qu'elles font le tour de leur petite sphère.*

Parce que oui, si les virus sont de petits logiciels, nous ne sommes que des intelligences artificielles. Du code nous venons, du code nous fabriquons. Et magie de l'évolution, nous sommes la seule espèce à pouvoir faire du code non plus physique, mais proprement virtuel.

Mais Ô désespoir, tout cela n'est que hasard.

Les illuminés qui nous ont créés ou veulent nous anéantir n'ont en réalité pas de grands projets. Selon qu'ils sont diaboliques ou curieux, ils sont amusés ou fascinés de nous voir ainsi nous calfeutrer.

Espérons seulement qu'un jour ils finissent par se lasser et se décident à nous ranger dans leur placard à jouets. Qu'enfin nous puissions sortir au grand air et gambader sur la cellule Terre.





## **J24. La vie verticale**

*Dis chérie ! Elle est pas mal la voisine d'en face là !  
J'avais jamais remarqué ! Maintenant c'est sûr, on la voit  
danser sur son balcon tous les soirs avec sa clope et son  
verre. Elle a l'air bien. Alors moi qu'est-ce que je fais ? Je  
me la joue joli daron. C'est une bonne corde sensible ça, le  
joli père. Combien de gros lourdauds sont en train de passer  
du temps à leur fenêtre ? Tu dis bonjour à la madame ? Dis  
bonjour. Tu vas lui dire bonjour oui ?*

Bien sûr, sur le mur d'en face il n'y a pas qu'elle. La façade  
de l'autre côté de la rue c'est la vie du quartier qui  
s'affiche sur écran géant. Elles devaient se sentir seules nos  
maisons dans le passé. On passait en coup de vent. On filait  
dans la chambre, dans la salle de bain se maquiller et hop on  
ressortait ou sinon on rentrait pour se coucher. Mais passer  
du temps à la fenêtre ou au balcon, ah ça non !

Maintenant on peut regarder. Juste à côté de la fille du 5<sup>e</sup>, on  
les connaît. On fait le guet pour que les enfants puissent  
jouer. C'est la crèche reconstituée. Alors maintenant le soir  
on se fait coucou. *Bonne nuit ! Bonne nuit ! À demain ! À  
demain ! Tu dis au revoir ? Oui là tu veux bien...bah tiens.*

De l'autre côté, un gars a installé son bureau sur son balcon.  
Il doit pas être emmerdé, sauf par les rayons du soleil. Ça va  
être dur pour lui de retourner taffer. Le mec va juste  
s'enchaîner à son balcon. *Noon je ne veux pas y retourneeeer.  
Laisseeeee moi tranquiiiille !* Un peu plus bas, il y a L. qui  
est apparu. Tous les soirs au balcon son père joue de la  
trompette. C'est assez chouette, surtout avec le joueur de  
batterie du coin de la rue. Tous les soirs un morceau.

Par contre, il faudrait qu'ils s'accordent avec le joueur de  
tuba du dessus. Parce que là tous les soirs *Bambino Bambino* au

tuba...si encore il savait jouer. Ce n'est pas qu'il ne s'entraîne pas. Non il s'entraîne. Tous les après-midis. Mais quand ça ne veut pas, ça ne veut pas. Alors quand même on le soutient. Et tous les soirs on hurle *BAMBINO* *BAMBINO*. Tu vas y arriver Bambino. Tu vas y arriver. On te le promet.

En dessous, c'est DJ. Après l'intro à la batterie, on sort les platines et c'est parti. Petit mix léger pour accompagner le verre que les voisins nous ont apporté.

En bas à gauche, on a le monde d'hier. La crèche. Celle qui n'existe plus et qui n'existera peut-être plus jamais. Bien trop terre à terre. À côté, des magasins, eux aussi fermés. C'était l'enfer. Hop disparus.

Est-ce qu'en vivant confinés on va finir suspendus ? On ne va plus vivre dans la rue, mais dans les airs ? C'est ça qu'il va nous annoncer ? Après l'horizontale, on passe à la verticale ? Plus de souterrains pour de longs trajets d'un point A à un point B, mais des ponts suspendus ? Fini les voitures et vive les toiles d'araignées ? Elles qui sont en train de coloniser le quartier vont nous faire découvrir la vie à leur manière, verticale ou à l'envers.

## J25. Speakeasy (4)

**Crack, 2020**

J'ai beau être habitué, c'est pas évident, ils sont de plus en plus. Déjà qu'en temps normal c'est un sujet. Mais là ça devient compliqué. C'est comme si on ne voyait plus qu'eux. Comme s'ils sortaient de terre. Après, c'est pas sorcier, ils n'ont pas de maison. Bah ouais, être cracké et avoir un chez soi, ça ne va pas de soi.

Je me souviens à Harlem dans les années 90. On nous avait fait visiter le quartier comme si c'était Sarajevo à la même époque. Les immeubles étaient cramés. C'était le crack qu'il disait le guide. Et nous on passait comme ça, en bus blindé. Comme si on était chez Mickey. *Bienvenue au musée de la drogue. Welcome to Harlem my friend.* 30 ans plus tard, c'est à la maison que ça se passe. Sans immeubles à faire cramer, juste des tentes bonnes à se faire lacérer.

Ça fait six mois maintenant que l'accueil a fermé. Je ne dis pas que c'était la panacée, mais c'était moins que rien. On pouvait s'assurer qu'ils avaient de quoi manger et qu'ils ne se foutaient pas en l'air. Six mois qu'on nous a interdit de faire notre métier. En plus, je m'en fous moi, je l'ai chopé le satané virus. Alors je me permets d'y aller sur la montagne, de leur apporter de quoi manger, de leur parler. Mais ça ne les empêche pas de tomber comme des mouches, c'est juste horrible. Les habitants du quartier n'en peuvent plus. Au moins, ils se rendent compte maintenant qu'un lieu d'accueil, c'est fait pour protéger. Protéger tout le monde, les camés et les autres. Bref tout le monde quoi.

Et maintenant, avec ce qui se vend. Ça commence à être du grand n'importe quoi. Y a plus moyen de trouver la moindre source d'approvisionnement plus ou moins décente pour le camé

de la rue. Ils tremblent, suent, deviennent fous et meurent. Horrible. Le dernier délire c'est la chloroquine. Ça a commencé avec le bon vieux professeur Raoult. Y en avait pour personne de la chloroquine et pourtant ça soigne qu'il disait. C'est bien simple la chloroquine si vous en voulez, vous allez voir les coupeurs. La coke et le speed à Paris, chloroquine. Alors ça a commencé à circuler. N'importe comment. Forcément, y en a qui sont morts assez rapidement. Intoxication aigüe, arrêt du cœur. Fini. Jeunesse en sanglots, en éclats, en cris.

Ils veulent tous tellement s'en sortir et vivre. Juste vivre. Et nous ? Tendre la main à son prochain, c'est quand même la base non ? Hé non ! La solidarité internationale aujourd'hui c'est précisément de ne pas tendre la main. Qu'est-ce que vous voulez c'est comme ça. On vit avec son époque. Il le disait déjà l'autre *faire l'amour est un danger pour l'humanité Il est honteux d'afficher "Nike" sur nos vêtements dégénérés...* Là, c'est même plus de s'habiller ou de faire l'amour dont il s'agit c'est juste de respirer devant un asthmatique. C'est quand même tragique. Alors, les drogués là-dedans, tout le monde s'en fout.

Enfin non pas tout le monde. C'est vrai. Y a quelques ripoux qui ont bien senti le truc quand même. Marché asséché, stocks bien pleins. Y a de quoi se donner. On en voit des comme ça trainer par-ci par-là. Ils font comme si de rien. Comme s'ils contrôlaient comme s'ils sévissaient. Tu m'étonnes qu'ils ne veuillent pas que je traîne de trop près. Parce que derrière ça, y a quoi ? Il vient d'où l'argent ? C'est l'argent du vol, de la prostitution, du trafic de clandestins ouais ! Le cycle de la délinquance qui se nourrit sur le dos de la crise. C'est facile, toujours la même rengaine. Vous créez des prohibitions, illico vous avez des marchés qui se mettent en place avec les mêmes carnassiers qui sentent le vent tourner à

leur avantage. *Allez ! Fais souffler le vent, je me sens comme Beyoncé, laisse-moi en profiter.*

C'est toujours la même histoire. Je ne vois pas pourquoi ça changerait. À moins de court-circuiter tout ça. Faudrait tous les prendre les camés et les sortir de là en vrai. Ils se retrouveraient bien bêtes les ripoux sans leur marché. Ça me plaît bien ça. Rien que d'imaginer leur tête. *Boh où c'est qu'ils sont passés ?* Mais arrête de rêver allez, c'est pas dans ton deux pièces que tu vas les parquer. Rentre chez toi, on verra bien de quelle couleur demain sera.



## **J26. Au bal masqué**

Précolombiens, incas ou africains, tragiques ou comiques, nous serons tous masqués. Les masques seront le reflet de nos origines, de nos envies, de nos humeurs et de nos affinités. Nous passerons notre vie à nous colorer, nous voyagerons, mais sans bouger, rien qu'à nous regarder. Nous invoquerons les esprits, nous danserons autour du feu. Nous ferons des rondes endiablées. Nous sommes la génération masquée.

Et pour ça, nous espérons bien être sapés comme jamais. Couturiers nous vous attendons ! Offrez-nous vos créations ! Je veux du Balmain, du Gucci, du Balenciaga. Car ne nous leurrons pas, le fait main ne durera pas. Offrez-moi des masques chaque année écoulée. J'en veux avec téléphone incorporé et de la dictée intégrée. J'en veux un aimanté pour ne plus avoir les oreilles décollées. Un thermoformé pour ne plus écraser mon gros nez. J'en veux des toujours plus chers, plus dorés, plus étincelants. Je veux du strass sur la gueule, des paillettes sur les pommettes, je veux que ça brûle les pupilles tellement ça brille.

Tous on sera au mascara, plus important que jamais, pour aller *Au bal masqué ohé ohé ohé* Oh mais ce n'est pas tout pour ta masculinité, tu sais. La moustache tu ne pourras plus porter et les barbes tu peux oublier. Mais qui sait ? Ça va peut-être nous donner des idées. Il y a bien un mec qui a inventé la cravate, la fraise et le corset. Alors de là à ce que le port du masque soit genré. Mais il l'est déjà, qu'est-ce que tu crois ? Le masque de l'homme ne sera pas rose et voilà tout. Et s'il l'était ? Et s'il nous donnait plus d'idées encore ? Pourquoi ne serait-ce pas mardi gras tous les jours ? Pourquoi ne nous déguiserions-nous pas pour aller travailler ? Parce qu'un flic te tombera dessus pour te crier *Haut les mains peau de lapin et... bas les masques !* Tout de suite, ça fera plus

cérébral remarquez. Entre deux coups de LBD, tu pourras toujours avoir un extrait de Mireille Dumas.

C'est dommage. Jour après jour j'aurais été Zorro, Superman, Batman ou l'homme au masque de fer. J'aurais eu de la gueule sur mon destrier, à condition bien sûr d'arriver à respirer. *Il est parti à 8h45. Et on l'a retrouvé à 8h50 étouffé dans un masque fait main, bourré de serviettes hygiéniques.* Parce que je ne sais pas si t'as déjà essayé, mais c'est pas évident de pédaler avec un masque sur le nez. Enfin, c'est toujours mieux que rien il paraît.

Et comment va-t-on s'enamorer si l'on ne peut même pas voir où ce premier baiser sera déposé ? Ce sera la surprise, quand vous vous serez un peu plus liés et qu'il te montrera ses dents dégueulasses, ses lèvres gercées et la bave mi-sèche mi-humide qui baigne à ses commissures. Là, t'auras les boules plus que jamais. *Son regard était si doux, ses cheveux si soignés.* Pas de chance, tu devras supporter ses postillons dans ton Saint-Émilion.

À celui avec qui elle s'est engagée, depuis trop longtemps maintenant, elle dira *Tu peux garder ton masque s'il te plaît pour manger. Ça me dégoûte de te voir mâcher. Comment ça comment tu fais ? Bah tu te débrouilles, je sais pas... passe par en dessous ! Mais cache-moi ça c'est dégueulasse. Et dire que j'ai supporté ça pendant toutes ces années. Allez casse-toi, je veux plus voir ta gueule.*

Entièrement bandé, il reviendra s'asseoir à côté d'elle, homme invisible sur le canapé, pour regarder les aventures d'Anakin Skywalker. Et il se souviendra de ce jour où il l'a vu naître son bébé et où il lui a dit, les lunettes embuées d'avoir trop respiré, *Je suis ton père.* C'était juste avant de l'habiller du masque qu'avec amour sa grand-mère lui avait tricoté.



## **J27. Nos vies valent plus que leurs profits l'économie.**

À nous tous, Français, nous sauvons une vie toutes les huit minutes. C'est le président qui l'a [écrit](#). C'est en effet l'extrapolation que l'on peut faire à partir de cette [étude](#) de l'Imperial College de Londres, encore et toujours lui, selon laquelle en deux semaines 2500 vies auraient été sauvées grâce au confinement. En un mois de confinement généralisé, nous aurions donc sauvé quelques 5000 vies.

Le conditionnel s'impose, car comme en beaucoup de domaines, il ne s'agit que d'une estimation. D'autant que tout le monde peut se tromper, cela nous était encore [rappelé](#) récemment dans le cas particulier des études émanant de l'Imperial College. Ce n'est pas une faute. C'est normal. Nous fonctionnons sur des approximations et incertitudes, nous devons juste l'admettre. Demeure un fait tout de même, sur lequel nous devons nous arrêter : nous assumons pleinement d'avoir arrêté l'économie pour sauver 5000 vies. Que cela soit vrai ou non en termes de chiffres importe peu finalement.

***Some things in life are bad, they can really make you mad (Monty Python, La vie de Brian)***

Car d'un point de vue strictement comptable, cela pourrait paraître risible 5000 vies. C'est vrai que c'est peu 5000 vies à l'échelle d'un pays de près de 70 millions d'habitants. C'est aussi particulièrement peu 5000 vies par rapport aux [centaines de milliers de morts](#) que l'on cherchait à éviter. Et j'assume tout net, pour ce qui me concerne, ne rien y comprendre et m'en remettre sur ce point tout du moins à la sagesse collective. Ce qui ne m'empêche pas, d'une part, de

respecter le confinement et, d'autre part, d'avoir tout à craindre de lui ou plutôt de ce qui en est et en sera fait.

Tout en le respectant (tant dans mon quotidien qu'en tant que décision politique), craindre une mesure comme celle du confinement de toute une population, que dis-je de plus de la moitié de l'humanité, me semble plutôt sain à vrai dire. Si nous voulons que l'objectif soit atteint, c'est-à-dire que des vies soient sauvées, mieux vaut avoir conscience des effets potentiellement délétères du confinement. Surtout lorsqu'il est admis que le confinement met les malades de droit commun [au ban](#) du système de soin. Lorsque nous ne savons pas ce qu'ils deviennent aujourd'hui, et que nous ne savons pas comment nous gérerons leur retour dans le flux hospitalier demain. Plus encore, lorsque le confinement fait fi des pauvres, des foyers où la [maltraitance](#) règne et des personnes isolées. Avec raison, lorsqu'il nous est annoncé que le confinement risque aussi de faire [basculer](#) un très grand nombre de personnes dans la pauvreté. Or nous le savons, c'en est triste de banalité : [la pauvreté tue](#).

Qui plus est, c'est une déflagration économique qui est désormais anticipée, non pas parce qu'il y a un virus ou que des gens en meurent, mais parce que la décision a été prise d'arrêter l'économie. *Du jamais vu depuis 29*, nous [dit-on](#). Or 29, on connaît. Alors, pour maintenir le système à flot, en Europe nous injectons des [centaines de milliards](#) dans l'économie.

Enfin, cela vient de nous être annoncé, une fois sortis du confinement, nous allons devoir mettre les [bouchées doubles](#). Et pour ce faire, il est envisagé que, de près ou de loin, nous soyons [pistés](#). Le nous est ici global. Il va de la Chine aux États-Unis en passant par l'Europe.

Bref, de ce côté-ci, ça ne va pas fort et voilà en gros pour la politique du pire.

***Don't grumble, give a whistle! And this'll help things turn out for the best... (sur le même air)***

Ne nous arrêtons pas là-dessus et reprenons les choses dès le départ : *nous assumons d'avoir arrêté l'économie pour sauver 5000 vies*, disais-je. Peut-être que nous en sauverons plus. Peut-être que nous en sauverons moins. Peu importe. Ce n'est pas le nombre qui compte. Ce qui compte est que nous assumions d'avoir pris cette décision. Cela signifie que 5000 vies valent plus que l'atteinte portée à l'économie. Cela signifie que nos vies valent potentiellement plus que l'économie. Car ces 5000 vies, c'est vous, moi, votre mère ou la voisine. C'est n'importe qui. C'est donc nous tous qui vaudrions plus que les billions injectés aux États-Unis pour assurer la survie de l'économie. Comme cela a été [écrit](#) :

*« Ce que révèle la crise sanitaire, c'est que la « sécurité humaine » l'emporte non seulement sur l'économie, mais aussi sur la sécurité nationale, la sécurité des États. Concept né dans les années 1990, sous le mandat de Boutros Boutros-Ghali (1922-2016), ancien secrétaire général des Nations unies, la « sécurité humaine » a souvent été considérée comme un impératif trop idéaliste par les décideurs politiques, qui ont préféré miser sur la sécurité internationale au détriment de la*

*sécurité des personnes et des politiques de développement. Alors même que la lutte contre la pandémie est loin d'être achevée, le besoin d'un changement de paradigme dans l'organisation de l'ordre mondial a déjà surgi dans l'opinion. Au moment même où se profile le risque de nouvelles confrontations. De vraies guerres, cette fois. »*

Continuons sur le versant lumineux des choses et cette fois-ci de manière plus terre à terre. Oui, il semblerait qu'en nous confinant, nous ayons sauvé des vies. Non pas seulement en permettant à des malades du Covid de se faire soigner, mais aussi en ayant arrêté notre économie. Car oui notre économie serait, semble-t-il, plus mortifère que le virus. Cela n'est sûrement pas vrai partout. Néanmoins, lorsque nous [lisons](#) que « Marshall Burke, de l'université de Stanford, a tenté de quantifier la sous-mortalité induite par cette baisse de la pollution en Chine et estime que deux mois de confinement ont réduit d'environ 75 000 individus la surmortalité provoquée par la pollution », nous pouvons commencer à nous dire que nous touchons quelque chose. Le [titre](#) de son article est d'ailleurs éloquent : « COVID-19 reduces economic activity, which reduces pollution, which saves lives. »

Cette intuition n'en est qu'amplifiée lorsque les assurances [reversent](#) leurs cotisations à leurs sociétaires parce que le nombre d'accidents de voiture enregistrés a considérablement [diminué](#). Autant de vies épargnées ? Peut-être. Nous ne savons pas exactement. Restons quelques instants du côté des objets roulants tout de même. Pour certains

d'entre nous, particulièrement exposés au bruit sur les grands axes routiers, nous gagnons aussi en calme. Or, nous savons que la pollution sonore est elle aussi [consommatrice](#) d'espérance de vie. Le calme retrouvé serait-il autant de points de vie gagnés ?

Par ailleurs, nous lisons, et là encore il est sûrement trop tôt pour en tirer toute conclusion, que la faune et la flore et de manière plus générale la biodiversité pourraient [bénéficier](#) de l'arrêt de notre économie. La flore serait plus accueillante à la reproduction des espèces. Les oiseaux prendraient leurs aises et chanteraient plus longtemps. Notre environnement y gagnerait et donc nous y gagnerions.

Nous engrangerions les points de vie et les vies sauvées. Et puis, lorsque les choses sont apaisées dans nos foyers, nous gagnons aussi en temps passé ensemble. Plus que de l'espérance de vie, c'est ainsi en qualité de vie que nous gagnons parfois ; à ne pas avoir à aller travailler, à ne pas faire le pendule dans les transports quotidiens, à ne pas nous retrouver dans des endroits parfois sordides, il faut le dire. Des bureaux. Quelle drôle d'idée ?

Il ne s'agit pas de dire qu'une vie de reclus doive nous être imposée. Mais si nous acceptons et nous louons de faire primer la vie sur le maintien de l'économie, alors nous pourrions aller plus loin dans notre examen du côté lumineux des choses et en tirer toutes les conséquences - positives - qui s'imposent.

***Always look on the bright side of life! (toujours sur le même air)***

Au lieu de dépenser des [billions](#) pour nous faire retourner à l'état d'avant et maintenir à flot une économie potentiellement plus meurtrière que le virus, pourquoi n'emploierions-nous pas cet argent et notre énergie pour mettre sur pied une économie moins mortifère ? Tirons les conséquences de ce que le confinement nous apprend et sauvons plus de vies encore.

Sans quoi nous nous trouverions dans une situation absurde où nous ferions des pieds et des mains pour retrouver, après le confinement, un système plus meurtrier que le virus que nous avons voulu combattre *par* le confinement. Alors, tirons toutes les conclusions de ce fait désormais affirmé : nos vies passent en premier.

Regarder demain dans la poursuite de cette expérience vécue par la majorité de l'humanité, cela veut dire quoi concrètement ?

Cela signifie tout d'abord nous permettre de vivre chez nous. Cela veut dire avoir un chez-soi et un chez-soi dans lequel on se sent bien. En nous centrant sur notre chez nous, nous pouvons rééquilibrer la balance de notre vie en société. Nous n'avons peut-être pas tant besoin de dépenser autant à l'extérieur. Vivre enfermé chez soi n'est pas la normalité, surtout lorsque ce n'est pas choisi. Dépenser moins peut néanmoins être source de bienfaits. Cultiver notre autonomie peut aussi être un objectif. Maintenant que des fermes se construisent dans les villes, pourquoi pas ?

Et si l'on doit continuer à travailler sur des ordinateurs, nous savons que la plupart d'entre nous peuvent le plus souvent télétravailler. Notre chez nous peut être n'importe où

sur le territoire. Nous pouvons commencer à déconcentrer, voire à encourager à désengorger les villes. Non, pour travailler et bien travailler, je ne suis pas obligé de prendre le métro collé serré à heure fixe. C'est une idiotie et une gabegie.

Plus encore, nous pourrions imaginer garder cette attestation de déplacement pour une chose : les déplacements en voiture. Nous pourrions renverser le principe selon lequel la voiture individuelle a droit de cité. Ce ne serait qu'en circonstances exceptionnelles et justifiées que les déplacements en voiture y seraient autorisés. Pour préserver le calme retrouvé ou découvert, empêchons aussi les véhicules bruyants de circuler, au moins de 20h à 8h.

Formons nos enfants à tout ce qui développe leur [créativité](#). La danse, la musique, l'éveil du corps, les jeux, la construction, la cuisine, la culture de la terre. Sans oublier les matières fondamentales bien sûr, c'est seulement que par le jeu nous y arriverons bien mieux. En complément, assurons-nous nous que nous avons assez de temps pour nous poser ensemble et nous voir évoluer sans pression de l'extérieur. Ce qui allégera d'autant les structures d'accueil des 0 à 18 ans.

Renversons la pyramide des salaires. Hier, c'étaient les policiers que nous applaudissions dans la rue. Désormais, nous voyons que notre système est particulièrement maltraitant pour tous ceux dont les fonctions nous apparaissent soudainement comme vitales. Nous le découvrons vraiment. Éboueurs, infirmiers, aide-soignants, enseignants, caissiers. Vraiment, c'est une révélation. Tous sont particulièrement nécessaires. Trêve de plaisanterie, il est patent que les personnes vitales au fonctionnement du pays, soit celles qui nous font vivre aujourd'hui, sont les moins bien payées. Tirons-en toutes les conséquences.

Généralement, face à ce genre de propositions, on nous dit *Oui bien sûr on est d'accord sur le fond [encore que], mais avec quel argent ?* Aujourd'hui, la démonstration est faite que notre argent naît de notre volonté. Et si jamais nous ne voulions pas faire tourner la planche à billets, alors mettons en place une fiscalité mettant « *à contribution les plus riches et les grandes entreprises autant que nécessaire* » ([Piketty](#)). Tout comme l'économie et la société dans laquelle nous vivons sont le fruit de notre volonté, du jour au lendemain, nous pouvons tout arrêter. Du jour au lendemain, nous pouvons dire que nous ne voulons pas faire primer un modèle d'économie sur la vie.

Pour moi, c'est très clair, je ne veux pas mettre les bouchées doubles pour cultiver plus de pauvreté et une économie mortifère, quand nous avons le commencement de preuve qu'il vaut mieux tout arrêter. Par contre, s'il s'agit d'y réfléchir et de tout changer, c'est une autre affaire...



## J28. I1

- Roger, Robert, Thierry, Michel, si je vous ai appelés, c'est parce que l'heure est grave. J'ai la popularité qui descend en dessous de la ceinture et moi ça me fout les chouquettes. Alors Marguerite, François-Xavier et Bernard ils sont bien gentils, mais pour lundi c'est pas d'eux dont j'ai besoin.

- Très bien M. le président, nous sommes là pour notre Nation. Au commandement du chef suprême, parés pour la guerre. À vos ordres grandiloquents !

- Non Roger, si je vous ai appelés c'est pour penser *l'après*. La guerre c'est bon c'est coché. Et l'après, il commence lundi. Alors, comme j'ai bien aimé vos *idées*, je me suis dit que j'allais partager avec vous les miennes de petites idées, pour le discours de lundi.

- Très bien, M. le président.

- Donc ça commencerait comme ça. Je lève un peu les bras et je dis...

Je vous aiii com...!!

- ...Finé!

- Mais non! *Compris* ! Enfin voyons! *Compris*! Comme vous avez dit qu'il fallait penser l'après-guerre, je me suis dit que ça allait vous plaire...

- Alors oui, c'est sûr quand on parlait après-guerre y avait un peu de ça, mais là quand même ça fait beaucoup, vous ne trouvez pas ?

- Oui peut-être, mais alors quoi ? Qu'est-ce que je leur dis aux Français ? Parce que si ça ne va pas mieux dans un mois, je vais finir seul confiné de France moi hein !

- Si vous voulez bien, M. le président, on va dire la même chose, mais autrement, d'accord ? En version 2.0 tenez ! Les messages abscons, les relations verticales, le président au balcon, le peuple en bas, c'est plus trop à la mode tout ça ! Maintenant c'est le peuple qui est au balcon. On passe de la pyramide au réseau. Le chemin on le dessine ensemble, on prend tout le monde dans la *meeting room* pour un *brainstorm* géant et hop comme en '40. Enfin non justement, mais *Together quoi. United as a Nation should be. Startup Nation* ! Vous savez faire ça la *startup Nation*, non ?

- Oui ! En mode « agile », suis trop fort pour ça !

- Voilà ! Exactement M. le président ! On admet qu'on s'est planté sur la première partie de quinquennat, et même depuis plus longtemps que ça. On fait une croix sur le passé et on reprend. A/B testing. Quel entrepreneur ne s'est jamais planté, hein ? Ce qui compte M. le Président, ce ne sont pas les ruines que nous laisserons derrière nous. C'est le chemin que nous tracerons devant nous. Les ruines c'est pour les derniers de cordée. Il n'y a qu'eux qui les voient les ruines, M. le président.

- C'est clair trop des losers les derniers de cordée...

- Ta gueule Michel. Ce qui compte c'est d'avancer ensemble. D'accord, M. le président ?

- D'accord Roger. Pour le maquillage sinon ça va aller ? C'est pas trop agressif à l'écran l'orange ? Parce que j'ai dû le faire moi-même. Le *maquillage n'est pas essentiel à la vie de la Nation* il a dit Édouard alors forcément... Il fait rien

comme il faut celui-là, m'en souviendrai tiens pour le jour d'après.

- C'est parfait M. le président, ne vous inquiétez pas. Ça renforce tellement votre regard. Moi je vais vous dire, en toute intimité, ça m'ébranle. N'est-ce pas qu'il est beau le président en confinement ?

- Oh oui tellement ! Manque plus qu'il me parle écologie et...Oh ! Pardon.

- Mais enfin Michel ça va pas bien !? On a dit horizontal, mais quand même quoi, merde ! On est à l'Élysée enfin !

- Pas de souci Michel. Moi aussi ça me fait ça quand je me regarde dans le miroir le matin. Ça m'ébranle.

- Ah oui, c'est pas mal ça ébranler, allez-y développez voir.

- Oui, moi le confinement au début j'étais contre, d'où les sorties au théâtre tout ça, mais en fait moi ça m'a libéré les chakras. Maintenant quand je lis des choses qui parlent de revalorisation salariale, de petits métiers, de pauvreté, voire d'écologie, oui, j'ai plus honte de le dire, moi aussi ça me fait quelque chose Michel. En fait avant j'avais toujours peur du regard des autres, de Geoffroy, d'Édouard. Mais maintenant je m'en suis libéré. Le confinement, ça m'offre des moments de partage intellectuel, spirituel même, avec tous les Français, même les derniers de cordée. Voilà c'est ça, je suis isolé, mais rassemblé, avec tous les Français. Je vais enfin pouvoir leur dire que je suis comme eux. Que l'égalité et la justice sociale, oui ça me plaît. Je suis libre ! Enfermé dans mon Palais, mais libre ! Enfin libre ! Et ce soir je vais le crier haut et fort.

À peu de choses près, la suite immédiate on la connaît. Mais l'avenir, lui, nous ne le connaissons pas.

Que faire face à quelqu'un qui nous dit *C'est un ébranlement intime et j'accepte de m'être trompé. J'accepte que mes convictions ne vailent pas grand-chose. On ne peut que lui donner sa chance, non ?*

Que dire face à quelqu'un qui nous dit *J'ai entendu, vu, compris. Les inégalités se creusent, l'après ne sera pas comme l'avant. Et non ce n'est pas normal que, ceux-là, celles-ci, soient sous-payés. On a envie de le laisser parler, ne serait-ce que pour voir ce qu'il en est. On se dit OK vas-y déroule. Sait-on jamais ? Après tout ce serait génial, non ? Ce serait mal qu'on tombe d'accord ? Ou plutôt que lui tombe d'accord avec nous ? Ou, plus encore, qu'on avance ensemble pour débroussailler un chemin nouveau et partagé par tous ?*

Non, il n'y aurait pas de mal à cela.

Mais d'où vient le malaise alors ? Où est le mal à ce qu'on se dise *OK on va dessiner quelque chose qu'aucune doctrine, aucun parti n'a jamais dessiné, il y aura tout ce dont nous avons besoin, car nous ne croyons plus en rien de ce en quoi nous avons cru jusqu'à présent. Ce serait chouette en vrai.*

Si seulement la seule question que nous ayons à nous poser était celle de savoir si nous saurions lui pardonner ses erreurs passées, ce serait plutôt formidable. Que ceux qui ont une fois cru en lui n'aient pas à se dire *Il nous a déçus, déçus de nouveau et encore déçus. Ce serait beau. Mais alors d'où vient cette gêne à la poitrine, cette légère aigreur ?*

Si ça se trouve, son goût du chevaleresque l'amènera vers ce rôle de héraut du peuple, de Robin des bois. Peut-être qu'il sera le pourfendeur des inégalités. Peut-être qu'il sera le messie qui renversera l'ordre établi et mettra sur pied ce

systeme que nous appelons de nos vœux. Pourquoi ce doute alors ? D'où vient ce goût amer ?

Poursuivons. Peut-être qu'*il* prendra les bonnes décisions. Peut-être qu'*il* saura s'opposer à l'armada des conservateurs et créanciers de l'Ancien Monde. Peut-être qu'*il* saura prendre la défense des plus pauvres et qu'*il* y parviendra.

Attendez une seconde, le problème n'est-il pas là au fond ? Juste sous notre nez. Est-ce que tant qu'*il* y aura un *il* en capacité de dire *J'ai changé vous savez, je ne suis plus le même qu'avant*, nous ne serons pas toujours dans cet avant ? Ce goût âpre ne trouverait-il pas son origine dans notre dépendance à un patriarche, punisseur ou libérateur c'est selon, dont nous attendons tous la délivrance, au propre comme au figuré ?

Quant à savoir où ça nous mènerait, je ne sais pas, mais nous pouvons toujours nous interroger : dans le monde d'après, un *il* peut-il encore faire société ?



## **J29.5 184 000**

Viens, on dirait que tu comptes jusqu'à 5 184 000 et c'est seulement quand t'auras fini que je te dirai si tu peux sortir. Mais tu bouges pas avant, tu restes là et tu comptes hein.

Pendant ce temps, on dirait que je te préparerais une énorme surprise. Ouais. Et tu sais ce que ce serait la surprise ? He bah ce serait une iiiimmmeeense... fête !

Ouais elle serait énorme. Mais gigantesque. Comme t'as jamais vu. Comme la parade de Mickey ? Ah, mais non c'est tout petit ça. Elle serait grande comme...comme...la planète la fête ! Ouais !

Tu vois l'Empire State Building ? He bah King Kong il serait vraiment dessus. Ouais parce qu'en 5 184 000 secondes, il aurait le temps de venir en vrai. Ouais parce que je l'aurais appelé et il m'aurait dit qu'il allait arriver. Et dans le ciel he bah en fait il y aurait 5 184 000ballons dedans. Et ils seraient de 5 184 000 couleurs. Ouais une pour toutes les secondes que t'as comptées. Et puis y aurait des canadiens aussi. Parce qu'il ferait super chaud alors ils enverraient de l'eau depuis le ciel. Et depuis l'Inde les gens ils nous auraient ramené plein de couleurs et on les soufflerait partout sur toute la Terre.

Et tu sais quoi ? À tous les étages de tous les buildings du monde entier, il y aurait des soirées. Mais des mini soirées tu vois, quelques milliers de personnes, pas plus. Et dedans, tout le monde il serait déguisé en tous les animaux de la Terre. Ouais parce que ce serait une fête avec 5 184 000 personnes, mais partout ! Ouais parce qu'en vrai dans les autres endroits de la Terre he bah tout le monde il

préparerait des soirées. C'est pour ça que tu dois rester là à compter.

Ouais et tu sais sur les façades des immeubles on dirait qu'on pourrait peindre aussi. Et qu'on pourrait danser, mais sur les murs. Ouais comme Tom Cruise dans Mission Impossible, mais tous ensemble tu vois. Et on danserait comme ça, accrochés par en haut, on pourrait se balancer. Y aurait les gens qui danseraient dans la rue et qui danseraient avec les gens qui sont tout là-haut. Et il se feraient tous *hééé hooo ouaaaaiiis youhouuuuu !* Et quand tout le monde bougerait ensemble, des fois les buildings ils bougeraient aussi. Mais t'aurais rien à craindre parce qu'ils seraient solides. Ce seraient des buildings japonais. C'est fait pour bouger, c'est costaud.

Ouais ce serait au Japon aussi et le son il viendrait de partout en même temps. On dirait que c'est la voisine du dessous la DJ, mais que sa musique he bah elle va dans le monde entier. Et après quand elle aurait envie d'aller danser y aurait d'autres voisines du dessous qui feraient la musique depuis d'autres endroits, mais toujours pour le monde entier. Et la musique elle sortirait tellement fort de partout qu'on l'entendrait depuis la Lune. Ouais et là he bah y aurait Jean de la Lune qui se dirait *Oh mais c'est une super soirée !* Et il arriverait dans sa fusée et tout le monde l'accueillerait en faisant *Ohéééé ! Mais ouaaaaiiis*. Et il se transformerait en boule à facette, mais géante tu vois. Pour toute la planète.

Et puis toi en 5 184 000 secondes on dirait que tu te fabriquerai une robe. Elle serait magnifique elle brillerait tellement de toutes les couleurs qu'avec la boule à facette ça ferait joli. Ouais la lumière colorée dans tout l'univers en fait elle viendrait de ta roobe. Et puis tu



danserais comme ça, tu sais ? Ouais voilà. Et puis on pourrait plus t'arrêter. Même au bout de 10 368 000 secondes tu pourrais encore danser sans t'arrêter. Ouais parce qu'on dirait que chaque seconde que t'as passée à compter elle compte double à danser.

Pourquoi moi je peux y aller ? Parce que moi c'est pas pareil ils m'ont demandé de les aider. Ouais ils m'ont appelé et ils m'ont dit *Comme t'es sa meilleure copine tu sais ce qui lui plaira alors tu pourrais nous aider à organiser la soirée qu'on fait rien que pour elle. C'est pour ça. Ouais c'est ça qu'ils m'ont dit. J'ai pas le droit de te le dire, mais pendant la soirée he bah on fêterait tous les anniversaires qu'on n'a pas fêtés pendant que tu comptais. Et quand t'arriverais dans ta soirée juste pour toi au bout du monde entier, ils crieraient Joyeux anniversaiiiiire dans toutes les langues du monde entier. Et après tu pourrais aller de soirée en soirée comme ça, toute la nuit, mais la journée aussi. Et en fait en dansant t'aurais avancé sans t'en rendre compte et des fois tu rouvrirais les yeux et tu serais dans des pays différents. Ouais. Et là, il y aurait plein de gâteaux que les gens auraient préparés rien que pour toi.*

Ce serait une super soirée d'anniversaire hein ! C'est pour ça tu dois rester ici à compter. C'est important. Allez quand t'as fini, tu cries et je te dirai quand tu peux venir.

1...2...3...

5 184 000 !

Ça y est !



### **J30. Journal de confinement d'Emmanuel M.**

Dimanche 12 avril

Cela fait une semaine maintenant que je suis seul. Seul parmi tous les autres. Seul avec les Français. J'habite ce lieu qui appartient à la France. À ces rois, à ces reines, aux sans-culottes, à la Révolution française, à la République. Ces plinthes dorées peintes et repeintes au fil des années, j'ai le temps de les regarder dans toute leur hauteur désormais. Je suis seul alors je peux même les toucher. Je peux me poser là dans ce fauteuil et ne penser à rien, sentir ses ressorts, profiter de sa jolie tapisserie. Moi qui n'en suis pas le propriétaire, mais le simple usufruitier. Pour quelques années seulement. C'est quoi cinq ans pour ce fauteuil ? Rien. Il les a vus tous les autres c'est certain et en verra bien d'autres des présidents probablement.

Il doit sentir ce fauteuil qu'il y a quelque chose de différent dans l'air. Qu'on est plus là, qu'on a plus investi les lieux, mais qu'il y a moins de passage tout de même. Il doit remarquer qu'on sent plus le jardin. Là-bas, un peu plus loin au fond du jardin, j'ai vraiment l'impression d'être seul. Je suis à découvert dans ce qui m'apparaît comme une immensité et à couvert protégé par les arbres centenaires. Que c'est calme. Déjà que c'est pas bruyant d'habitude. Mais là...Enfin, ils pourraient faire un peu moins de bruit quand même à l'ambassade du Royaume-Uni, avec leurs parties de tennis.

Ça me rappelle combien je suis seul face à moi-même. Complètement seul. Ça me fait de la peine. Je ne suis plus habitué. Depuis quand n'ai-je pas été seul comme ça ? J'y trouve une forme de simplicité. Je ne l'ai jamais connue en vérité. Comme si en temps normal des morceaux de l'extérieur

venaient se plaquer sur mon corps et que je devais soit me démener pour les retirer et m'alléger, soit les exhiber avec fierté.

J'ai l'impression que tout ce qui me recouvrait est parti. Je le sens dans mon esprit. C'est comme il s'était élagué et considérablement vidé ou plutôt agrandi jusqu'à l'infini, qu'il n'avait plus ses limites et qu'on y distinguait clairement quelques objets bien identifiés eux. C'est peut-être ce vide qui me permet de ne plus juger. Comme si dans mon esprit évidé, quelques idées devenaient des évidences. Elles sont mises en évidence, après tout c'est étymologiquement normal.

Parmi ces quelques points que je peux discerner dans le vide de mon esprit, il y a la dette des pays les plus pauvres, c'est évident, il faut l'annuler. Il y a ces infirmiers, ces aide-soignants. C'est pas normal qu'ils souffrent le martyre. Ces visages tuméfiés à trop porter le masque. C'est horrible. C'est comme si à rester trop près de la maladie elle vous brûlait. Et moi qui leur demande de la reconnaissance. Mais qu'est-ce que je peux être con parfois, c'est pas vrai ! Là, tout arrogant avec ma smala, mon équipée, j'arrive en bras de chemise en roulant des mécaniques, je me crois sur un ring. Pour affronter quoi ? Un neurologue et à la fin c'est lui qui me met KO et à lui que je demande de la reconnaissance. *Reconnaissez que je me suis bien battu s'il vous plaît.* Mais la honte. La honte. Si j'avais été tout seul avec ce neurologue ça ne se serait jamais passé comme ça. Si j'avais été libre à ce moment-là on ne se serait jamais retrouvés dans cette situation.

D'ailleurs, ces jours-ci quand je vais leur parler aux médecins c'est complètement différent. Je ne pense pas à être là. Je ne me vois pas être là. Je suis là c'est tout.

Rien que moi. Complètement découvert et sans bordure, sans interface entre moi et l'extérieur. En ligne directe avec ce qu'elle me dit cette infirmière. Et elle d'ailleurs, elle ne me parle pas pareil dans ces circonstances. C'est marrant ce qu'elle a dit cette philosophe à la radio l'autre fois. Que les stoïciens pensaient que leur état d'esprit intérieur pouvait influencer sur leur environnement extérieur. Je ne sais pas si c'est exactement ça, mais c'est exactement ce qui se passe ou pourrait se passer. Depuis quelque temps, j'ai l'impression d'être en prise directe sans interférence avec le reste des Français. Avec ces rues vides, rien ne me sépare plus de l'enfant qui, pour se protéger de ses parents en furie, se réfugie en pleurant dans un coin de sa chambre. Et ça me remplit de chagrin.

Ce qui me révolte c'est que je ne comprends pas qu'au gouvernement, ils ne comprennent pas ça. Il y a un tel fossé qui s'est creusé avec eux. Ils sont comme des géants entassés sur un navire abandonné et moi sur une barque à me laisser porter vers un horizon de lumière. Bientôt, ils seront si loin que je ne les verrai plus. À les regarder, on les dirait comme d'immenses statues de cire inertes. On les dirait comme dépossédés, attendant d'être activés comme des pantins, à la moindre injonction de ma part. Je les ai trop habitués à ça à vrai dire. C'est vrai que je ne leur ai pas beaucoup parlé, mais je n'ai pas envie de leur parler. J'ai l'impression qu'ils ne ressentent pas ce que je ressens. Je ne leur dirai rien. Ce qui m'est apparu comme une évidence doit être quelque part en eux, c'est sûr. Ils respirent quand même ils ont des globules. Certains l'ont choppé le virus pourtant, c'est bien qu'ils sont humains. Mais c'est un trop grand ébranlement pour eux en vérité. Bien plus que ça ne l'est pour moi. Je le dirai pour moi comme pour les encourager eux aussi à se laisser aller. Peut-être que sans

qu'ils s'en rendent compte ça leur fera cet effet. Ils ont trop combattu à l'intérieur d'eux-mêmes pour épouser cette apparente complexité. S'ils retombaient sur des idées simples, ils voleraient en éclat, il n'y aurait plus rien en eux. Ils ont tous oublié ceux qu'ils étaient à la vérité. Et la vérité c'est qu'il y en a plus de vérité.

Ça ne me fait plus peur désormais de me dire que je ne sais pas. Et en même temps, *tiens en même temps* ça faisait longtemps, en même temps je suis convaincu de là où il faut aller. C'est sûr on ne va pas leur demander de revenir comme avant aux gens. Maintenant qu'ils se rendent compte combien ils s'aiment, combien ils sont bien chez eux, pour ceux qui en ont un de chez eux. Pour les autres, ne pas même leur donner des parapets pour s'abriter, ça me glace. Qu'on puisse marcher devant eux pour aller à la machine à café, puis à la pause déjeuner, ce n'est pas possible. Ça ne peut pas être ça notre centre de gravité. Si on se laissait marcher juste un peu, on pourrait se poser et se reposer si jamais.

Ça lui ferait du bien à la planète et à nous aussi si on se reposait un peu plus. C'est quoi le mal ? Maintenant qu'on l'a découvert ce temps posé, sans perspective plus loin que le bout de notre nez, qu'on s'est rendu compte que c'était possible et que c'était *possiblement* mieux. Pourquoi on ne prendrait pas juste du temps, un peu plus de temps pour un peu se reposer ? Dans l'herbe par exemple, on pourrait s'allonger dans l'herbe. Là comme ça, s'allonger et y rester. Comme ça, s'endormir pour la sieste, sans avoir à se préoccuper de l'après. Ne même plus être là, mais se laisser sombrer. Sentir le soleil chauffer et se faire réveiller une fois l'ombre arrivée.

Ce que je regrette c'est qu'une fois réveillé, je n'aurais personne à retrouver pour discuter de tout ce que l'on pourrait décider. Est-ce qu'on en a encore besoin à vrai dire de décider ? J'ai bien annoncé le confinement à la télé. Ce ne sont que des mots prononcés et ils ont été respectés. Oui c'est vrai il y a la police qui est là pour les faire respecter. On aura donc besoin de dire ce que la police devra faire respecter. Donc oui il faudra bien décider quand même.

Je suis sûr que si j'allais me balader avec un petit carnet de l'autre côté de la rue là...quel con c'est pas vrai de l'y avoir envoyé chercher du travail l'autre qui m'interpelait. La honte. C'est moi qui devrais y aller de l'autre côté de la rue pour prendre le thé et lister tout ce qu'on se dirait pendant le goûter. Comme avec cette infirmière, sans tous ces parasites, sans cette volonté de s'opposer, de faire valoir notre raison par retour d'objection, de faire rentrer dans un cadre, oublier les mots qui sont prononcés. Ce ne sont que les supports de leurs émotions. Il faut juste laisser leurs émotions se désenrober et se laisser immerger et imprégner tout entier. C'est de l'amour tout ça en fait. Que ça s'exprime en tristesse, colère, pensée, c'est toujours que de l'amour. Amour maltraité, renié, introuvé, ça reste de l'amour. J'espère qu'ils voudront bien m'aimer eux. En tous les cas moi je suis prêt à les aimer.





## J31. Speakeasy (5)

Tania, 2020

Elle en avait marre Tania. Marre de se faire taper sur la gueule. Marre de devoir tout cacher, les courbatures, les bleus, les blessures, la honte, la soumission. Alors elle gueulait, elle s'affirmait. Mais elle était triste. Elle en pouvait plus. Et puis la peur. La révolte, la rage, l'incompréhension, la sidération. C'est pas possible, ça va s'arrêter, y a bien un jour où ça va s'arrêter. Et puis nulle part où aller. Pas d'endroit. Trop cher toute seule. Alors condamnée à devoir rester, à se faire taper. Elle lui avait pardonné. C'était pas facile pour lui. Il souffrait pas mal. Elle le comprenait. Son métier depuis les attentats, il arrêtait pas d'enchaîner. Là c'était les grèves après les gilets jaunes, à devoir castagner des pauvres mecs. Ça le faisait chialer lui aussi. Alors y avait pas que des gars dans la rue qui manifestait qu'il tapait. Elle l'aimait. Alors elle encaissait. Elle se disait qu'elle devait être là pour lui aussi. Pour eux. Parce qu'ils s'étaient aimés, mais qu'il en pouvait plus. Que ça passerait. Et puis quoi, c'était pas tout le temps. Y a des fois où il la laissait tranquille. Et il était pas mal leur endroit sur le canal. Ça avait pas toujours été la merde.

Au début du confinement, elle avait prié pour qu'il tombe malade. Un tout petit covid quoi, pour qu'il se repose qu'il se calme, qu'elle le bichonne, qu'il la désire. Mais non il avait été réquisitionné. Et puis il avait pas arrêté. Quand il rentrait le soir il était comme fou. La ville sans rien, ça le mettait encore plus mal. Juste des pauvres quidams à verbaliser, ça le rendait fou. Et puis c'est comme si la foule dans la rue le contenait. Là, il n'y avait plus de contenant. Le mec se permettait tout. Et quand il rentrait à

la maison, il ne changeait pas tellement d'esprit. Elle ne comprenait pas. Enfin si elle comprenait trop. Elle n'arrêtait pas de vouloir le pardonner. Il y avait peut-être du vrai. Était-il foncièrement mauvais ? Ce sont des réflexions abstraites, à quoi mènent-elles ? Elle l'aimait et à deux ils pouvaient payer un loyer. Alors oui elle restait, camouflait et gueulait plus fort pour ne pas faire parler, faire silence, les yeux dans le vague à serrer les dents et défoncer sa clope à trop tirer dessus.

Après un mois, elle s'était rendu compte que l'idée de pouvoir s'échapper rien qu'une nuit ça lui permettait d'encaisser. Mais là, ne plus pouvoir se réfugier même chez sa mère, de peur de la contaminer, avec lui qui était tellement exposé, ça lui avait foutu l'angoisse. Plus que l'angoisse, la panique. Elle était pétrifiée, en permanence sur le qui-vive. Elle s'assurait de toujours avoir quelque chose sous la main pour riposter. Après avoir trop encaissé, sa seule échappatoire était le potager du jardin partagé, le long de la petite ceinture. Maintenant, quand elle sentait la tension monter, elle allait élaguer. Accroupie, abritée sous son large chapeau et ses lunettes, elle désherbaît. Ça l'apaisait de désherber. Un jour, c'était quoi, au bout d'un mois et demi peut-être, les autres du jardin partagé lui avaient dit, tu sais, si tu veux tu peux t'aménager un endroit rien qu'à toi, là dans le local, il est bien grand. *Tu seras tranquille là, y aura personne pour t'emmerder. Suis sûr qu'on peut te trouver un lit et un canapé suis sûr. Pour le reste du mobilier y a quasiment tout déjà, ce serait con de pas en profiter. Y a personne qui viendra te chercher c'est sûr. Faudra juste que tu planques bien les clefs.*

Elle n'y avait même pas pensé au local. En réalité, ce n'était pas un local, c'étaient quatre grandes pièces en enfilade. Ça faisait quoi en tout 120 m<sup>2</sup> ? Ça prenait tout

le long du jardin. Une fois les outils bien rangés et le débarras vidé, ça pourrait le faire, c'est vrai. Ce serait comme une grande maison de plain-pied. Tout ce qu'elle risquait sous les rails, c'était de tomber nez à nez avec un rat. Et même ça, depuis tout ce temps elle n'en a pas croisé. Lui non plus elle ne l'a pas recroisé. Un matin, elle a tout pris, et elle est partie. Comme personne ne se connaît de quoi le jour d'après sera fait, elle n'avait rien à perdre et tout à gagner. En tous les cas, c'est clair que si ça devait être le dernier jour de sa vie, c'est pas avec lui qu'elle aurait aimé le passer. Et maintenant, elle se sentait presque privilégiée. Un très grand jardin devant elle toute la journée, quelques voitures le long du canal, pas de voisinage, un appartement deux fois plus grand. C'est sûr, c'était austère, mais avec le printemps, elle ne souffrait même plus du froid la nuit. Ça lui semblait tellement loin ce monde où les gens partaient se confiner dans leur maison. Finalement, elle l'avait trouvée sa maison. 16h déjà. Et Mo qui a dit qu'il passait pour le café.

À suivre...



## **J32. Infini**

« *Vers l'infini et au-delà* »

Buzz l'éclair, Toy Story 1, 2, 3 et 4

Un esprit dans un corps qui grandit et prend toute la place dont il a envie. Quelle que soit la taille de la pièce, l'épaisseur des murs, il se prolonge vers l'extérieur, dans la rue, à l'échelle de la ville, du pays, des océans, de la planète, de la galaxie. L'esprit s'agrandit et le corps suit. L'esprit se libère et se déploie. La carapace garde sa forme inédite, mais plus grande, plus présente, plus existante. Nous sommes plus là, plus incarnés, nous rayonnons au-delà des limites de notre enveloppe. C'est l'aura. Les courants contraires la contournent. Ils ne sont plus que chimères. Les bourrasques deviennent un courant d'air. Les vagues ne font pas vaciller la lumière du phare, hé ouais petit scarabée. J'en ai des milliers des comme ça.

Barbapapa lui aussi grandit à l'infini tout en restant à l'intérieur de sa maison. Il n'est jamais complètement enfermé Barbapapa. Il trouve toujours une fenêtre par laquelle sortir. Il est toujours libre de se modeler pour aller où il veut. Même chez les humains il trouve sa place, cet être volumineux venu sûrement de l'espace. Et s'il venait à être enfermé, il y aurait toujours ce quatrième mur jamais dessiné. La page sur laquelle il apparaît l'ouvre toujours sur l'extérieur, l'imaginaire de l'enfant à travers lequel il peut s'évader.

Le corps devient ce vaisseau pour nous emmener dans des mondes imaginaires. Un appartement, une maison ne seraient que peu de choses alors ? Vivre à la rue n'aurait pas

d'importance ? Se faire agresser à longueur de journée importerait peu ? Non, car le corps n'est pas imaginaire, il est fait d'organes et de viscères. Il est très vasculaire. Et il n'est souvent pas de force intérieure suffisante pour combattre les attaques qui lui sont portées. Non petit scarabée, même le plus puissant des Chevaliers du Zodiaque ne peut rien faire face au plus terrible des cancers. Alors face à un virus, nous sommes obligés de nous calfeutrer. La petite chose qu'était notre maison devient l'écrin nécessaire et indispensable à ce petit morceau de chair qui nous permet de voyager vers l'imaginaire.

Jusqu'à ce que des calculs, déductions, hypothèses et idées en viennent à élaborer une concoction miraculeuse venant à renforcer notre enveloppe organique. Mille esprits interconnectés ou un esprit solitaire viennent à trouver le petit loquet à activer pour entraîner la mécanique corporelle complexe qui finira par régénérer nos tissus, toujours aussi mous pourtant. Au fil des décennies, on se prend à penser que, comme un cuir bien entretenu, notre enveloppe charnelle, si elle était convenablement soignée, pourrait connaître l'infinité elle aussi, à la manière de l'esprit.

En l'absence de remède définitif aux aléas de notre mécanique biologique, notre seul instrument de conquête demeure de tout consigner dans nos mémoires et nos grimoires pour assurer la transmission des œuvres de l'esprit *ad vitam aeternam*. Alors, nous nous transmettons du savoir par des récits et des écrits et nous repoussons ainsi la frontière, année après année.

Que les géants de l'internet aient pour projet de nous rendre immortels n'a finalement rien de surprenant, il s'agit juste d'ajouter une dimension corporelle à une

infinité informationnelle. À les croire, on en viendrait à penser qu'il existe une combinaison biologique pour durer et durer, un algorithme pour plonger notre enveloppe corporelle dans l'infini temporel.

internet et la vie transhumaine, même combat : ouvrir sur l'infini et au-delà. On s'en rend bien compte aujourd'hui, enfermés comme on est. internet est notre fenêtre sur l'humanité. Mais n'oublions pas ce que ces corps peuvent renfermer déjà en eux comme infinité. Comment [disait-il](#) Mitterrand, au crépuscule de sa vie? *Je crois aux forces de l'esprit*. Voilà c'est ça. Calfeutrés ou enfermés, ce sera toujours plus de murs à faire péter.





### **J33. Sci-Fi**

Ils sont tous morts. Seules les espèces animales ont survécu. Si l'on avait un doute sur la distinction de l'homme et du reste du vivant, on peut dire que la nature elle l'a trouvée. Toute la nature a été comme soudainement amplifiée. La végétation a proliféré, les espèces sont devenues plus combatives, plus résistantes. Toute la vie, sauf l'humanité. Toute l'humanité s'est progressivement éteinte. Toute l'humanité, sauf nous. Nous sommes les seuls sur l'avenue et aussi loin que nous puissions aller.

Nous avons décidé que nous ne pouvions plus rester. Trop de loups et de scarabées. Le Monoprix, notre seul point de ravitaillement accessible jusqu'à présent, ne l'est plus désormais. Nous avons beau débroussailler à chaque fois que nous y allons, tuer je ne sais pas combien de rapaces, vermines, guépards, nous nous épuisons.

Sans parler des araignées qui ont colonisé le quartier. Si nous ne gardions pas les fenêtres fermées, nous serions pris instantanément dans leur toile, notre appartement se transformerait en un cocon, comme tous ceux du quartier. Tous un jour ont dû vouloir juste respirer un autre air que cet air confiné, un air de serre irrespirable l'été venu. Ou tout simplement devaient-ils avoir des trous dans la façade. Il faut dire que nous avons bien fait de poser le double vitrage. *Lapeyre y en a pas deux* qu'ils disaient. Ça c'est sûr désormais. On est bien seuls.

Comment avons-nous survécu ? Je vous le demande. Nous devons seulement être les derniers condamnés. C'est juste un hasard. Nous n'avons pas été attaqués, nous nous sommes protégés. Voilà tout. Nous n'avons pas dégénéré. Nous n'avons pas bougé sauf quand il nous le fallait vraiment. Nous avons vécu en mode économie d'énergie. Comme dans un

mensonge, au plus près de la vérité. Mais nous avons puisé dans notre être le plus profond c'est vrai pour traverser ces années.

Le plus dur a été de voir le monde disparaître autour de nous. De se sentir abandonnés, même par ceux qui mourraient. On leur en voulait de nous laisser. De préférer prendre un risque inutile pour une bouchée de plaisir au lieu de se préserver pour rester à nos côtés. Mais en réalité tout cela s'est fait très pacifiquement. Les gens ont eu la mort solitaire. Une nuit, une âme désespérée est prise de l'idée de partir, de tout quitter, de se flinguer, de se saouler. C'est dans ces moments-là que l'on s'expose. Alors que ne rien faire est souvent la meilleure des options. Comme dans le mensonge, ne surtout rien dire, ne surtout rien faire. Vivre pour se mentir et se dire que tout n'est pas fini que nous ne jouons pas notre survie, mais que c'est la vie, plus lente, plus seuls, voilà tout. Ça rend les choses plus supportables. Dire bonjour au caissier, payer, se laver, prendre soin du foyer, oui être plus strict que d'habitude, ne pas ouvrir les fenêtres, beaucoup méditer pour moins consommer, se mettre en état d'hibernation extrême, accepter de maigrir, mais c'est juste un excès de moralité, voilà tout.

Il suffisait de se projeter dans le temps long, se dire que la course ne se jouait pas sur un mois, deux mois, mais des années. Des années à vivre une vie de confiné. Voilà tout. Et nous voilà seuls désormais. Sans soubresaut, coup victorieux ou balle de match. Les partenaires de ce triste jeu ont tous fini par tomber. Et nous sommes devenus les grands vainqueurs du grand jeu de l'annihilation de toute l'humanité, sans même le rechercher. Peu à peu, les boutiques ont été abandonnées et dépités, nous sommes condamnés à partir. Personne même avec qui partager ce

trophée. Ce billet d'avion qu'on aurait dit gagné dans une loterie n'est probablement qu'un billet pour l'au-delà. Pas de médaille à arborer. Juste le sourire menaçant de quelques gorilles accrochés aux arbres. Comme un nouveau défi lancé à ce radeau de l'humanité.



### **J34. Thalys**

*I had a dream !* On est tous dans le Thalys. Il est ultra-bondé. Sur le quai, on voit les lumières des lampadaires dans une nuit noire. On est là avec nos manteaux d'automne sur la plateforme à l'intérieur du wagon devant la porte d'entrée. Il y a une dame qui me parle tout droit sur mon visage. Elle doit être à quinze centimètres de moi. Je me demande si ce n'est pas risqué, et je me laisse aller.

Nos corps se laissent bercer dans le mouvement du train désormais parti. On n'est toujours pas assis. Toutes les places sont prises. De chaque côté, il y a des espaces à six voyageurs occupés par huit personnes bien tassées, les épaules rentrées, avec seulement quelques centimètres pour bouger, les jambes coincées par des amoncèlements de bagages.

C'est futuriste, blanc avec des lumières de couleur, mais surpeuplé. C'était tout bien pensé pour un fonctionnement bien rodé, mais pas pour ça. On n'était pas censés être tout ça. Normalement, on devait être un passager par siège et assez d'espace pour lire un journal, croiser les jambes et de quoi poser notre chapeau devant nous, posément, en faisant comme si nous étions concentrés.

Là on ne fait plus semblant. On ressent qu'il y a quelque chose d'anormal, on ne sait pas trop où on va, ni si on y arrivera, on est un peu inquiets d'être soumis à ce train-là. Parce que ça veut dire que le système n'était pas fait pour ça. Il y a plus de voyageurs de places donc c'est que ce n'était pas prévu, ça veut dire qu'on n'était pas prêt à ça, qu'on sort de la carte et qu'à partir de là notre chemin n'est plus tracé. Mais c'est excitant. On rit de notre sort avec difficulté, mais les zygomatiques fonctionnent pour de vrai eux. Comme si notre marionnettiste voulait nous faire

rire parce que la scène était dans sa tête vraiment drôle, mais qu'il ne trouvait pas de blagues si drôles que ça à nous faire dire.

Alors on s'affaire un peu, on cherche une place, de quoi s'asseoir. Mais toutes les places sont déjà prises. Il y a un directeur général avec nous. On l'aime bien alors on lui cherche une place. Il y en a une là au fond de la banquette tiens. Ah non, elle est déjà prise, mais par un double de lui, en plus petit. Toutes les autres places sont déjà occupées. On le voit qu'on est au maximum de la capacité, car tous les passagers ont devant eux un plateau et sont déjà en train de dîner. Nous, pendant ce temps-là, on est encore debout, déséquilibrés à buter sur nos valises à roulettes et à essayer de nous tenir là où l'on peut dans ce balancier roulant.

Il va où ce train au fait ? À Bruxelles, Amsterdam, Francfort ? Vers là où le confinement n'existe pas ? Entassés dans un train, on fuirait sans nous l'avouer ? On prendrait nos clics et nos clacs vers des terres de plus de libertés ? On irait là où on peut se permettre d'être malade ? On se sent chanceux d'avoir cette espèce de double nationalité, d'appartenir au monde entier. Nous sommes habitués à bourlinguer dans ce train. Qui pourrait nous le reprocher ? Si ça se trouve nous n'allons que travailler. Une fois sur place on se trouvera bien un métier. On n'est pas si mécontent en réalité. Ce sera peut-être l'occasion de changer. Ça ou autre chose, c'est peut-être mieux que le métier qu'on avait.

Et qu'est-ce qu'on y ferait à Bruxelles, une fois arrivés ? On y est gentiment hébergés, mais on sent qu'on ne va pas pouvoir y rester longtemps. Il ne faudrait pas abuser. On s'installe toujours avec ce chapeau et cet imperméable d'été

à une table en métal dans le jardin surplombant la ville. Et on écrit le monde à venir. Rapidement, car il faut aller vite. Le temps nous est compté. La missive doit partir d'ici peu pour rejoindre le gouvernement provisoire. Mais les idées sont déjà là, alors ça va. C'est bien structuré. Court. On se croit visionnaire. On dessine les fondations du monde d'après en croyant que cette fois-ci on a pensé à tout. Qu'avec ça on tiendra face aux épidémies. Jusqu'à se dire que ce n'est qu'un peu de torchis jeté sur les fissures de la façade. On ne va pas se le cacher, même les plus grands projets ont une durée de vie. Est-ce une raison pour ne pas poser sur le papier ? Qui sait ? Si ça dure quelques dizaines d'années, ce sera déjà ça de gagné.

En attendant, on sait que ce regard accueillant qui se pose sur nous peut vite tourner à l'agacement et que cela ne va pas durer. Alors il faut vite que le mal quitte le pays qu'on a laissé pour vite rentrer et s'affairer à tout reconstruire, selon les plans que nous avons imaginés.





### **J35. Sous la peau, la paix**

Et si on ressortait de là avec le cuir plus épais ?

À force de méditer et de laisser passer les pensées,

Peut-être qu'à la fin plus rien ne pourra nous affecter.

Elle sera notre limite.

Elle saigne, se brûle, s'irrite.

Mais même le virus n'arrive pas à la transpercer.

Tout au long de la vie,

Elle nous sert de protection contre les intempéries,

Qu'elles soient hivernales, ou conjugales.

À l'intérieur, ça se contracte et ça se dilate.

Ça dégénère, ça digère, et ça se régénère,

Alors, que l'extérieur soit un appartement ou le grand air...

Ce qu'il y a à l'intérieur y reste enfermé.

Et c'est bien là-dedans qu'est notre seule liberté.

Par contre dès que ça sort, alors là c'est avis de tempête.

Un froncement de sourcil ? Quoi qu'est-ce qu'il y a encore ?

Un mot trop fort ? Une idée trop subtile ?

Et c'est la mort.

Souvenons-nous-en pour l'après :

Quand on peut plus circuler,

Vaut mieux la boucler.

Se transformer en un bidon de canoë.

Mais gare à celui qui l'a mal fermé !

Sinon, au premier coup de pagaie...

### **J36. Cantine**

Je pense à toi aujourd'hui. Nous ne nous reverrons pas de suite, a-t-il dit. Alors je t'écris cette lettre à toi, ô mon amour. Tu vas me manquer, tu sais. Oui c'est vrai, tu me manques déjà. Toi qui parsèmes mes journées de tant de désir, d'espérance, de tout ce que la vie fait de bon. Tu me l'offres ma dulcinée.

Cette attente insupportable, cette tension que tu nourris en moi. Cette espérance que j'ai pour toi. Et au fond de moi cette certitude. Je sais que tu me réjouiras. Oui j'aime te taquiner c'est vrai, mais sache qu'en vérité je n'attends que toi. Toute la matinée depuis que le jour s'est levé.

Ahhh ce moment où sonne midi, pic de ma vie. Excitation suprême. D'un air emprunté, faussement calme, je me lève doucement pour m'habiller, mais tu le sais, c'est une tornade en moi qui se lève. Heureusement, la présence des autres m'apaise. Ils taisent leur appétit pour toi, se plaignent, feignent l'indifférence. Mais tout comme toi je lis dans leurs yeux cette vigueur qui les conduit.

Ô toi mon cœur, quand vais-je pouvoir te retrouver ? Pousser de nouveau ta porte et découvrir devant moi cet étal de blancheur, esplanade du bonheur, plateau transporteur de mes mets. Anticiper ces couverts que nous ne saurions désormais plus remuer, à la manière de cette eau du bénitier où nos mains se mélangeaient à la recherche de la perle rare, du couteau à l'éclat de soleil sous les néons embrasés.

Comment retrouver cette avidité naissante à l'orée de ton bois ? Ce choix écrasant. Ce poids tout à la fois de ma liberté et de ma responsabilité. Tu me fais Homme en me laissant le choix. Tu me fais être moi en me laissant tendre la main vers ce maigre mélange fait pour moi de la rencontre

entre le lait de la chèvre et de la myrtille des bois, elles qui ne vivent que pour toi. Cette liberté tu me l'offres et, chaque jour que je vis, je t'en remercie.

Puis, tour à tour, c'est le monde entier que tu m'offres. C'est une féérie, un manège enchanté. Tous, nous regardons émerveillés cette parade. Que dis-je ? Cette farandole. Car c'est bien un festival d'odeurs et de couleurs que tu nous fais découvrir. Lucide, c'est là que tu nous guides. Scrupuleusement, tu nous fais réciter tes mantras. *Bonjour. Oui de tout s'il vous plaît. Voilà parfait. Allez, pourquoi pas. Parfait. Merci. Merci Mer..ohla. Voilà. Merci. Bonne journée. Bon app...non pardon.* Réduits à notre maladresse, à nos bafouillements les plus minables, nous reprenons connaissance de nous-mêmes.

Nous savons que nous sommes le rien du tout qui avance devant toi en cette lente procession. A travers ces gestes enchaînés tu nous rappelles combien nous ne sommes que des pénitents piétinants. Nous sommes une file sans queue ni tête. Un fil dans un piètre défilé. Nous sommes la faim sans fin.

Et enfin, nous pouvons te donner notre cœur. Chaque jour que tu feras, tu gagneras notre reconnaissance pour ta pitance. Avant de nous laisser nous envoler vers la cène de nos journées, tu te présentes à nous sous ce visage impassible. Ô toi Zeus éternel, tu n'auras de cesse de te déguiser, d'adopter nos rites et nos coutumes, à nous les comptables de pacotilles de ce monde rabougri. Tu sais combien nos deniers nous sont si chers, alors tu viens les quémander. C'est ainsi que pleine d'espièglerie et de farce, tu te fais oxymore et paradoxe pour nous interroger sur le sens de la vie : le paradis serait-il lui aussi presque gratuit ?

### **J37. Le chant du cygne**

C'est quoi la femelle du cygne ? La cygne ? La femme du cygne ? Bref, elle était là, sous nos yeux de quidams ébahis, à couvrir les sept œufs qu'elle avait pondus sur le radeau de fortune mis à l'eau sur le canal par la municipalité. Avant notre confinement, ce radeau devait accueillir la flore et la faune et faire rayonner le quartier à l'aube des élections municipales. C'est chose faite. Reste à voir si le maire avait anticipé le dépeuplement du quartier, mais en tous les cas, ça a marché. La femme du cygne a pondu sept œufs sur ce paillason flottant dégueulasse et jonché de cadavres de bouteilles, de morceaux de plastique et de canettes. On le sait qu'il y a sept œufs, car c'est marqué à la craie sur le quai. NE PAS DONNER DE PAIN. LAISSEZ-MOI COUVER EN PAIX. 7 ŒUFS.

Voilà, on a déserté le quartier et les cygnes couvent sur le canal. Faut-il s'en réjouir ? Oui, c'est cool de voir un cygne donner naissance à 7 petits cygneaux (il paraît que ça s'appelle comme ça). Mais faut pas oublier une chose. Le cygne, dès qu'il peut il te gueule dessus, te course et te bouffe le mollet. Il est pas sympa le cygne, faut pas l'oublier.

Ensuite, ça veut dire quoi ? Ça veut dire que les cygnes prennent leurs aises pendant qu'on n'est pas là. C'est normal, puisqu'on n'est plus là. Y a 80% du quartier qui est cloîtré chez lui. Donc forcément, il se sent chez lui. Est-ce que ça veut dire pour autant qu'on occupe un espace qui est à lui ? Qu'il reprend ses droits ? Non. En quoi aurait-il plus de droits que nous sur le canal ? Si on n'était pas là, nous humains, il n'existerait même pas le canal. Déjà. Donc, le cygne, il ne pourrait même pas être là. Qu'il ne l'oublie pas, lui. Qu'il occupe le canal aujourd'hui parce

qu'on n'est pas là n'y change rien. S'il est arrivé jusque-là, c'est parce qu'on a construit la ville de manière à ce qu'il arrive là.

Tirer la conclusion inverse, que notre absence apporte la preuve de notre nuisance voudrait dire que pour tout l'écosystème naturel, on devrait en réalité tirer un trait, peut-être pas sur 80% des gens du quartier, mais disons la moitié. Et ça, c'est marrant parce que c'est tout simplement un projet maléfique.

Oui, c'est un projet maléfique, et j'en veux pour preuve, mes très chers frères, mes très chères sœurs, que c'est précisément le projet du méchant, Thanos, dans la saga culte de chez Marvel *The Avengers*. Oui Madame, oui Monsieur. Sa croyance profonde à ce méchant-là est que tout ira mieux une fois qu'il aura dézingué la moitié de l'humanité. Un équilibre sera retrouvé dit-il. Et la naissance de sept petits cygnes tendrait tragiquement à nous montrer qu'il a raison.

À la limite, personnellement, j'ai envie de vous dire, je m'en fous dans l'absolu qu'on soit 4 ou 8 milliards. Mais tout de suite ça pose des problèmes de logistique assez importants qui me font penser à ce choix qu'il va falloir faire le 11 mai : qui seront les 15 heureux élus parmi les 25 élèves à pouvoir retourner en classe ? Les enfants de parents qui ne sont ni obèses, ni asthmatiques, ni malades, ni vieux ? À l'échelle de la planète, qui seraient les 4 milliards ? À l'échelle du quartier, qui seraient ceux qui devraient rester chez eux pour que le cygne puisse se reproduire sur notre canal ?

Et puis, plus fondamentalement, je trouve que c'est quand même assez problématique comme raisonnement. Ça viendrait nourrir ces thèses selon lesquelles on serait trop nombreux

pour la planète et qu'il n'y aurait pas d'équilibre possible avec nous tous dessus. En tirant le trait, certains considèrent même que faire des enfants nuirait à l'équilibre de l'humanité, d'autres diraient qu'il y a trop d'étrangers. Oui, nos quartiers sont très peuplés, et alors ? Oui on est beaucoup sur la planète, qu'est-ce que ça peut faire ? La solution à nos problèmes viendra de personnes dont on ne peut même pas soupçonner l'existence. Alors ne pas vouloir leur naissance me semble nous couper l'herbe sous le pied.

Ce monde vide de vous, ce monde vide de toi me désole, car il me prive de la chance de voir notre avenir se tracer autrement que sur un désert de ruines. Nous ne pouvons pas nous réjouir de la disparition des gens dans nos rues. Nous devons trouver notre équilibre avec nous tous qui allons et vaquons à l'air libre. Ne tombons pas dans le piège de cet oiseau de malheur qui voudrait, oui je l'ai lu dans son regard maléfique, que nous nous livrions une guerre de nous contre nous pour que lui puisse donner naissance à ses méchants petits.

Lui aussi a sa place parmi nous et nous avons notre place avec lui, c'est à cet équilibre qu'il nous faut œuvrer.





### **J38. En boucle**

Tous nous avons nos marottes. Nous ne voyons que midi à notre porte et sommes prêts à ériger notre cause sur les décombres de la tragédie. Tous nous clamons *Je vous l'avais bien dit !* Oui nous avons tous dit quelque chose. Il suffisait de s'écouter. À qui était-ce de nous écouter ? À lui, dans son Palais ? À lui dans son hôtel particulier ? Lui dans sa mairie, lui à l'Assemblée, lui au coin de la rue ? Tous, nous aurions mieux fait de nous écouter. Nous avons tous une part de la solution au problème à nous croire. Et c'est probablement vrai.

Regardons autour de nous. On sait bien qu'on n'aime pas travailler pour de la merde. Que souvent ce que nous faisons n'a aucun sens. Pousser du papier, aller au turbin à l'usine. On sait bien que ça ne rime à rien. Nous qui ne voulons que de l'amour, de la gaudriole, de l'amusement et du divertissement ? Bref du bonheur quoi.

Pourquoi ne nous écoutons-nous pas ? Pourquoi par une succession de choix, continuons-nous toujours plus à nous enfoncer un cran plus loin la tête dans le mur ? Peut-être parce qu'aussi vertueux que nous nous proclamions, nous ne sommes pas fiables, nous ne sommes pas raisonnables, nous ne voulons pas même le bien. Nous sommes prêts à nier et maltraiter pour avoir ce que nous voulons, ces voyages, ces voitures, ces téléphones nouvelle génération. Nous sommes prêts à nous moquer, à mentir, à asservir. Nous voulons profiter, jouir de la vie dans les grandes largeurs, et pour ça, pour notre plaisir, nous sommes prêts à faire mourir. Ne l'oublions pas.

Quoi qu'on en dise, on est peut-être en train de sauver des vies aujourd'hui, mais avec les dirigeants qu'on se paie, on

est clairement en train de continuer à s'enfoncer un cran plus loin génération après génération.

Alors ça nous console bien, on prend notre dose de pardon dans ces moments-là et on se dit qu'on a mille fois raison. On s'applaudit, on se félicite. On n'a même plus à aller à confesse, il n'y a qu'à rester chez soi, c'est pas magique ça ? *Eh oui, c'est le prix de la vie, que je reste chez moi bien peinarde, pendant que d'autres sont en train de trimmer comme des crevards.* Et puis, c'est encore mieux je peux me plaindre tout en étant sûr de ne pas être entendu. Je ne suis pas même obligé de porter le risque de mes idées puisque la situation est verrouillée.

Alors moi aussi j'y vais de ma petite théorie. Moi je crois qu'on est surtout très intense comme génération. Faut dire qu'on nous a bien préparé le terrain, à nous dire qu'on allait tous crever, à nous retrouver sous les tables de bistrot parce que des connards sont en train de littéralement nous canarder, à mater des films où on nous fait chier à longueur de temps parce que non *Ne meurs pas Johnny nooon. Je vais te sauver. Oui comme le soldat Ryan. Quoi c'est qui Ryan ? Laisse tomber t'es trop jeeeune Johnnyyy je t'expliquerai, mais nooon ne meeurs pas. Parce que la vie tu comprends [snif], c'est la Vie. Et on est tellement super nous les humains qu'il faut absolument nous sauver. Oui, nous sauver pour sauver la Vie, avec un grand V. Comment ça t'es pas sûr ? Mais si puisqu'on nous le diiit. Ne pars pas Johnnyyy.*

Alors, on a fini par y croire à ces conneries d'apocalypse, à cette menace imminente sur la vie sacrée. Et comme c'est pas tous les jours qu'on peut se croire dans Godzilla, jouer au commandant sur le front avec un hôpital de campagne en arrière-fond, et un hélicoptère en bande sonore, on y va

gaiement. Et pour jouer à ce jeu à la con, on est prêt à balancer des milliards en hélicoptères *bonds*. Alors que précisément l'argent était le prétexte pour ne pas nous écouter. Pour qu'on se dise tous *Ouais mais tu le finances comment ? Tout ça, c'est du rêve. Le revenu universel, l'éducation, c'est une utopie. C'est pas possible enfin voyons sois raisonnable. Tiens, reprends un peu de ce magnifique Pinot.*

Alors maintenant qu'on s'est bien glorifiés à l'échelle internationale, on est prêts à faire peser tous les risques sur nos enfants pour sauver notre économie présente. On est même prêts à littéralement hypothéquer notre futur pour s'offrir la volupté de rester chez soi pendant deux mois tandis que des centaines de milliers vont quoi qu'il en soit crever sur l'autel de nos erreurs passées et présentes.

Mais bordel, quand est-ce qu'on va s'écouter !? Alors que le pire est qu'il suffit le plus souvent de ne surtout rien faire. Ne pas acheter, ne pas consommer, ne pas bouger. Rester posé là, avec un verre si jamais. Prendre un instrument de musique, un livre, rester tout nu et baiser. Puis dormir. Puis rester encore là, en chien tête en bas cette fois. Rien à faire d'autre. Courir si on veut. S'amuser. Jouer. Tiens, si on l'aime tant notre cinéma, on pourrait juste se contenter de jouer non, vous ne croyez pas ? Ne pas faire la guerre, ne pas construire de sous-marin nucléaire. Marre de tout ça.

Alors plutôt que de s'échiner à s'enfoncer, organisons non plus une grève, mais une immense trêve. Créons le mouvement des *Je ne veux plus rien faire de vos conneries*. Parce que oui. Financer une bande de plagistes yogis végans qui baisent toute la journée sera toujours un meilleur

investissement que de renflouer les caisses de notre économie.

### **J39. Call to action**

Mes très chers frères, mes très chères sœurs, nous sommes libres. Masqués, mais libres, car d'autres masques sont tombés. Le verdict est là, sous nos yeux. Nous sommes gouvernés par des marionnettes désarticulées et bringuebalées dans la grande lessiveuse du pouvoir. Ce noir constat nous libère d'un poids : celui d'attendre d'eux quoi que ce soit de ces pantins. Nous sommes libres de ne plus rien attendre de nos dirigeants. Nous sommes libres d'agir seuls et de réaliser ce que bon nous semble pour le bien commun.

Oui, certains chercheront leur profit personnel et seront prêts à causer le mal autour d'eux. C'est la fondation fragile de notre liberté qu'il faut reconnaître et choyer. Il s'agit de notre foi en notre capacité de nous organiser, non pour nous faire la guerre, mais pour proposer, discuter, s'opposer s'il le faut et finalement agir. La force du nombre, démunie de tout pouvoir de contrainte, mais riche de son pouvoir d'action, dépossédée de tout autre enjeu que d'être en paix en soi et avec les autres, nous conduira au bien de tous. J'en suis convaincu.

Alors, libérons notre esprit et proposons, discutons, créons, agissons. Ne croyez pas qu'il faille régir un pays pour apporter le bien. Il n'y a pas qu'à l'Élysée que le bien se construit. Cela commence au coin de la rue. Oui juste là, physiquement et très objectivement au coin de la rue. D'autant que demain nous serons beaucoup plus dans la rue que nous ne l'avons été au cours des dernières décennies. À tout le moins parce que nous pouvons espérer être plus nombreux à vélo, que Paris sera toujours plus un enfer pour les voitures et que, peu à peu, plus personne ne

pensera avoir vécu dans une ville encombrée de tant de machines bruyantes et polluantes.

Or, me direz-vous, dans cette bien belle et généreuse aspiration, nous faisons face à un premier problème, énorme, considérable, monumental, gigantesque, insurmontable. Ce problème c'est, je vous ai entendu, avant même que vous le nommiez mes très chers compatriotes, car je le sais et le partage. Ce problème, disais-je, est celui des fientes. Oui, des fientes de pigeons. Ces excréments dégueulasses. Je ne le sais que trop mes camarades. Vous en avez assez de vous faire chier dessus à chaque fois que, civiques comme vous êtes, vous vous arrêtez à un feu rouge et que par-dessus ce feu rouge, se trouve un pont, un tunnel, un arbre ou je ne sais quel autre support qui permette à ce triste volatile de vous déféquer dessus.

Oui, vous tremblez, vous tremblez et regardez anxieux par-dessus votre épaule, pour voir si vous n'allez pas recevoir une bien acide missive. Mais vous ne pouvez regarder trop longtemps non plus de peur qu'elle ne vous tombe dans les yeux et vous rende aveugle suite à d'affreuses brûlures. Alors vous contractez les épaules, suez de tout votre être et en subissez les effets sur le très long terme, notamment par des contractures intolérables aux cervicales causées par ces accès de tétanie quotidiens.

Mais n'ayez crainte très chers vélocipédistes, n'ayez crainte et regardez en vous-mêmes. Écoutez ce feu ardent qui s'embrase et vous fait dire que, non, ce na devrait pas être si compliqué. Que oui nous devrions pouvoir faire quelque chose pour respecter le Code de la route sans pour autant vivre dans la peur de se faire chier dessus, et bien malheureusement parfois, se faire déféquer dessus en allant travailler. Ne nous méprenons pas sur les enjeux. À ceux qui

seraient tentés de juger la cause insignifiante, disons-leur clairement : ce sont ces infinis détails qui nous retiennent tous de pouvoir circuler librement sur les deux roues du bonheur. Pour d'autres, me direz-vous, il s'agit plus de transpiration ou de crevaison. Mais avançons pas à pas si vous le voulez bien et commençons par une cause qui est à notre portée et peut-être la plus facile à aborder. Car, voilà comment nous allons procéder. Vous verrez c'est très simple.

Tout d'abord, nous allons commencer par prendre des mesures. Quelle est la surface sur laquelle nous souhaitons être protégés ? Une fois la mesure réalisée, découpons un support adapté. De prime abord, nous pouvons penser à du vulgaire placo, du plexi ou même du tissu bien épais. Il ne s'agit après tout que d'enrober une structure existante et d'empêcher les pigeons de s'y poser. Dans le cas des arbres, je vous concède que la cause est plus complexe puisqu'il s'agirait de tendre une structure au-dessus du feu auquel nous devons nous arrêter. Mais ce n'est pas inabordable, il suffit juste de bien l'accrocher.

Vient en effet une troisième étape qui est celle de l'accrochage. Là, il nous faudra le plus souvent une assez haute échelle, voire une plateforme qui monte et qui descend, ce qui nous offre des sensations garanties et un frisson bien plus exaltant que celui évoqué plus tôt. Ici, nous pouvons utiliser de la corde, tout bêtement pour tendre une bâche ou fixer une plaque légère de je ne sais quoi. Une fois la chose bien fixée. Nous pouvons entamer la dernière phase, qui pourrait en réalité être la première, sauf à aimer peindre la tête en bas, tel Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, et qui est donc vous l'aurez compris : celle de la décoration. Et c'est le plus beau dans tout ça : de notre protection contre les pigeons naît l'art,

l'amusement, le jeu, la culture, l'ouverture de l'esprit, la divagation, la création éternelle et la fondation d'une société nouvelle.

Voilà, mes très chers concitoyens, comment par A+B, il peut être affirmé que de notre détournement du pouvoir, naîtra notre liberté d'agir et notre bonheur éternel. Ne nous privons pas au prétexte qu'il reviendrait à telle ou telle autorité plus qu'à chacun de nous d'agir contre la fiente et pour la défense de l'honneur du cycliste. Libérons-nous de ce carcan, passons à l'action.



## **J40. Urbanisme tactique**

À la suite de l'appel international à l'action de rue passé hier ici même, la coïncidence a encore frappé. Une fois de plus, la main invisible de la circulation des idées m'a touché de plein fouet. Et de nouveau, je me sens en prise avec mes congénères dans cet effort d'appréhender le monde qui nous entoure. Comment expliquer cette synchronicité des esprits ? Dire que les grands esprits se rencontrent ? Que nenni. Il n'y a pas de grands esprits. Il y a seulement ce voile qui pèse si fortement sur notre faculté de penser et qui ne demande qu'à être levé. Car les choses sont bien là sous nos yeux. Il suffit de regarder. Mais de quoi parlons-nous au juste, mon cher Auguste ?

Alors que je dévoilais mes plans pour le moins hasardeux d'action citoyenne directe sans détour administratif et institutionnel, Le Monde publiait le même jour et à la même heure, un article sur le thème de l'« urbanisme tactique », puisque cela a un nom, soit « une pratique citoyenne où les riverains aménagent le quartier sans attendre les autorités ». Seul dans mon coin, j'avais donc découvert l'Amérique, soit une terre habitée de longue date par des humains autrement plus engagés, et qui n'avaient pas attendu l'appel du 18 juin pour passer à l'action. Depuis des jours et des jours, des individualités et même des collectivités s'échinent à faire évoluer le monde urbain pour l'adapter à nos besoins. La chose a pris une ampleur telle que les institutions s'y donnent à cœur joie. Tous rebelles !

La chose est d'ailleurs pensée depuis des années sur le thème de la réappropriation de l'espace par telle ou telle population citadine victimisée, tantôt les piétons, tantôt les vélos. Nulle découverte ici, l'évidence même. Installer des tables de bistrot à Time Square, squatter n'importe

quelle rue pour vaquer à ses occupations ou aménager à la craie une piste cyclable, tout cela existe donc déjà. Ce me donne envie de chialer tellement ça me rend heureux. Je ne rêve désormais que d'une chose : que ces actions isolées et exceptionnelles deviennent communément partagées.

Qu'est-ce qui sépare alors celui qui touche du doigt une idée dans son coin devant son petit clavier et celui qui trois semaines auparavant était déjà passé à l'action ? N'appartenant qu'à la première catégorie, je ne peux émettre que des hypothèses. Pour me dédouaner de ma médiocrité solitaire, j'invoquerai en premier lieu la force du collectif. Comme le dit Alexandra Ocasio Cortez, *Courage is contagious*. Il y a une contagiosité dans le courage qui entraîne la possibilité de passer à l'action. Et il en faut du courage pour passer à l'acte, car le passage à l'acte entraîne la prise de risque. Le risque de se faire humilier, de ne pas savoir faire, de se planter, de perdre son temps, de passer à côté de choses plus essentielles, de se faire sanctionner. Or c'est avec le collectif qu'on réduit ce genre de risques, car les idées circulent au sein du groupe, les tâches peuvent être démultipliées, les prises de contact réparties, les savoir-faire partagés, le matériel trouvé, les expériences échangées et les erreurs évitées. Mais il faut être prêt à faire le deuil de ses propres idées intermédiaires, pour poursuivre un objectif plus grand et partagé.

internet, pourrait-on dire, facilite ce genre de choses. Oui et non. internet permet d'avoir accès, c'est sûr. Accès aux autres, accès aux idées. Il offre la possibilité d'une rencontre. Mais internet ne fait pas tout. N'oublions pas toutes les mobilisations citoyennes qui ont précédé l'an 2000. N'oublions pas non plus qu'une fois la prise de contact effectuée, rien n'assure que la mayonnaise prenne.

Plus encore, pour la défense des non-activistes, il ne faut pas oublier que le risque est parfois devenu démesuré, à une époque où le simple fait de manifester peut être synonyme de brûlures au troisième degré et d'œil crevé. Ne l'oublions pas. Avec une justice dans un état si délabré et une police à cran, les choses peuvent vite dégénérer.

C'est alors qu'apparaît le retour de l'amour et de l'empathie. Pour ne pas se prendre un coup de flashball, mieux vaut savoir embrasser celui qui pouvait être vu comme son ennemi. C'est fou de réinventer une autre poudre, bien plus ancienne cette fois.

Sur la page dédiée à Gandhi, Wikipedia nous apprend que « le véritable ahimsâ [traduit couramment par non-violence] devrait signifier que l'homme se trouve totalement libéré de son mauvais vouloir, de la colère et de la haine, afin de laisser la place à un amour débordant pour tous les êtres. » Amen.



## J41. Empathie

Le [Guardian](#) ouvre la question de savoir si les femmes leaders s'en sortiraient mieux dans la gestion de la crise. Dans toute sa rigueur, il ne fait que répercuter les réflexions de chercheurs et se garde de toute conclusion hâtive. Mais cela donne fichtrement envie de creuser la question. Car, à vrai dire, cette idée allume quelques lanternes dans l'esprit de celui qui voudrait rapidement établir une corrélation, arguer d'une relation de cause à effet ou encore se donner raison.

Pour nous empêcher de toute corrélation hasardeuse, les chercheurs en question font l'hypothèse que ce que nous verrions comme une cause serait plutôt la conséquence : avoir une femme comme leader serait le signe que l'on est dans un État qui ne va pas trop mal et donc que l'on serait dans une meilleure position pour affronter une crise. Ce qui jure un peu avec l'idée du [glass cliff](#) (falaise de verre) selon laquelle, c'est vraiment quand on est dans la panade qu'on met une femme au pouvoir.

Quoi qu'il en soit, les [articles](#) au sujet de la réussite des femmes au pouvoir face au Covid sont à lire dans leur entièreté et tout extrait en serait biaisé. Cependant, une phrase de Kathleen Gersen peut être gardée à l'esprit pour plus tard: « *It may be harder for men to escape the way they are expected to behave as leaders.* » Il faut avouer que lorsque l'on voit certains présidents user du lexique belliqueux, on a envie de penser qu'on est pas loin de la vérité. Dire cela revient bien sûr à nier qu'une femme pourrait être commandante d'une armée et pourrait tout aussi bien adopter une posture belliqueuse lors d'une épidémie.

Ce fait mis à part, si l'on s'intéresse aux réponses hypothétiques à la question de savoir pourquoi les femmes

s'en sortiraient mieux, l'une d'elles serait que les femmes seraient plus capables de concilier force et empathie (traduction personnelle du terme *feeling*). Empathie qu'un autre chercheur, [Frans de Waal](#), qualifie de « *souci du bien-être d'autrui* » et qui, chez le règne animal, serait là aussi une aptitude majoritairement conjuguée au féminin :

« La compassion prendrait ses racines dans un processus évolutif lointain, à une période bien antérieure à l'espèce humaine, avec l'apparition des soins parentaux. « Pendant 200 millions d'années d'évolution des mammifères, les femelles sensibles à leur progéniture se reproduisirent davantage que les femelles froides et distantes. Il s'est sûrement exercé une incroyable pression de sélection sur cette sensibilité », suppose le chercheur. Voilà pourquoi les mammifères, dont les petits, allaités, réclament plus d'attention que ceux d'autres animaux, seraient les plus doués d'empathie. Et les femelles davantage que les mâles. »

De toute évidence, ce n'est pas le propre de la femme d'être douée d'empathie, tout comme les hommes n'ont pas le monopole des postures belliqueuses et guerrières. Cela va de soi. D'ailleurs, si les études sur les animaux montrent une dominante féminine pour l'empathie, elles semblent aussi montrer qu'il n'y a pas de monopole en la matière. L'empathie existe aussi chez l'homme. Sans rire.

Néanmoins, notre société répartirait ce sentiment de manière inégale entre les sexes ou empêcherait l'homme de faire plus preuve d'empathie que la femme. De cela comme de toute autre chose, je ne sais rien. Mais nous devons combattre l'idée d'un absolu en la matière. Et c'est par là que les choses commencent, car nous touchons aux sources de nos problèmes et au commencement de la réponse que l'on peut y apporter.

Le leader de demain, qu'il soit homme ou femme, ne serait pas l'alliance du lion et du renard, de la force et de la ruse, comme Machiavel le suggérait au Prince. Le bon leader de demain sera le fruit d'une alliance entre force et

empathie. Quel animal pourrait incarner l'empathie pour filer la métaphore ? Le chien ? La louve ? Le lion et la louve ? Retour à Rome ?

Qu'importe, ce qui compte est que nous ne devons nier les sentiments qui nous composent. Et plus fondamentalement, ce qui importe encore plus est que la solution politique à nos malheurs sociaux ne réside pas dans des programmes, des annonces, des mesures économiques ou des jugements, mais dans un sentiment très proche de l'amour.





## **J42. Diego l'escargot**

Diego était un escargot de la ville. Il vivait dans un square peinard avec ses amis Pedro et Ugo. Ils s'apprêtaient à vivre des jours pluvieux et heureux quand le bruit leur est parvenu : ils étaient sommés de rester dans leur coquille pour une durée indéterminée. Ils ne devaient pas sortir de la maison qu'ils portaient sur leur dos. Qu'il vente, qu'il pleuve, que l'herbe soit verte ou tendre, ils n'avaient le droit de sortir leur tête que pour se nourrir dans des rations limitées au plus strict nécessaire. Pas de déambulation autorisée.

Prudent qu'ils étaient Pedro et Ugo ne firent pas de chichi. Mieux valait rester en vie plutôt que de tenter le diable. Après tout, leur maisonnette était bien équipée et ils disposaient d'herbe en quantité. Il n'y avait qu'à être patient et, pour ça, ils savaient y faire.

Diego, lui, il avait la bougeotte. Il était plutôt du genre excité. Une fois, on l'avait mesuré une fois à la vitesse ahurissante de 100 m/h. On raconte même qu'il aurait fait le tour des Buttes-Chaumont en une journée. De minuit à minuit, il avait parcouru l'entièreté du parc. Peu l'ont cru, mais depuis ce jour, sa perspective sur le monde avait changé. Le ciel était sa seule limite. Et encore, vu du haut du parc, on pouvait presque le toucher des antennes. Son unique regret était les vibrations tumultueuses qui accompagnaient ses pérégrinations. Tous ces humains autour de lui qui tapaient du pied à une cadence effrénée, ça le rendait fou.

Quand il apprit la nouvelle du coquillement, ce fut le coup de bambou. Lui qui préparait son prochain exploit, le tour de Paris en 15 jours, voyait son avenir se resserrer autour de lui et sa coquille lui parut invivable. C'est alors qu'il toqua à celle de ses voisins pour les convaincre de partir,

mais en vain. Ils n'en avaient ni l'envie, ni l'énergie. Après une nuit passée à ruminer son mucus, il décida de plier bagage au petit matin. Pour une fois que les humains seraient chez eux, il n'allait pas se priver de bourlinguer. Lui qui rêvait depuis si longtemps de découvrir le monde sans le tumulte ambiant.

Une fois sorti de son square, Diego se sentit libre et pas que dans sa tête. Son corps s'était soudainement allégé, comme si le monde n'avait plus de limite. On lui avait pourtant dit que Paris avait un pourtour. Mais l'idée jaillit en lui : et si le pourtour de Paris n'était pas la fin du monde, mais son commencement ? Qu'y trouverait-il derrière, un champ de salade à perte de vue ? L'injonction à l'enfermement avait subitement fait naître chez lui des mondes imaginaires. Il pouvait facilement arriver à la porte Chaumont dans la journée. Il en aurait le cœur net avant la tombée de la nuit.

Sur son chemin, il trouva la ville calme, bien trop calme. Il n'y avait pas l'ombre d'une âme et cela commença à le terrifier. En quelques heures, cette solitude lui pesa terriblement. Il se rendit compte que jamais il n'avait parcouru un monde inhabité. Il en venait à se demander si ce qu'il allait chercher dans ses excursions habituelles n'était pas la rencontre avec les autres. Plus il avançait dans ses rêveries, plus il se faisait tard pour rentrer. De toute façon, son orgueil l'en empêchait. Alors il continuait.

Ce n'est qu'une fois la nuit tombée qu'il distingua au loin des rayonnements incessants. C'était le pourtour de Paris, mais il était comme habité d'énormes lucioles ultrarapides qui créaient des frissonnements de plus en plus intenses dans sa carapace. Au bord du gouffre que formait le

pourtour, il se rendit compte de son infortune. Même à son allure extraordinaire, il n'aurait aucune chance de pouvoir traverser parmi les bolides de lumières. Il lui faudrait contourner par le prochain pont. Mais il était trop tard désormais. Il était exténué. Et il s'endormit près d'une petite cahute. Elle lui semblait habitée, mais il verrait bien.

Le petit matin, lorsqu'il sortit la tête de sa coquille, il était comme écrasé. Il ne pouvait plus bouger. Il se rendit compte qu'il était attaché au fond d'une boîte avec un élastique qui lui écrasait méchamment la panse. Face à lui, un gamin, il devait habiter la maisonnette. Il avait l'air heureux de le voir. Ce qui jurait assez avec la sensation d'être comme qui dirait fait prisonnier. D'ailleurs, ses liens furent immédiatement relâchés. En un instant, il se trouva sur la piste. Par des grands signes, l'enfant lui indiqua le chemin qu'il devait emprunter.

Il sentit qu'il y avait comme une urgence, peut-être était-ce du fait de cet autre escargot qui se trouvait à côté de lui et dégageait beaucoup d'antipathie à travers ses tentacules. Alors il fit ce qu'il savait faire. Il tapa un sprint du tonnerre qui sécha son congénère sur les starting-blocks. Malgré l'excursion de la veille, il lui restait encore assez d'énergie pour battre n'importe qui. À l'excitation environnante, il comprit que le petit garçon avait bien vu ce qu'il avait vu ; il détenait la pépite, le gladiateur nouveau, l'introuvable perle rare. Jamais il n'allait le laisser partir. Se trouver illico dans une boîte avec une pauvre feuille de laitue défraîchie n'était pas pour le détromper.

Comment pouvait-il en être ainsi ? Lui qui allait pouvoir briller et faire ce qu'il savait, courir. Lui qui avait

découvert un monde nouveau, avait fait un enfant heureux. D'où pouvait venir cette infinie tristesse ? Prisonnier et sans les siens, voilà ce qu'il était avant tout. Oui il avait refusé l'enfermement volontaire, oui il avait brillé. Mais il était seul et dépourvu de toute liberté. Rien ne servait de chipoter trop longtemps. Sinon à ce régime, il n'allait pas faire long feu. Aussi rapide à la course qu'à la réflexion, il lui fallait décamper et fissa. Pour cela, il lui faudrait aller bien plus vite qu'à 100 m/h. Il lui faudrait un moyen de propulsion autre que son mucus et son pied. Qu'est-ce qui pourrait lui permettre de s'envoyer en l'air ?

C'est alors qu'il vit à côté de lui l'élastique qui avait servi à l'attacher. Mais oui ! Il allait pouvoir s'en servir pour décoller. S'il rentrait bien dans sa coquille une fois l'élastique convenablement bandé et en se servant de la feuille de laitue comme d'un tremplin, il pourrait sûrement se transformer en fusée ! Il avait entendu une fois l'histoire d'un cousin parti dans l'espace. Peut-être qu'il allait pouvoir toucher le ciel pour de bon ! Et c'est alors qu'il s'élança. Il ramena la laitue, la plia en 4, recula autant qu'il put, se recroquevilla, et lorsqu'il retira le dernier petit bout de son pied du sol BONG ! Ce fut un bond de géant qu'aucun mollusque n'avait pu imaginer ! Par chance, le vent allait le porter plus loin qu'il n'aurait pu l'imaginer. Il voyait sous son pied se dérouler tout son itinéraire de la veille. En tournant la tête, il vit sur la droite la philharmonie, sur la gauche le temple des Buttes-Chaumont, qu'il avait une fois gravi. Là il lui semblait le dépasser.

La chute fut terrifiante. Il lui semblait qu'il allait mourir instantanément. Alors il se capitonna dans sa coquille en croisant les tentacules pour ne pas tomber sur

la chaussée. Et *vloum*, directement dans le bac à compost de Mme Henry qui absorba la chute de Diego rue d'Hautpoul .  
Veinard comme pas deux, Diego avait atterri dans les épluchures de carottes les plus proches de son point de départ. De quoi amortir sa chute céleste et placer le jour d'après sous les meilleurs auspices.

Une fois remis de ses émotions et rassasié, Diego put retrouver ses amis. Lorsqu'il raconta son aventure, Pedro et Ugo ne voulurent pas en manquer une miette. À défaut d'être surpris, ils n'en furent pas moins réellement impressionnés. Même si, une fois le récit terminé, ils ne purent s'empêcher de se demander si Diego n'avait tout juste rêvé.

Bonne nuit tout le monde. Faites de beaux rêves.



### **J43. Journal de confinement d'Emmanuel M. (2)**

*Mardi 28 avril*

Je suis atterré. Non, je suis démuni. Dépossédé de mon bras armé, je suis omnipotent et impuissant. Avec ce gouvernement, me voilà réduit à néant. Je ne comprends pas comment on peut se comporter de la sorte avec le sort des Français. N'ont-ils jamais pris le métro ? A-t-il seulement pensé à ce que ses décisions impliquaient ?

Tout part de l'idée qu'ils veulent absolument retrouver le monde d'avant au plus vite. Ils veulent rattraper le temps perdu. Ils veulent remettre la France au travail, mais ça ne va pas être si simple de les faire retourner travailler. Et quel travail ? Pour quoi ? Tout cela est fou. Nous avons une opportunité en or de repartir avec une ardoise vierge et voilà qu'ils veulent renouer avec nos penchants les plus meurtriers. Car c'est bien ce dont il s'agit. Nous risquons le conflit massif, à faire retourner au turbin tous les Français sauf les Thénardier. On leur a bassiné pendant plus d'un mois qu'ils devaient rester chez eux sans bouger, à pas gagner un kopek et maintenant ils doivent aller travailler sans pouvoir s'en jeter un petit par derrière. Tu parles d'une vie.

Et si les gens vont travailler, comment compte-t-il gérer l'afflux dans le métro ? Mettre des vigiles à l'entrée des stations, créer des queues dans la rue ? J'ai pourtant été clair. Je leur ai donné une date et un cap. Évidemment, la date va avec le cap. La date n'est respectable que si l'on acte le 11 mai n'est pas le jour du retour, mais celui du départ. Le jour du départ vers un nouvel horizon. Je leur ai dit pourtant « *Il y a dans cette crise une chance : nous ressouder et prouver notre humanité, bâtir un autre projet dans la concorde.* » Un autre projet. Je l'ai dit. Je l'ai

écrit. Noir sur blanc. Et lui qu'est-ce qu'il nous fait ? La discorde, la zizanie. Ce mec est une buse ou il fait semblant de n'avoir rien compris. Peut-être est-il de ceux qui n'acceptent de changement qu'émanant de leur propre esprit. Ou de celui de Juppé. Et si j'en parlais à Juppé pour qu'il le convainque ? Ou sinon qu'il s'en aille. Voilà. Qu'il s'en aille. Je vais dissoudre l'Assemblée tiens. Comme ça, avec un peu de chances, j'aurai un gouvernement qui saura incarner ce changement. Ou sinon je risque de me retrouver avec une droite catastrophiste, voire une extrême droite hideuse.

La seule solution serait que le peuple refuse en vérité. Qu'il reste chez lui qu'à ses conditions. Que d'un seul corps, ils disent *Vous avez voulu nous enfermer. Très bien. Voici nos conditions pour nous faire sortir désormais.*

*Condition n°1. Faire comme proposé par le maire de Bruxelles : n'autoriser les voitures qu'à 20 km/h et permettre aux piétons et cyclistes de circuler où ils veulent. Condition n°2. Ne pas déranger les oiseaux et les animaux. Condition n°3. Arrêter les déplacements inutiles. Condition n°4. Nous mettre à un régime de revenu universel. Condition n°5. Interdire les investissements les plus polluants. Condition n°6. Rehausser les salaires des enseignants, infirmiers, etc. et financer cette hausse par un regain de taxation sur les entreprises, revenus et patrimoines les plus élevés. Condition n°7. Nous permettre de participer à la construction et à l'aménagement de nos villes. Passer du budget participatif, à la construction participative. Condition n°8. Nous apprendre à créer, construire, danser, chanter, dessiner. Condition n°9. Nous voulons disposer du temps nécessaire pour voir nos proches. Grandir à leurs côtés. Condition n°10. Respecter nos libertés de décider, de nous déplacer, de communiquer.*



Voilà en gros ce qu'ils devraient dire à minima. C'est rapide. Mais non malheureusement, j'entends bien la rumeur de la ville. J'entends bien le bruit s'accroître autour du Palais. De jour en jour, les gens se remettent au travail. Et c'est bien normal. Ils ne pouvaient pas tenir dans ces conditions. Enfermés, sans pouvoir subvenir à leurs besoins. Mais l'idée que ces deux mois auront été gâchés me rend triste. Je suis triste de ne pas pouvoir insuffler ce changement. Je suis surtout triste de voir disparaître en moi ce désir ardent d'un monde nouveau. Je me sens peu à peu me refaire à l'idée du monde d'hier à vrai dire. J'espère que les Français sauront m'opposer mes promesses et qu'ils me forceront à garder le cap moi aussi. Qu'ils viennent me chercher, je suis prêt.



#### **J44. La petite maison dans la prairie**

Déçu du peu de résultats de l'application Stopcovid puis des bracelets électroniques, le gouvernement a décidé de passer à l'étape d'après. À compter du 14 juillet, tout le monde devra porter un collier électrique. Vous devez respecter la distance et ne pas vous approcher de trop près. Comme vous n'êtes qu'une bande d'incorrigibles indisciplinés, voici le prix à payer. Résultat ? Vous vous approchez de trop près ? *KZZZZT* électrochoc.

Forcément, on prendra nos distances. Et peu à peu on s'écartera les uns des autres. - *Je peux venir t'embrasser ?* - *Tu peux désactiver ton collier d'abord ?* - OK. Dans les bons côtés, adieu violeurs, toucheurs et autres obsédés. Pour le commun des mortels et pour ne pas se prendre du jus à longueur de journée, on va être forcés de réellement prendre nos distances jusqu'à repousser les frontières des villes. Ce n'est pas que la courbe des contaminés qu'on va tenter d'aplanir, mais aussi la démographie qu'on va égaliser.

Mettons que nous soyons 70 millions et que la France fasse 644 000 km<sup>2</sup>, on peut être environ 110/km<sup>2</sup>, soit 1 pour 10m<sup>2</sup>. *Ah bon, ça ne se compte pas comme ça ? Ah, je croyais.* Mais tout de même, ça veut dire une chose : théoriquement, la France peut encore nous accueillir, nous et tant et tant de réfugiés.

Donc globalement, le plan c'est : on vire les bagnoles et on se fait des quartiers où à peu près tout est accessible à pied ou à vélos. Mais si on veut respecter un cercle de 2 m de diamètre autour de nous, inéluctablement il va falloir qu'on ouvre les villes. On va en reculer les frontières. On va redécouvrir la *frontier* américaine. La *frontier*, ce n'est pas la frontière, la ligne de démarcation entre deux pays,

c'est la ligne de démarcation entre la zone habitée et son au-delà. C'est en bougeant cette *frontier* de nos villes que finalement on se fera plus taser comme des gros bâtards. À force de repousser les limites, c'est sûr un jour on finira avec des chèvres autour de nous. On saura plus trop l'homme du mouton, tous autant qu'on sera avec nos colliers, mais on aura moins de décharges et on pourra réentendre les oiseaux chanter.

Parce qu'à force de nous dire de retourner travailler, on va bien faire la gueule quand les oiseaux auront arrêté de chanter pour le goûter. On va alors se mobiliser à plusieurs pour fonder de nouvelles communautés, de nouveaux kibboutz pleins de solidarité, de partage et d'entraide. Classique aujourd'hui déjà, demain nous devrions tous avoir franchi le cap. Je nous vois en colons sur nos calèches, avec nos étagères et nos tableaux dans nos remorques, aller vers une terre que l'on nous encourage à habiter pour raison sanitaire. Il y aurait ces grands posters de 4x3m *Votre avenir est à la cambrousse, venez nous y retrouver vous serez super heureux. En plus, vous arrêterez de vous faire taser.* Sur la photo, le cowboy sourit en nous faisant un clin d'oeil, avec une brindille à la bouche et en levant le pouce. Derrière lui, les enfants courent dans les champs. Idéal subliminal, ils n'ont plus de collier.

Une fois arrivés, nos amis qui ont quitté la ville à l'annonce du confinement nous accueilleraient les bras ouverts. De déserteurs, ils seraient devenus les préparateurs de la grande arrivée. Ils porteraient de longues robes et des gilets de campagne, ils auraient des chapeaux et des nattes. Les enfants seraient en culotte courte et pleins de terre, à sourire aux anges et à faire des gestes de la main. Ils nous conduiraient à cette ferme ou cette maison abandonnée que nous aurions achetée à

distance et qu'il faudrait retaper. Mais Vous serez bien ici vous verrez. C'est un peu dur les trois premiers mois sans la 4G, mais après on s'y fait. Et puis les veillées partouzes c'est vrai que ça aide pas mal pendant les soirées pluvieuses. Sinon on se fait un peu chier, faut pas se mentir.

Le lendemain on irait apprendre à traire les vaches et ramasser les pommes. Ah ouais, c'est comme ça qu'on fait du lait ! Nous serions fourbus, un peu tristes d'avoir été obligés de tout quitter, mais ce serait la voie à suivre pour ne plus porter ce satané collier. La next frontier, celle de l'autonomie, sera alors à notre portée.



## **J45. Le peuple des fenêtres**

Qu'applaudit-on à 20h ? Au début, on applaudissait les soignants. Mais cela fait quelques jours qu'il ne s'agit plus tellement d'eux, n'est-ce pas ? À force de jeux de fenêtres, de symphonies musicales, de chorégraphies, de bruits de casseroles et de tambours, on a commencé à se parler, à échanger, à tisser des liens aériens. Et puis, le nombre de malades en réanimation diminuant, mais le cérémonial demeurant, ce n'est plus vraiment de ça dont il s'agit, objectivement.

Au vu des critiques émergentes, de la confiance diminuant, de la courbe de mortalité qui n'a vraiment pas la forme, des plans absurdes et des discordes exécutives, il y a comme un air de chaos qui vrombirait parfois à nos fenêtres. *C'est nous les sirènes hurlantes. Nous sommes le peuple à la fenêtre, haut perché comme à l'époque l'était celui de l'Assemblée.*

Nous nous donnons des forces à travers ces applaudissements. Applaudissements qui n'en sont plus d'ailleurs, mais qui, de plus en plus, prennent la forme d'encouragements. *Bravo ! Vous avez tenu bon. Vous êtes le roseau. Vous aussi, M. le papy, vous êtes encore là. Et vous, vous ne vous êtes pas entretués, chapeau. Ah je vois de la gaieté par ici, c'est bien. Et les enfants c'est l'heure d'aller se coucher maintenant. Vous avez bien joué, maintenant c'est repos.*

Entre adultes en âge de combattre, nous nous regardons et nous comprenons. Nous subissons nos politiques absurdes. Et nous allons devoir les braver, encore et toujours par la résilience et la patience. Chaque soir, la trompette nous rappelle qu'elle n'est pas le clairon de la guerre, mais l'instrument de la liberté.

Attention, ne nous leurrions pas. Il s'agira bien parfois d'un combat. Nous serons amour, nous serons non-violence, mais nous devons faire face. C'est pourquoi désormais nous prenons des forces. Nous constituons nos réserves. Nous apprenons à ne rien avoir et donc à ne rien perdre dans ce combat qui sera le nôtre. Le combat du peuple des fenêtres.

Car oui, nous sommes le peuple des fenêtres, l'assemblée silencieuse. Les femmes et les hommes de l'ombre. Nous sommes barricadés et prêts à vaincre par la patience et l'affection.

Le retour des campagnards sonnera le nouveau commencement. La police et l'armée les arrêteront, mais nous descendrons et les encerclerons. Et nous nous rapprocherons d'eux, ces hommes en armes. Certains d'entre nous tomberont face aux excès de violence de cette légion. Mais nous persévérons. Nous enlacerons ces hommes derrière leurs boucliers, leur prendrons la main et leur ferons un gros câlin. Nous les verrons tels qu'ils sont, ces pauvres hommes. Que je les plains ! Ce serait si lâche de nous adonner à nos premières envies. Évidemment, nous pourrions les éteindre eux qui ne sont rien. Mais nous avons fait le choix de les étreindre. Pour ça, nous devons leur prendre la main.

Vient ce moment où nous devons croire. Nous devons croire qu'ils tomberont leurs armes et leur carapace et se mettront à nu pour nous accompagner dans cette marche de reconquête. Ce n'est qu'à cette condition que le pouvoir ne sera plus rien. Ce n'est qu'à ce moment-là que le pouvoir ne pourra plus compter sur son armée d'esclaves pour appliquer ses lois scélérates. Nous pourrons enfin penser notre liberté et notre autonomie sans ce pouvoir qui nous asservit.



Au-delà d'un vœu pieux, nous devons enfin nous promettre de respecter un engagement. Pour avoir la paix, nous devons garantir aux policiers et militaires une assurance sur la vie. Nous devons les accueillir, les nourrir, les entretenir, afin qu'ils vivent leur retraite comme ils l'envisageaient, mais un peu plus tôt, voilà tout. Ils s'occuperont alors du potager et arroseront les plantes, eux qui savent si bien manier la lance à eau. Ils apprendront à nos enfants à jouer à chat et au chamboule-tout, enfin si seulement certains savent tirer. Sinon, ils iront se faire bronzer, ce qui est en réalité mieux que tout.



## J46. Speakeasy (6)

Crack, 2023

Mo nous avait donné rendez-vous chez Tania au pied de la petite ceinture dans le nouveau local qu'elle habitait. Ça faisait un bail que je ne l'avais pas vue Tania, depuis le lycée à Georges Brassens ou quelque chose comme ça. Ça va me faire tout drôle. Je ne savais pas qui d'autre il avait convié. Je savais pas ce qu'il avait derrière la tête. Il m'avait dit *On va réfléchir à ce qu'on peut faire à l'échelle du quartier. C'est pas normal ce qu'il se passe. On doit s'organiser.* C'est vrai que j'étais pas contre avoir le point de vue de personnes que je connaissais depuis longtemps, avec qui je suis sûr de partager un tronc d'éducation, un référentiel commun de valeurs. On dirait pas des fois, les années passent, les gens changent, mais il y a des références qui restent. Ça m'aurait étonné que Tania ou lui se disent *Laissons les médecins gouverner, laissons les épidémiologistes au pouvoir.* Non le pouvoir médical, les théories hygiénistes, c'était déjà pas leur truc avant, alors là j'avais peu de chances de me planter de public.

Et je ne me suis pas planté. Je les ai retrouvés, ils buvaient un thé à la menthe, la moitié à l'ombre de la petite ceinture, la moitié au soleil couchant sur le jardin partagé. Ils étaient pas mal là. On aurait pu croire à une partie de campagne bucolique pendant que tout le monde aurait déserté. Ça tombe bien parce que c'est à peu près ce qui s'était passé. Ils m'ont salué. Avec Mao et Tania on s'est embrassé. Oui on s'est embrassé. Avec le recul, je me dis que c'était déjà le signe d'un engagement naturel dans une entreprise commune. On n'allait pas se quitter maintenant qu'on s'était embrassé. Et si on s'est embrassé, c'était que le sort était déjà scellé avant même que je

mette mes chaussures aux pieds. Avec Zède, on s'est juste serré la main. On ne se connaissait pas à ce moment-là. Mais déjà se serrer la main, c'était un pacte de signé.

J'étais le dernier arrivé et la discussion avait commencé sur un constat partagé. Il y a un truc qui ne tourne pas rond. La région parisienne confinée, une des dernières villes du monde entier. Elle serait devenue un foyer gravissime de maladie incontrôlée. La raison en aurait été notre indiscipline, mais aussi le fait que de nombreuses poches de population dans la région avaient pris les autorités pour cible, n'allaient pas se soigner et de fait la maladie perdurait.

Pour atteindre l'immunité de groupe à 10 millions de personnes qui ne se fréquentent pas tant que ça en fait c'est pas facile. Ça faisait quelques mois que la région était bouclée. Plus d'entrée, plus de sortie. La mesure était parue censée au début. Et puis elle est devenue l'incarnation du glauque. Aux malades, se serait ajoutée dans certains coins une hausse de maladies anciennes dues à des morts non correctement pris en charge. C'était vraiment sordide. Irréel.

C'est pas qu'on en doutait, mais déjà on avait appris à devenir comme Saint-Thomas. Vu qu'on pouvait pas sortir de notre périmètre de toute façon, c'était pas compliqué de croire que ce qu'on voyait. Et moi des morts je n'en avais pas vu. J'étais prêt à prendre le risque de toute façon, la vie était invivable. Elle n'avait pas de sens.

Très vite on s'est mis à brainstormer sur ce qu'on pouvait faire à partir de nos expériences personnelles. Depuis le début, je m'en rends compte maintenant, ça a bien collé. On s'écoutait. On se laissait parler. On n'abusait pas de notre

temps de parole ou de nos expériences pour asséner des vérités et monopoliser l'espace. Ça m'a fait du bien à vrai dire de me recréer un monde où ce que j'avais dans ma tête existait aussi en dehors avec des textures, des couleurs, des sensibilités différentes bien sûr. Mais de pouvoir partager, tout simplement.

*À suivre...*



## J47. Pâté

Abandon. Politique du pire. Tous des nuls. Abjectes. À chier. Fatigué. J'en peux plus. À quoi bon. Ça a un nom. L'aquoibonisme. Ça peut s'appeler la fatigue aussi. La fatigue des autres, la fatigue de soi. Ne pas avoir sa place. N'avoir sa place nulle part. Ne pas être écouté. Être intimement convaincu d'avoir raison. Avec la certitude absolue et malheureusement très rarement contredite que personne, même plein des meilleures intentions, n'arrivera à rien de bon.

Alors on se dit qu'il vaut mieux lâcher. Non on ne se dit pas, on ne lâche pas. On espère pouvoir lâcher. S'abandonner et laisser passer le train du pire par-dessus son oreiller. S'enrouler dans la couette se recroqueviller, se plier en quatre et attendre, attendre que ça passe. Attendre que le corps se décontracte et s'abandonne totalement dans cette demi-mort de la dépression majeure. Mais ce n'est qu'une moitié d'un rien. On n'a pas complètement lâché alors on fait des tours dans sa tête.

En bas, on sent son corps cotonneux, les jambes qui se dérobent, les bras qui ne tiennent plus son enfant, son enfant qui tombe, qui pleure. Et s'en aller en le laissant pleurer sur le parquet. C'est ça la dépression qui va jusqu'au bout des doigts. Les bras tombent et les choses en glissent irrémédiablement attirées par la Terre. Confinés ou pas, on a qu'une idée, se laisser tomber et crever au pied de son lit, là où personne nous trouvera.

Mais il faut bien aller ici ou là. Forcément, on passe devant Lui, ce puits de lumière ronronnant. Cet autre puits gravitationnel rempli de petits pots de yaourts, de compote, de laitages qu'on agrmente de tout ce qui passera sous la

main et à côté. Sans penser qu'à se dévaster on se remplit la gueule de choses molles, semi-liquides, sucrées, salées, qu'il faut à peine mâcher et avec lesquelles on peut combler le vide de notre trop grande gueule.

C'est dommage qu'on ne puisse pas se noyer dans un pâté. S'en remplir tout entier jusqu'à se faire engloutir et se transformer soi-même en un gigantesque pâté. Et rester là plus bouger. Plus avoir à penser, plus avoir à contester, plus avoir à s'intéresser. Juste rester là comme un pâté à attendre d'être englouti à son tour. Et faire son voyage dans l'estomac d'un autre en tant que simple passager. Et finir...bref, vous-même vous savez.

On sort de là on ne sait pas trop pour aller où. On se traine debout, mais on aimerait bien ramper. Juste rester là par terre. *Mais vas-y reste par terre connard et arrête de nous faire chier. Mais le truc c'est que t'es là à faire ta chiure avec ton pâté. Mais t'es absolument incapable de rester là sans bouger. T'es obligé d'ouvrir ton claque-merde pour déprimer tout le monde avec tes conneries. Ouais t'es qu'une merde et tu finiras comme une merde. Tu crois que ça intéresse tout le monde de te voir recouvert de crème chantilly sur le parquet de ta salle à manger. Mais qu'est-ce qu'on s'en fout.*

*Regarde-le lui là, il a l'énergie, il a la danse, le rire, l'écoute, l'intelligence. Tu crois qu'il s'arrête à sa propre fatigue corporelle ? Évidemment que non, elle n'existe pas. Car chez lui tout est inversé. Ce n'est pas son corps enseveli qui lui dicte quoi que ce soit. C'est son esprit qui donne à son corps toute sa dimension. Il en fait ce qu'il veut de son corps. Et une fois la mécanique enclenchée le corps nourrit l'esprit et lui permet de fonctionner. Ça, c'est une machine qui tourne bien. C'est*



*pas le frigo qui lui dicte sa conduite. Non c'est son envie, née des jaillissements de son esprit. Le frigo pour lui il existe presque pas. Il est comme une dalle de son carrelage, une simple petite nécessité pour l'amener vers une vie d'amour et d'eau fraîche.*

Le déprimé c'est avant tout celui qui ne sait pas quoi faire de sa carcasse, qui n'a aucune perspective de vie et d'avenir. Il n'existe que pour patienter que quelque chose émerge de ce vide. Oui, mais le vide existe parce que rien en face ne mérite d'exister. Parce que rien n'a de sens. Rien n'a d'importance.

*He bah alors si rien n'a d'importance c'est tant mieux pauvre con. Tu peux faire ce que tu veux y compris te transformer en pâté. Peut-être que ça finira par faire rire.*

Oh tiens, voilà l'appel d'un ami, la perspective d'une bonne soirée. Et tout est oublié.

*C'était vraiment la peine d'en faire tout un pâté. Aller vas t'amuser.*



## J48 . Cane



Au feu les pompiers

Y'a des œufs qui's'bousculent

Au feu les pompiers

Les canetons sont nés

C'est pas moi qui ai shooté leur mère

C'est la canardière

C'est pas moi qui l'ai butée

C'est le canardier

Au coincoin de la cane,

Succède le pin-pon des pompiers.

V'la les petits embarqués

Tandis que la mère

Triste, impuissante et apeurée

Crie depuis une cheminée

N'y avait-il que ça à faire ?

Ne pouvait-on pas les protéger ?

Trouver un moyen de s'organiser ?

Condamner l'avenue et les mettre à couvert ?

Voyons mon bon monsieur,

Vous êtes bien gentil

Mais ne nous faites pas injure.

Ça ferait bien trop de nature

Sous vos yeux ébahis.

Pour si peu, vous seriez tentés

De condamner la voiture

Et de ne pas retourner travailler

Au feu les pompiers

Y'a des œufs qui's'bousculent

Au feu les pompiers

Les canetons sont nés

C'est pas moi qui ai shooté leur mère

C'est la canardière

C'est pas moi qui l'ai butée

C'est le canardier



## **J49. Cane (2)**

Chère cane,

Nous, pauvres humains, te présentons nos plus plates excuses. Voici notre confession du jour d'après qui, crois-le, est baignée de tristesse, de peine et de rage. Rage d'être si petits, vils, faibles et impuissants. Même confinés, nous n'avons rien pu faire pour te sauver. Voilà la triste vérité.

Tu le sais, tout commença sur les coups de midi en ce dimanche 3 mai lorsque nous avons perçu de l'agitation à travers nos fenêtres. Au sol se trouvait une délégation de la brigade vétérinaire des pompiers de Paris, s'affairant et manoeuvrant avant de partir le sentiment du travail bien fait. Dans les airs, tu volais et criais d'une complainte désespérée ne présageant rien de bon.

Une fois l'histoire reconstituée, nous apprîmes que les pompiers avaient en réalité embarqué sept de tes petits canetons, nés sur le balcon du 5<sup>e</sup> étage de l'immeuble d'en face. Allez savoir pourquoi, ils en avaient laissé un seul avec toi. Les heures qui ont suivi, sache que nous t'avons vue perchée sur le toit d'en face attendant le retour de tes petits.

Mais en vain. Car ni une ni deux, les pompiers avaient déposé ta portée moins un pour la déposer sur le canal. Malheur à eux. Crois-le, immédiatement les défenseurs des animaux et les habitants du quartier se sont emparés de l'affaire. Pour la plupart, nous nous sommes exclamés. *Quelle folie d'avoir séparé les canetons de leur mère !* Peu d'entre nous, il faut le reconnaître, ont pris position pour défendre les pompiers dont le comportement

était à vrai dire tout à fait absurde. Deux options s'imposaient: tous vous embarquer ou tous vous laisser. L'ensemble de cette dispute est désormais consignée pour l'éternité sur les réseaux, tu pourras vérifier.

Le doute qui nous habitait jusqu'alors était d'autant plus grand qu'il ne s'agissait pas seulement de dire si tes petits pouvaient ou non être séparés toi. Non, le cas était bien plus grave. Car déposer tes canetons sur le canal était aussi très risqué. De deux choses l'une, soit ils s'y laissaient mourir ne sachant pas comment survivre, soit ils étaient condamnés à se faire dévorer par le cygne. Oui le [cygne](#). Celui dont la femelle couve ses œufs près du pont de Crimée depuis maintenant une bonne semaine, l'absence de navigation sur le canal le permettant. Autre histoire d'animal à bec dans un quartier où décidément il se passe des choses.

Dans le camp de cette guerre pour la vie animale, les fronts se sont vite dédoublés. Sur le flanc Nord, des habitants étaient allés sur le canal pour une partie de pêche aux canetons qui fut rapidement gagnée puisque, si cela peut te reconforter, tous ont été repêchés. Sur le flanc Sud, toute la journée, nous t'avons poursuivie. Mais à force de te courir après de toit en toit, filet à la main et imperméable sur le dos, même les plus vigoureux se sont lassés. Tu as gagné cette triste partie. Triste, car nous croyons t'avoir vue t'abandonner dans un dernier cri de désespoir sur le toit d'un hangar hier à 20h. Alors que tout ce que nous voulions c'était reconstituer ton foyer.

Maintenant les faits déroulés et l'histoire reconstituée, nous soupçonnons que si tes petits ont été embarqués, c'est à cause de la fort belle voisine du 5<sup>e</sup> de l'immeuble d'en face. Nous supposons qu'elle a dû sommer son concubin de



faire quelque chose face à ce *spectacle répugnant de la nature* se déroulant sous ses yeux et qui, *si rien n'était fait, allait gâcher son skypéro et son Spritz avec ses amis, tu comprends ?* Oui nous la soupçonnons fortement depuis ce côté-ci de l'avenue, car, aussitôt ton dernier caneton récupéré, nous avons vu son pauvre compagnon s'affairer pour nettoyer son balcon juste avant d'applaudir le personnel soignant. Heureux soient les médecins.

Voilà quelle fut notre défaite très chère palmipède. Tu rentreras au bercail sans tes petits, désormais mis à l'abri dans une ferme de la région, et garderas probablement en toi cette rancœur pour l'humanité, même confinée. Nous en sommes sincèrement désolés.



## **J50. Malotru**

- Accusé levez-vous ! Vous êtes accusé du chef de pâte à modeler étalée sur nounours. La parole est à la défense.
- Mme la juge, je sais le tort qui a été fait à nounours. Mais croyez-moi ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas pu la surveiller correctement. J'étais effondré confiné.
- Mais pourquoi étiez-vous effondré confiné ? N'aviez-vous pas dormi la nuit ?
- Si Mme la juge, mais pas suffisamment...
- Et pourquoi donc ?
- Vous le savez Mme la juge.
- Oui je le sais, mais je veux vous l'entendre dire.
- ...
- Allez-y dites-le !
- Parce que c'était la fin du Bureau des légendes...
- Que vous avez regardé seul la nuit à pas d'heure ! Et après ça se plaint d'être effondré confiné ! Mais ça n'a rien à voir mon bon monsieur. Vous auriez été effondré pareil. Confiné ou pas.
- Pas totalement, je n'aurais pas eu à travailler jusque tard dans la nuit pour enchaîner ensuite sur les affaires de ce pauvre Malotru. Parce qu'en fait dans l'épisode 7, he ben...
- Chhuuuut! Taisez-vous! J'ai pas encore regardé. Ne me spoiler pas accusé ! J'ai de la patience moi

contrairement à vous. Je sais que la série est disponible jusqu'en 2034. Je sais moi qu'elle reste dans la petite boîte et qu'elle va pas bouger. Nous n'avons pas le même sens des priorités voyez-vous ! Alors si je résume : dénué de toute capacité de priorisation, vous avez fini Malotru...

- ...j'ai même pas fini. Je me suis endormi comme une merde à 13 minutes de la fin.
- Taisez-vous ! Vous avez voulu finir Malotru et fait passer la garde de votre enfant en second. Ce qui est le pire. Et qui paie en bout de chaîne ? Hein ! Dites-le !
- Le nounours. Mais...
- Il n'y a pas de mais.
- Si un peu quand même c'était de la Play-doh elle n'était pas censée s'incruster comme ça. Et puis je n'avais sorti qu'une couleur pour pas qu'elle soit toute mélangée. Je pensais pas qu'elle finirait étalée sur nounours.
- Vous savez quoi, M. l'accusé ? Vous êtes pitoyable. Quel misérable père vous faites. Alors que d'autres doivent fabriquer eux-mêmes leur pâte à modeler, se sentant coupables, à tort, pour je ne sais quelle raison, vous vous laissez votre enfant jouer avec de la pâte à modeler fabriquée par d'autre. Alors que précisément en étant confiné vous auriez pu la fabriquer vous-même. Et comme toujours avec la mondialisation, c'est les plus faibles qui paient : votre fille à l'abandon et ce pauvre nounours sans défense. Et vous vous remettez la faute sur d'autres pour vous délester de votre bien trop grande responsabilité.

- Maître ? Avez-vous quelque chose à ajouter pour la défense de votre misérable client ?
  
- Madame la présidente, je n'essaierai pas de disculper mon client. Sa faute est impardonnable surtout au jour où les nounours sont toujours dénués de la personnalité juridique, ne peuvent donc bénéficier de droits et ne peuvent *a fortiori* les faire valoir devant un tribunal. Dans l'attente du prononcé de votre verdict, je voudrais seulement apporter un bémol à l'appréciation sévère portée sur quelqu'un qui n'a pas de crèche depuis 50 jours. Laissez-lui au moins le temps d'arrêter de binge watcher. Du haut de votre expérience, vous savez très bien le temps requis pour une cure efficace de désintox télévisuelle en temps normal. Et vous supposez la difficulté à mener à bien un tel processus en confinement, enfermé entre huit écrans et un frigo. C'est la raison pour laquelle, je vous demande de limiter votre jugement au prononcé d'une peine alternative à une privation de liberté et d'ordonner seulement le nettoyage de nounours, le suivi d'une cure de désintoxication télévisuelle jusqu'au 2 juin, date supposée de la fin du confinement, ainsi que l'organisation d'une course en appartement en matinée et en pleine forme. Je m'en porte garante.
  
- Maître, vous allez droit au but et vous faites bien. Parce que j'ai pas que ça à faire, j'ai Homeland à finir moi. He oui voyez-vous j'ai attendu de ne pas avoir de nounours sous ma responsabilité pour me trouver confinée à binge watcher moi. Alors, en ces circonstances exceptionnelles, je vous concède le prononcé des mesures énoncées, auxquelles j'ajoute une donation d'un euro symbolique à la fédération des nounours en difficulté. Adjugé. Au suivant...

- Merci madame la présidente.

## **J51. La vie verticale (2)**

Lundi 16 mars devant sa télé Issa se dit que ce n'est pas possible. *Mais qu'est-ce qu'ils vont devenir. Personne n'a pensé à eux. Ils ne vont pas tenir. Reprends tes esprits Issa. Tu vas trouver. Tu vas trouver. Je suis sûr qu'ils n'ont pas pensé à eux, qu'ils n'ont même pas pensé qu'un handicapé pouvait souffrir d'être enfermé. Pour eux, un handicapé ça reste dans son fauteuil alors c'est pas un problème. Voilà ce qu'ils n'ont même pas dû se dire tellement ils n'y ont pas pensé. Y a pas de mystère de toute façon. S'ils ont laissé au caritatif le soin de les héberger, c'est pas pour maintenant se réveiller et se dire Oh on les a oubliés pendant des années, alors c'est maintenant qu'on va y penser. Non tu parles, jamais. Smile Issa. Zen Issa. Respire Issa. Tu vas trouver.*

Le premier mardi que sonnent les coups de 20h confinés, personne n'est allé à la fenêtre autour de la maison d'accueil spécialisée. Ce n'est que le mercredi qu'une clameur a commencé à se faire entendre. Le jeudi, tous les habitants de la maison d'accueil spécialisée pouvaient entendre depuis leur chambre les applaudissements venant des immeubles environnants. Ils n'y ont pas pensé parmi le personnel accompagnant. Issa s'en veut.

Le vendredi, elle va pas se louper. Elle arrive échauffée à la pause-café *J'ai une bête d'idée pour ce soir, à 20h on met tout le monde au balcon. Vous êtes chauds ? Jérôme, Corinne, Alice, Baptiste, Ahmed, Benjamin, Anissia, Fatou, Inès, tous sont seront au balcon ce soir-là. Issa, Jennifer, Carl, Lana, Laetitia les y ont emmenés. Tous sont dans leur fauteuil. 20h sonne et s'en suit automatiquement une déferlante de cris, de rires, de tapage et de bruits en tous*

genres. C'est la foire, l'excitation. Ça a été dur de redescendre après.

Le samedi, Issa a demandé à Corinne - *Tu entends Jérémie ? Tu l'appelles ? - Jérémiiiie !!!* Et Jérémie qui répond *illico Coriinne !!!!* Issa sourit, c'est le début de quelque chose. Jennifer propose à Benjamin d'appeler son amie Anissia au 5<sup>e</sup>. D'un coup d'un seul, il crie - *Anissiiiiia je t'aime ! - Moi aussi Benjamin !!!* entend-il en retour.

En prévision du 20h du dimanche soir, tous ont un message à passer. Un bonjour à rendre ou à donner. Un message d'encouragement pour l'un ou l'autre de leurs amis copensionnaires. Les croisements sont innombrables. Du 2<sup>e</sup> gauche au 3<sup>e</sup> tout au fond à droite, du 4<sup>e</sup> face au 1<sup>er</sup> gauche, et ainsi de suite, tout le monde à un message à faire passer à tout le monde. C'est facile avec 76 pensionnaires, 38 par façade, c'est à n'en plus finir. Donc on prend des notes. Parce que maintenant qu'on est parti, il n'est plus question d'abandonner. Ils ne peuvent pas pianoter, zoomer, skyper, très bien on le fera à leur place. 20h venu, c'est une frénésie, chaque animateur clame du balcon les messages notés dans la journée. À 21h on n'avait pas fini. À 22h c'était encore la folie dans les chambres. À 23h, tout le monde était d'accord pour dire qu'il faudrait trouver une autre solution. Demain sera un autre jour.

Au septième jour, Issa a l'idée qui change tout. C'est le premier lundi du printemps confiné, de quoi repartir du bon pied. *Écoutez-moi j'ai une autre bête d'idée. Ce qu'on va faire c'est qu'on va se poster sur la terrasse en bas du 1<sup>er</sup> après le goûter. On va prendre la sono et on va relayer les messages depuis en bas. Et puis qu'est-ce que vous diriez si on en profitait pour mettre un peu de son, pour s'ambiancer tranquillement vous voyez ? Ce serait pas mal*



*non ? Comme ça on dirait qu'on existe aussi. Justement tous ont un peu peur de ce que diront les habitants du quartier de la clameur de 76 personnes handicapées en pleine journée alors qu'ils ne savent probablement même pas qu'ils existent. Boh après tout c'est lundi confiné. On s'en fout.*

*À 16h ce lundi, on sort les enceintes, l'ordi, une planche, des tréteaux, le micro et c'est parti. Salut tout le moooonde !!! Alors cette semaine, voici le menu. Pour les activités, il y aura...Pour les déjeuners, ce soir c'est... Pour le kiné, on a comme inscrits...et maintenant c'est parti!!! On a...le bonjour de Jérémie pour Jessica. Jessica qui passe le bonjour à Rémi ! Rémi tu as le bonjour de Johanna et de Simon aussi. Ah Simon tu as le bonjour de Sami ! Sami de Laetitia ! Depuis les balcons de la maison d'accueil, les animateurs crient à Issa les messages des uns et des autres. Issa au micro les relaie pour la collectivité réunie au balcon. Petit à petit, les saluts entrecroisés constituent la toile de la maison d'accueil, le collectif soudé et bien ficelé par les soins d'Issa et de ses collègues réapparaît à la lumière du jour.*

*Puis vient le moment qu'Issa attendait tant. Mettre du son pour danser. Et dans un immense larsen qui réveille tout le quartier, c'est parti pour la zouk party ! On va commencer tranquille par un petit tube de la compagnie créole, ça fait toujours son effet. Puis C'est la vie. Et là c'est le quartier qui résonne au son de On va s'aimer, on va danser Oui, c'est la vie La la la la la. Et c'est à cet instant que s'opère le renversement.*

*C'est comme dans Inception où la rue se plie sur elle-même. Le monde bascule. De la vie plate où tout le monde est assis dans son fauteuil, on passe à la vie verticale, la boum n'est plus à l'horizontal de la salle d'activités de la*

maison d'accueil, elle est au balcon sur cinq étages. Tous sont sur les hauteurs et, en bas, les habitants du quartier se mettent à danser. Ils ne sont plus debout à regarder de haut ceux qui sont assis. Ils sont en bas à regarder vers le haut pour accompagner ceux qui dansent sur une musique endiablée. *On va s'aimer, on va danser Oui, c'est la vie La la la la la*

## J52. Des p'tits ronds

Tous nos désirs de mondes d'après vont-ils s'envoler le 11 mai ? Le métro sera-t-il blindé ? La contagion va-t-elle s'accroître ? À quelle sauce allons-nous être mangés ? Nous allons retrouver l'autre, la bousculade, la frénésie ? Pour quoi ? Pour retourner travailler ? *Et si personne n'y allait ? Mais non tu n'y penses pas.* Tout le monde ira. Tout le monde va s'engouffrer. Mais quel est ce tout le monde ? Et qu'est-ce qu'il se dira. Une fois confronté de nouveau à l'autre avec ces barrières entre nous ?

Rien d'apocalyptique, ne vous inquiétez pas ? Pourquoi ? Parce que chaque station va se transformer en une boîte de nuit. Il faudra faire la queue dans la rue sous la pluie pour y rentrer tellement ce sera channé. On sera super excités. Le *must* sera la gare du Nord. En notre absence ils auront tout équipé de *spotlights* et de boules à facettes. Le hall sera dédié aux *before*. Tout le monde attendra un cocktail à la main ce pourquoi il est venu à 8h du matin : LE karaoké dansant du petit train parisien. Tout le monde va nous l'envier celui-là.

Une fois descendu sur le quai de la D, il y aura des hôtes et hôtessees en tenue de soirée pour nous désigner notre petit cercle marqué au sol sur le quai. Une fois installé, on sentira monter cette adrénaline. On va enfin attendre le métro le RER D. 5 minutes de bonheur. Il paraît que le DJ Set est dingue ce matin.

Sur le quai, la RATP balancera un bon gros son de K-POP et on montera dans le métro en chantant et dansant, mais sans jamais se toucher. On les avait déjà repérés les *ambianceurs* à gare du Nord. On sera content de les retrouver et eux on leur aura donné carte blanche. Sono à la ceinture, micro

Madonna *Et c'est parti ! Tout le monde lève les bras ! Et on monte les jambes ! on tourne sur soi dans son petit cercle sans dépasser ! voilà c'est çaaa ! la soirée a été bonne ?! Attendez de voir ce que vous réserve cette journée ! ça va être extra ! La RATP vous a réservé un super prograammme !*

Une fois dans la rame, on aura vite oublié les un siège sur deux, tellement on aura envie de continuer la choré. Parce qu'on s'en rendra bien vite compte : il n'y a qu'en dansant qu'on ne se cassera pas la gueule. Et pour la plupart, plutôt tomber que de toucher la barre en métal.

Sauf pour qui y fera son numéro de mât chinois - *Il a pas peur quand même Ludo avec la barre, je veux dire le virus tout ça ? - Non c'est bon t'inquiète pas pour lui il a déjà perdu l'odorat. - Ah ok c'est bon alors. Vas-y Ludo ! Vas-y Ludo ! - Oooh y a Jenni dans le carré à 4 - Vas-y Jenni c'est pour toiii !*

Arrivée à Châtelet. On retrouvera un autre petit rond pour nous sur le quai. Le temps d'un nouveau set de 5 minutes endiablé pour laisser les couloirs s'évacuer des passagers du train d'avant. Toutes les lumières sont allumées, le DJ est déjà bien chauffé. *Et c'est reparti !*

Tu sors de là, t'es en sueur, mais prêt à découvrir une autre ambiance. C'est la rançon du plaisir. Tu le sais. C'est un mal nécessaire. Pour respecter la distance, y a pas le choix, faut respecter le pas. Et c'est pas celui de la légion étrangère. Non on est plutôt sur un bon 120 pas/minute. Et on jette bien la jambe pour botter le cul de celui de devant si jamais il trainassait un peu pour avoir trop dansé.

Certains contrôleurs de la RATP qui seront bien plus proches de gardiens de prison hurleront *Allez on traine pas !!! On se dépêche, y a ceux du train d'après qui arrivent avec leur armée de microbes. Et c'est pas la réa qui vous sauvera cette fois-ci ! Allez ! On chante : On n'est pas confinéééés ! On n'est pas confinéééés !*

Dans les rangs on se parlera *Tu vas jusqu'où comme ça ? - Moi je prends la 4 et la 10. J'ai Zoumba à 8h45 sur le quai d'Odéon et Méditation sonore à 9h15 à La Motte Picquet. Faut garder le rythme hein. - Allez bon courage !*



### **J53. L'école du futur**

Il n'existe pas de monopole sur l'enseignement. L'école de demain ne sera plus. Nous sommes l'école. L'autre est ton prof, il a tant de choses à t'apprendre, laisse-le t'enseigner. Sens-toi libre de lui demander il sera certainement content de partager avec toi ce qu'il sait faire. Peut-être saura-t-il mieux te le transmettre que n'importe quel rat de bibliothèque.

Tu iras voir avec lui sur place comment il travaille, comment il fait son métier. Seulement parce que tu l'auras demandé et qu'il t'aura accueilli. Et si c'est pas lui ce sera un autre. Tu toqueras à toutes les portes jusqu'à ce qu'il y en ait qui t'accepte et te dise ok je vais te montrer. Rien ne sert de se précipiter, ça arrivera. Et pour ça pas besoin de s'inscrire. Juste besoin de se parler. Pas besoin de programmer. Ça peut venir n'importe quand. Encore faut-il se laisser le temps.

Prendre le temps de découvrir, c'est aussi prendre le temps d'écouter, prendre le temps de recevoir et aussi de s'oublier, d'appliquer les indications de l'autre, de faire comme il ou elle dit au moment où il ou elle te dira *Vas-y maintenant c'est à toi. Ah ouais pas mal pour une première fois.* Et puis peut-être que la prochaine fois qu'il aura besoin de toi il pensera à toi. Ça te fera un job d'été ou un métier pour la vie, qui sait ?

Pour ça pas besoin de prof, pas besoin d'école. *Il est drôle lui avec son école de la vie !* Mais non justement, quand on parle aujourd'hui de l'école de la vie, c'est un truc souvent mis de côté, qui a sa place là juste là à côté des choses un peu méprisées ou qu'on fait en voyage, en année sabbatique avant de s'engager sur les bancs de la fac dans

un cycle d'apprentissage régulier, qui lui mène à un vrai métier. Tu penses faudrait surtout pas se dire qu'on peut apprendre quelque chose de vraiment formateur sans avoir payé de frais de scolarité.

Certains ont amorcé cette mutation. Que ce soit l'école 42 qui a développé [l'apprentissage par les pairs](#) sans nul autre pareil, ou n'importe quelle université avec ou sans clinique juridique. Louées soient ces institutions. À sa manière, le collège de France fournit lui aussi et depuis près de cinq siècles un accès libre au savoir. Nul hasard à ce que l'institution ait été une des premières à développer un service d'accès libre en ligne à l'ensemble des enseignements qui y sont dispensés. Penser l'accès libre au savoir induit une manière de faire et de partager. Mais allons un peu plus loin sur le chemin qu'elles ont commencé à tracer. [Aaron Swartz \(+ici\)](#), mort de son génie pour les uns, de persécutions judiciaires pour les autres, écrivait [Against school](#).

Rebelle à sa manière, il était un des bâtisseurs d'un internet vraiment ouvert et partagé, il était un bâtisseur de société, de cette société dont le partage du savoir est clef. Pas de coïncidence à ce qu'il écrive *Against school*, versant en opposition (mais déjà extrêmement enthousiasmant) d'une action positive de libération du savoir détenu par quelques grandes firmes (que certains appellent piratage). Action qui lui a valu des poursuites judiciaires sévères et dans le contexte desquelles il s'est suicidé.

Cela veut-il dire qu'il faille faire dès à présent l'école à la maison, s'abandonner les uns les autres, accroître les inégalités en privant une partie essentielle de la population d'un accès égalitaire au savoir ? Non certainement pas, en aucune manière, et tant que nous



n'aurons pas bâti un système de pensée d'abord complémentaire puis alternatif à l'école, nous devons poursuivre nos efforts pour consolider la construction du pacte républicain entre les murs de la classe. Ce que nous devons faire jusque-là ce n'est pas abandonner, c'est mettre les bouchées doubles.

Ce que nous devons faire, c'est permettre à l'école de s'ouvrir sur d'autres choses en ouvrant les chemins du savoir à côté de la salle de cours ou même de l'université populaire. Nous devons faire de chaque portion de notre vie en société un lieu ouvert au partage du savoir. Ça peut être un appartement, la rue, une gare un local abandonné, une boulangerie, un champ, une ferme, une garderie. N'importe.

Et puis maintenant que la moitié des profs de l'univers donne ses cours en podcast, pourrait-on ne pas être inquiet aussi quant au fait que nous disposerons de tout le matériel nécessaire. Quant aux évaluations pourrait-on juste un temps les oublier, voir ce que ça fait d'apprendre pour le plaisir de créer, de s'amuser, de découvrir et de s'intéresser de manière désintéressée ?

Tout cela n'a pas de coût, au contraire. Il ne s'agit finalement que de reconnaître quelques libertés supplémentaires. Oui on a le droit de prendre le temps de faire le yoga à la maison avec les voisins, oui on a le droit de danser dans une gare, oui on a le droit de dessiner sur le trottoir. Oui, on a le droit de demander au boulanger comment il fait son pain ou au fermier comment il tire le lait.

Peu à peu, ne vous inquiétez pas, la littérature, à l'écriture, à l'histoire, la philosophie, les maths, et tout ce que vous voulez ne seront pas oubliés. Pourquoi ? Déjà

parce que le savoir sera valorisé. Et que de toute façon vous avez besoin de tout ça pour faire des jeux vidéo, de la cuisine, des films ou que sais-je ? Donc, ne vous inquiétez pas. Les fondamentaux ne seront pas oubliés et leur connaissance toujours plus valorisée. Oui parce que pour faire tourner en boucle un chat qui joue du piano vous avez besoin d'à peu près des milliers de cerveaux très développés.

Bien entendu, le plus grand coût est en nous. Ce que tout cela implique est avant tout de s'autoriser soi-même à demander. Se reconnaître cette liberté de ne pas savoir et de voir en l'autre une richesse, un creuset et certainement pas un suspect. Mais ce sera sans oublier que la collectivité devra elle aussi faire sa part : en assurant la primauté du partage du savoir sur de nombreux interdits. Que nos dirigeants soient confiants eux aussi. En nous reconnaissant comme les sources d'un savoir partagé, nous aurons d'autant plus de chance de vivre en paix.

#### J54. 'es 'our'es 'ach'quées

'ient 1 - Pfffar'on

'ient 2 - Mmmmphhh ?

'ient 1 - Pfaaa'don. 'e 'ou'rais pa'er.

'ient 2 - 'est 'a queue ifi. À'ez 'errière s'i' hous pff'ait.

'ient 1 - Mmmmh ?

'ient 2 - 'est 'a queue ! 'ous a''ez pas houb'er homme cha ! Ahe' 'o're ca''ie ''ein he hahine !

'ient 1 - 'e veux 'as 'aire ha queue he heux 'uchte a''er her'her hu hentifriche.

'ient 2 - hu hoi ?

'ient 1 - hu 'hentifriiiiicheuuuh !

'ient 2 - Ahhh hu 'hentifriiich ! hahe-hy pffaffez pfffarhon

'ient 1 - h'est ha pffahicht

'ient 2 - h'as 'it hoi hà ?

'ient 1 - H'ai 'it pffahiiicht ! H'as 'ru 'ue 'héhais ha ho'ice ?

'ient 2 - 'a 'ueu'e 'e'ache.

'ient 1 - 'a 'ueu'e hoi mpphempphe. 'iens 'rends chla ! [uhe 'roite]

'i'ile - Ooooh ooh chhhtop 'à ! pffe'ez ahe' 'oi !

'i'ile [han 'e 'oha' 'e é'urihé] - 'ous ahez hapffé  
'onhieur ?

'ient 1 - Hout ha hait ! ihh hha houhu houer au  
hohipffchier. He hah 'oihà 'e 'éhu'tchat.

'I'ile - H'est 'as 'rai ha ! He 'enppffais heu hon 'éhier  
he'ait 'hus 'hachi'e. Hu 'har'es ! À 'orche hê're  
'hailloh'és hous ahez 'ous he''re hur ha 'ueu'e, hmpphh'est  
'a ? ha ha'oir appff'end'e à houhihe ahec 'es yeux, 'oi 'ou  
he 'hou heu his ! a''ez hi'chez he hamp !

'ients 1&2 - he'chi 'onhieur he i'ile !

## **J55. Speakeasy (7)**

**Commissaire Spark, 2023**

### ***Dimanche 9 avril***

Hier, après la pluie, vinrent la tempête puis l'orage avec ses déferlantes d'éclairs et de coups de tonnerre. *BRAOUM ! BRAOUM ! BRAOUM !* Le pénultième jour, Dieu nettoya Paris avant de se reposer tranquillement dans son nid douillet pour son dernier jour confiné. Dans un grand bal pour mécréants, il avait nettoyé la ville en préparation d'un dimanche de Pâque œcuménique. Il nous débarrassait de tous ces restes de pain et de levain d'une population boulangère pour aborder le retour à une liberté totale. Enfin, à la liberté d'avant, celle de circuler, de traverser les frontières et de faire tourner son commerce sans contrôle à l'entrée. Oui c'était le dernier jour de la vie sous covid.

Cela faisait trois ans maintenant que la situation durait. On s'était habitués. J'allais pouvoir en profiter. Demain serait un jour nouveau. Ce n'était pas exactement comme on l'avait imaginé. Il n'y a pas eu de grand soir passé à s'émousser dans les bars. Quand les bars avaient rouvert, c'était un peu comme si le goût nous était passé. Et dans ceux qui avaient pu rouvrir, c'était pas la grande forme. Les esprits étaient encore trop accaparés pour célébrer. Non, décidément cette sortie du confinement, ça ressemblait plus à une très lente dégelée. Peu à peu, on avait tout de même regagné nos libertés. Jusqu'à demain, lundi 10 avril 2023, dernier jour de l'état d'urgence sanitaire.

Enfin, ça c'est pour l'état du droit, les esprits quant à eux demeureront endommagés. On ne sort pas d'une guerre

sanitaire, puis d'une guerre contre les siens par voie de décret. Remarquez, c'est tant mieux. Trois ans d'asservissement injustifié, si ce n'est pas un scientisme devenu roi, ça vous rend une population plus docile. Sauf pour quelques-uns bien sûr qu'il faudrait marquer à la culotte. Ces trois années avaient aussi laissé dans l'État policier des fissures ouvrant comme des plaies béantes sur de nouveaux espaces de liberté. Si rien n'était fait pour les colmater, ces petites bandes allaient déverser leurs quatre vérités sur toute la population, à coup *D'un autre monde est possible*, mais cette fois-ci avec la preuve pas l'exemple que oui, même en plein cœur de Paris, un autre monde était bien possible.

Maintenant que le ciel avait fait tomber la pluie, il me revenait de tout décontaminer, tout nettoyer, jusque dans les esprits. Après le Seigneur, vint le Fils. Ce sera mon jour à moi, Jean-Paul Spark. Par contre, pour toi mon pauvre petit Mo, c'est demain que ça va s'arrêter.

### ***Lundi 10 avril***

- Alors mon p'tit Mo, comment ça va ? T'as pas trop eu les grelots dans ton panier avec tous ces coups de tonnerre ? Remarque t'étais bien au sec toi. Parce que moi je me suis pris une vraie saucée en allant visiter ta petite Tania.

- Putain Spark ! Qu'est-ce que tu lui as fait ?

- Ohla on va se calmer tout de suite mon p'tit Mo, c'est pas moi qui suis aux arrêts hein. La came qu'on a trouvée chez toi hier, dans petit rade, sous le zinc de ta copine Tania, pour une fois c'est même pas nous qui l'avons déposée. He dis, en parlant de Tania, tu l'aimes bien hein la petite

Tania ? C'est vrai qu'elle est mignonne Tania. Suis sûr que ta femme serait du même avis. Quant à ce qu'elle apprenne tout ce que nous on en sait. C'est une autre affaire.

- Bordel, qu'est-ce que tu veux Spark ?

- Tchutchutchut. Moi, c'est commissaire Spark. Toi, c'est p'tit Mo. Et tu me demandes ce que je veux ? Mais tout mon p'tit Mo. Je veux tout. Absolument tout. Les femmes, la drogue, les paillettes, le pouvoir, l'argent. Tout ce que tu as sans en gros, mais sans même t'en rendre compte. T'es si mignon, si tendre que toi avec tes petites mains tu as taillé dans la roche la plus belle des pépites, toute bardée d'innocence qui plus est. Et comme qui dirait t'es en train de me la servir sur un plateau la pépite. Parce que ton bourlingue là, c'est un vrai diamant n'est-ce pas ? Y a tout ce qu'il faut. Tu crois que j'y venais seulement pour m'encanailler ? Non non mon p'tit Mo. Je présentais le propriétaire. Mon domaine, mon royaume que mon petit tenancier avait sagement fait sortir de terre.

- Accouche putain ! Tu veux une plus grosse part, c'est ça ?

- Mais non mon p'tit Mo, je t'ai dit. Je veux tout, absolument tout. C'est une sacrément bonne idée quand même le petit trafic de drogue dans le bar pendant que la maison est occupée à chasser le confiné. Moi ça m'a comme qui dirait donné des idées nos petites discussions. Tout légaliser pour faire rentrer du pognon. C'est pas con. D'autant qu'après trois ans de disette, s'il faut tout faire repartir l'économie de la rigolade et du comptoir, c'est sûr qu'un petit trait de cocaïne par-ci par-là, ça peut aider. Si en plus on peut faire œuvre de charité et couvrir le tout d'un petit vernis sanitaire, c'est parfait ! N'est-ce pas

mon p'tit Mo ? Le truc c'est que toi, t'as pas vraiment ce qu'il faut. T'as l'idée, le trait de génie, mais t'as pas ce qu'il faut comme dose de compromis pour arriver là où il faut. Toi à t'écouter ça resterait comme ça, tout petit, pour vivre heureux vivons caché. Mais moi je peux en faire quelque chose de grand de ton projet. Regarde-moi. Aujourd'hui tu me vois je suis commissaire, mais demain le prochain Castaner, c'est moi. Et moi je trouverais tout naturel qu'après les mœurs et les cultes, on ajoute les drogues à l'intérieur. Moi ça me choque pas. Ça te choquerait toi ?

- T'es vraiment qu'un enculé.

- Oui c'est ça mon p'tit Mo. C'est normal que tu la ressenties cette rancœur. Parce que c'est vrai. Le seul truc qui me gêne dans mon petit projet en fait c'est toi. Pas seulement toi en liberté, mais toi vivant. Parce que tes petits camarades là s'ils te savent en taule, ils vont se sentir le devoir de continuer ce que t'as commencé. Et je sens qu'ils vont plutôt être du genre gênant. Tandis que toi mort, ils pourront comme qui dirait tourner la page, voire collaborer à mon petit projet.

- Touche à un de mes cheveux et tu te feras défoncer espèce d'enflure. Tu crois qu'ils seront dupes ? Mais va crever Spark !

- Oh, mais non t'inquiète pas mon p'tit Mo on va même pas te toucher. Tu vois cette fenêtre là ? Oui ? Hé bien c'est par là que tu vas passer, sans ménagement, sans chichi, sans autre opportunité pour toi que de penser très fort à tous ceux que tu vas laisser derrière toi.

- Laissez-moi les appeler. Laissez-moi au moins leur dire au revoir. Je veux parler à ma femme, à ma fille !



- Oh non on va plutôt gentiment se dire qu'on est allé te chercher un café pour pouvoir commencer à discuter, que à notre grand désarroi dans la peur d'une vie gâchée, t'as choisi de sortir avec les honneurs, mais par la fenêtre. Alors, c'est sûr qu'un petit doute de zèle policier restera à planer dans les airs au-dessus de ton cadavre gisant au sol sur les bords de Seine. Mais clairement ça n'a jamais été un sujet et en ce moment, c'est vraiment pas le plus grave. Voire, je me demande si le préfet ne verra pas cette affaire d'un très bon oeil. Une sorte d'opportunité disons qui empêchera quelques-uns de tes camarades de se lancer dans une thèse sur les moeurs des ministères sous la Ve République, vois-tu ? Mais le plus beau dans tout ça, c'est que ton rade on va le faire sauter et tes copains avec.

- Vous pouvez pas faire ça ! Vous êtes vraiment des enfoirés. Laissez-moi ! Laissez-moi sortir !

- Oh que oui tu vas sortir. Gégé ! Henri ! V'nez voir un peu par ici ! Y'a Mo qui voudrait qu'on le fasse danser sur sa chaise pour sa nuit de noces ! Si c'est pas beau ça ! Allez les gars aidez-moi à le soulever. Allez sois heureux Mo ! Chante Mo ! Tes rêves seront réalité ! À toi l'éternité !